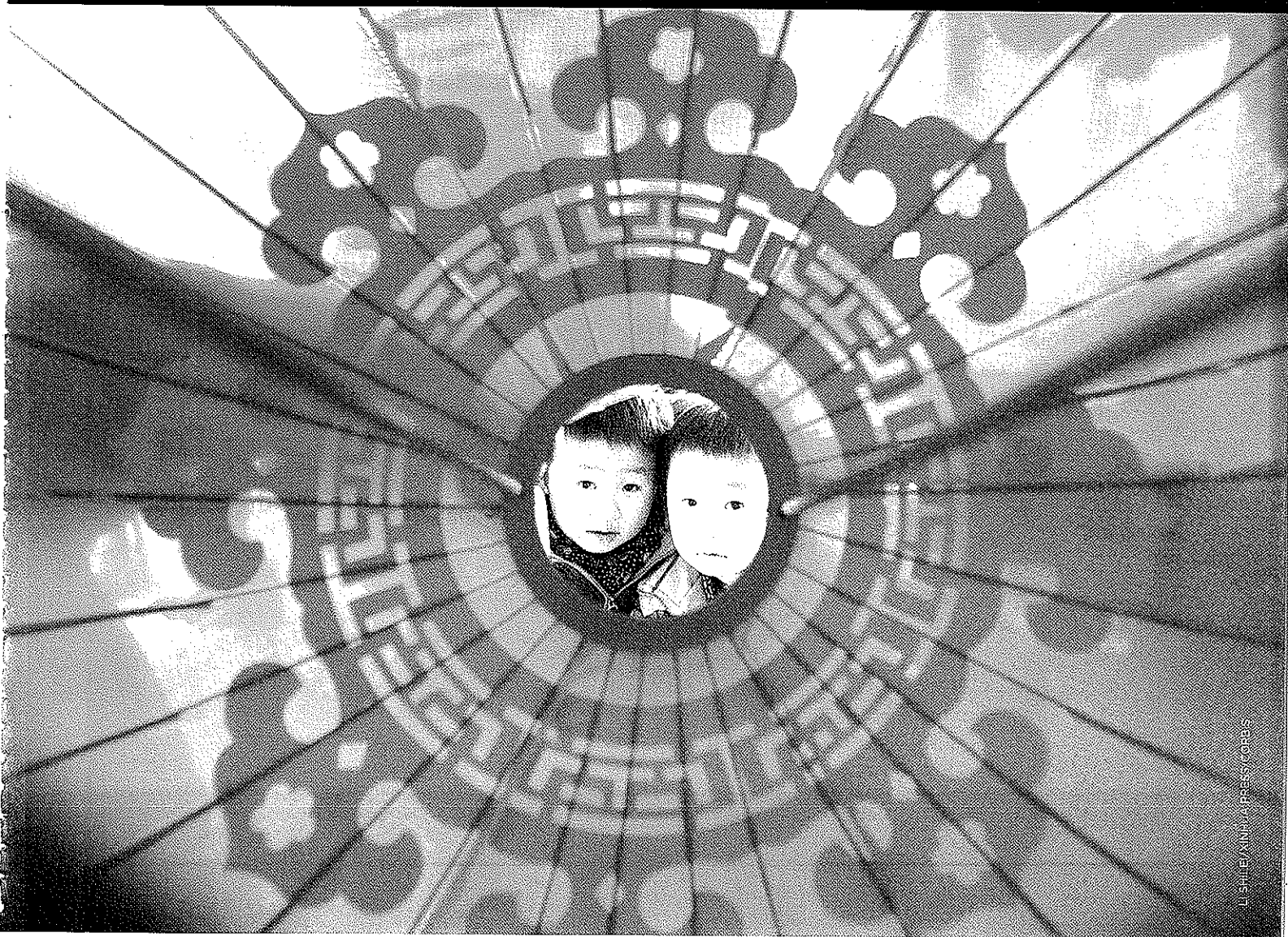


Le Point

ch²⁶⁸⁰ine

Spécial





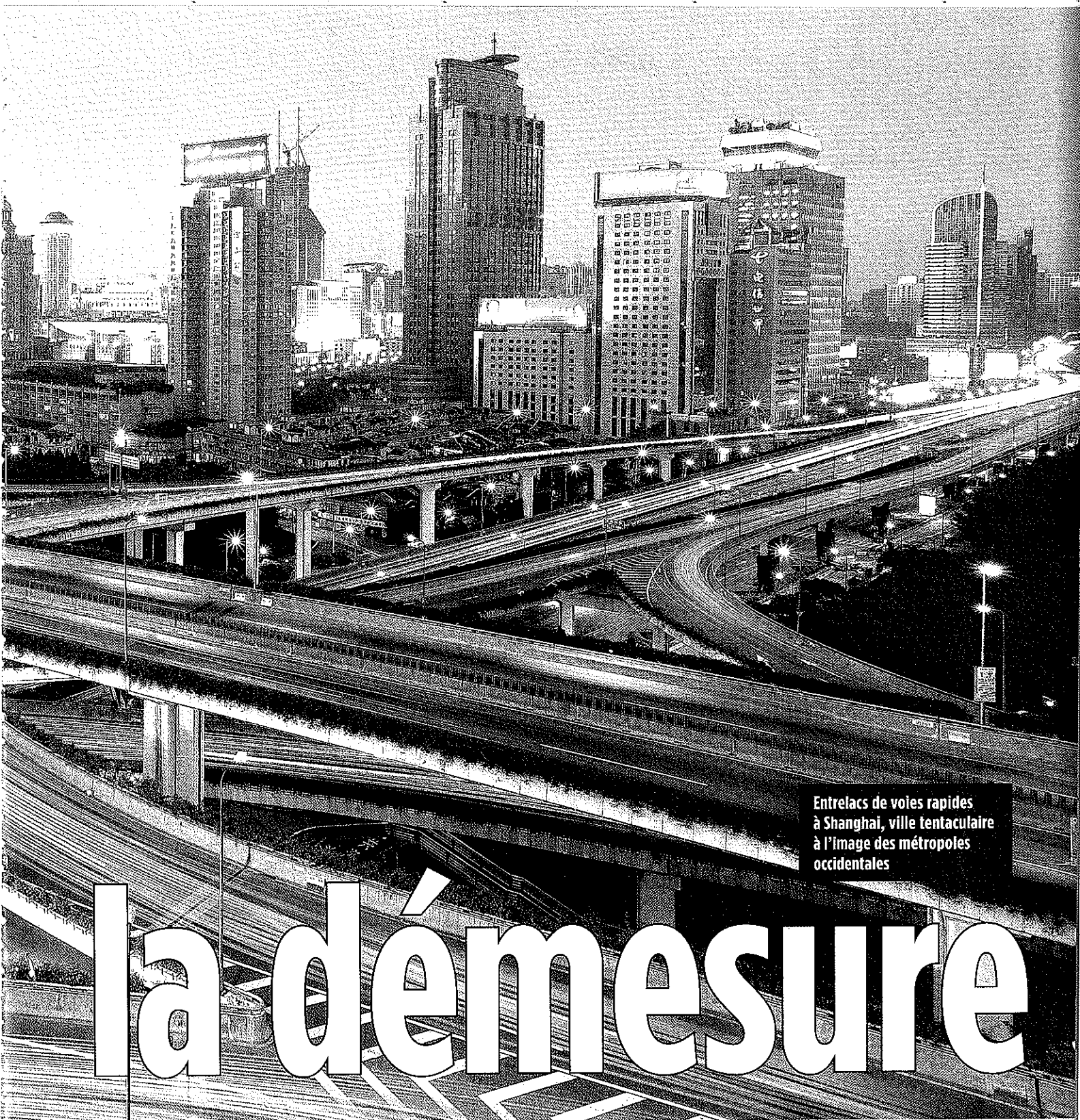
L'empire de

PAR LOUISE CHEVALIER ET OLIVIER WEBER

Dites « la Chine » et immédiatement se lève un tourbillon de mots, de cris, d'anecdotes où se mêlent légendes, critiques de la dictature et récits de réussites étourdissantes. Vue d'Occident, la Chine est un réservoir de prodiges et de tourments. Cela s'appelle la fascination, avec ce que cela comporte d'amour et de répulsion. L'histoire est ancienne, elle perdure depuis des siècles, depuis le voyage d'un certain Marco Polo.

Au tournant des années 70-80, Deng Xiaoping, un ludion insubmersible qui avait échappé à toutes les morts et toutes les disgrâces, l'a réactivée : allant contre le dogme maoïste, il invitait à l'ouverture et célébrait les bienfaits de l'enrichissement. Autant dire qu'il fut entendu, au-delà de ses vœux.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, ce pays qui hier encore avait fait revendiquer la place de troisième puissance mondiale et stupéfié. Du barrage des Trois-Gorges aux travaux démentiels pour les JO de 2008 et l'Exposition universelle de 2010 à Shanghai,



Entrelacs de voies rapides
à Shanghai, ville tentaculaire
à l'image des métropoles
occidentales

la démesure

la Chine est un immense chantier. Mais elle est aussi l'atelier du monde, ce qui ne va pas sans créer d'inquiétudes (à l'extérieur) et de frustrations (à l'intérieur). Et elle est peut-être le laboratoire d'une nouvelle modernité.

Sous ce régime étrange – une social-démocratie sans démocratie – où les nouveaux timoniers sont des cadres formés à l'anglo-saxonne, les nouvelles Cités interdites, des usines aux dizaines de milliers d'ouvriers, la Chine peut-elle remporter son pari ? Comment gouverner en effet ce corps gigantesque

travaillé de désirs forcenés ? Comment faire accéder 1,3 milliard d'individus à la prospérité ? Comment à la fois encourager et canaliser leur formidable énergie créatrice ? Comment gérer la démesure, sinon par une autre démesure ?

Pour saisir les dernières évolutions de la Chine et tenter d'en embrasser les contradictions, *Le Point* vous emmène de Pékin aux terres les plus reculées, des tours géantes de Shanghai aux écoles où l'on tente de raviver la tradition confucéenne. Entre admiration et effroi, c'est un passionnant voyage ■

■ SPÉCIAL CHINE ■



SAMUEL ZUDER/LAIF-REA

Le Bund, l'artère symbolique du Shanghai des années 30, est aussi le théâtre de divertissements entre passé et présent. Au fond, le quartier de Pudong et la célèbre Pearl Tower

SOMMAIRE

La Chine de tous les défis	154
L'enjeu des Jeux olympiques	156
La ruée vers l'or olympique	158
Qingdao, le port sans marins	161
Shaolin contre les marchands du temple	163
Des chantiers titanesques	164
Le barrage aux pieds d'argile	166

Le canal à contre-courant	172
L'usine aux 200 000 ouvriers	174
Ces Français qui réussissent	176
Comment vivent les Chinois	178
Génération Harry Potter	180
L'Internet sous contrôle	182
L'impératrice des palais	184
Etudiants,	
la course à l'excellence	186
Le retour de Confucius	188

L'harmonie du peuple par le petit écran	190
L'épopée du train tibétain	192
Interview Jean-Luc Domenach : mais pourquoi tant de frénésie ?	194
Condamnations à mort : lueur d'espoir	199
La Chine qui inquiète	200
A quoi joue l'armée ?	202
A la conquête de l'Afrique	204

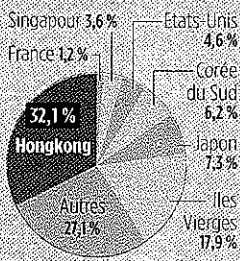
Les maîtres de la copie	207
Le Yuan ne plie pas	209
Tops/Flops	210
Sexe, mafia et clandestins	212
Les mésaventures d'un boursicoteur	215
Le paradis des architectes	216
L'art, une vraie folie	222
Les stars de l'art chinois en millions de dollars	228



Dossier coordonné par Louise Chevalier et Olivier Weber. Avec Caroline Puel, notre correspondante en Chine, Judith Benhamou-Huet, Mireille Duteil, Etienne Gernelle, Jean Guisnel et Marc Nexon (nos envoyés spéciaux), Philippe Gallard, Catherine Golliou, Marie-Christine Morosi ; à Pékin : Raphaël Ballinieri, Liu Yi et Fu Wei. Iconographie : Valérie Delafosse. Maquette : Maciré Yansané.

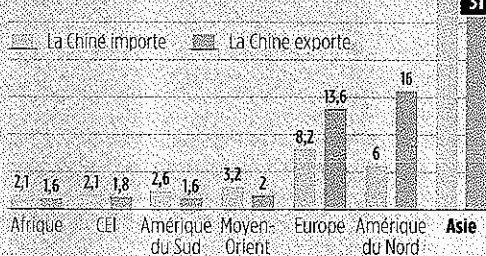
La Chine de tous les défis

LES PRINCIPAUX INVESTISSEURS EN CHINE EN 2006



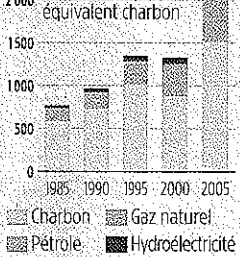
LES PARTENAIRES COMMERCIAUX DE LA CHINE

En milliards d'euros



LA CONSOMMATION D'ÉNERGIE

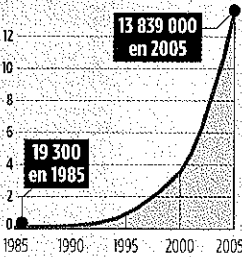
En millions de tonnes équivalent charbon



Le pays le plus peuplé du monde (1,3 milliard d'habitants), où règnent les disparités les plus grandes, est depuis plus de vingt ans lancé dans une croissance effrénée. Repères et chiffres sur la plus ancienne des civilisations, qui marche aujourd'hui à pas de géant.

LE NOMBRE DE VÉHICULES

Véhicules de passagers

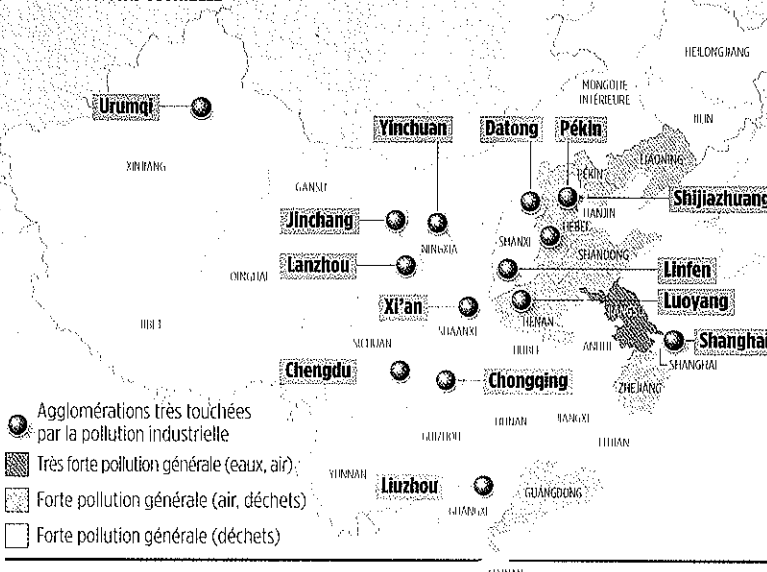


LES 10 RÉGIONS LES PLUS RICHES

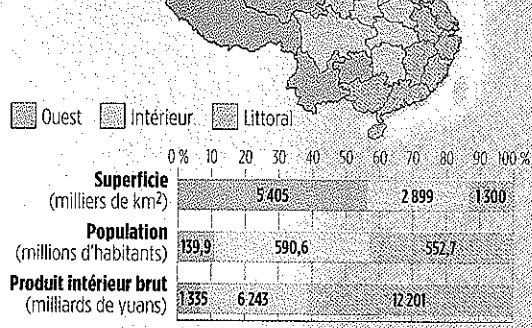
PIB en milliards d'euros

Guangdong	204,7
Shandong	169,5
Jiangsu	167,5
Zhejiang	123
Henan	97
Hebei	92,5
Shanghai	83,8
Laoning	73,3
Sichuan	67,7
Pékin	63

LA POLLUTION INDUSTRIELLE



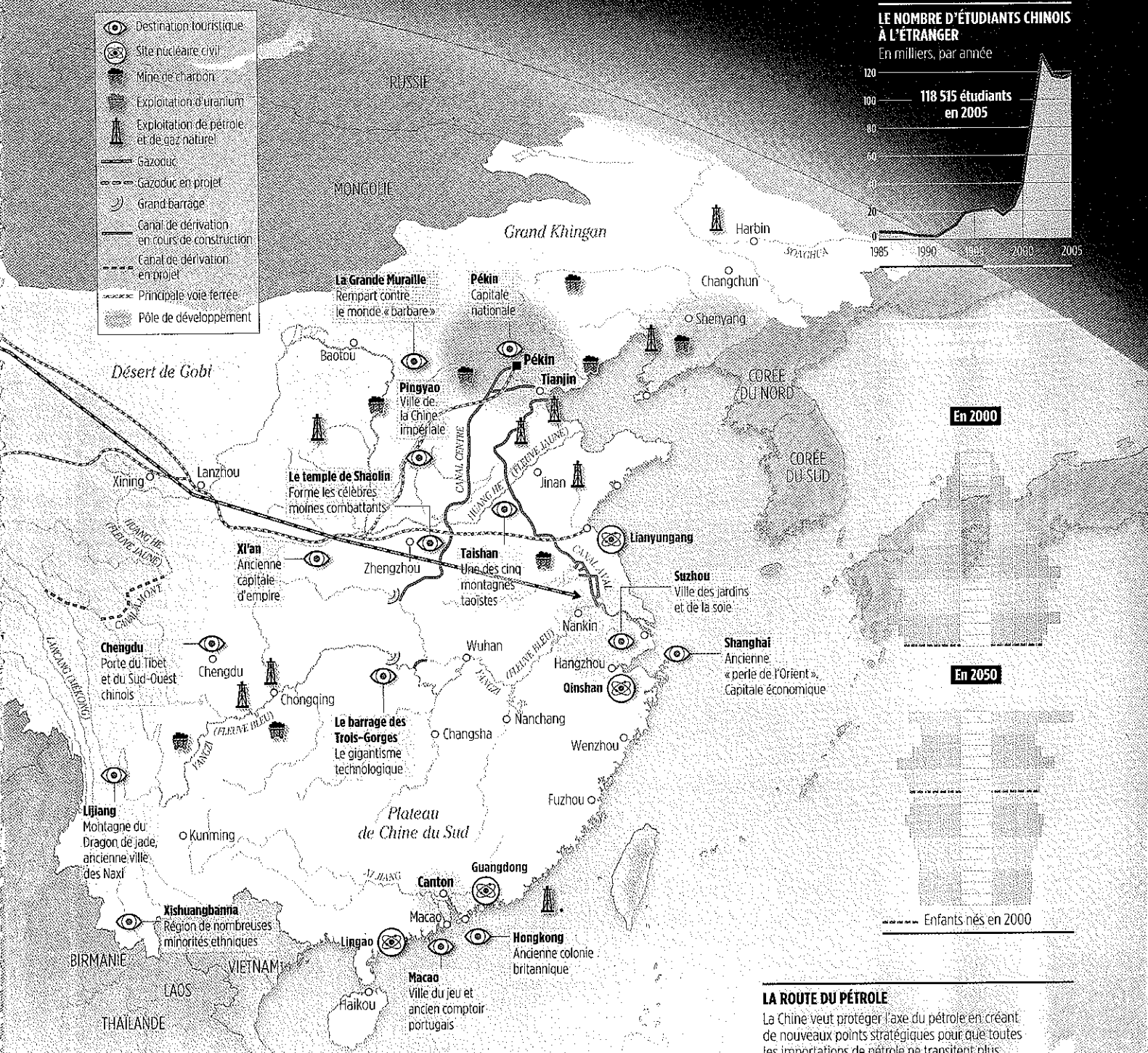
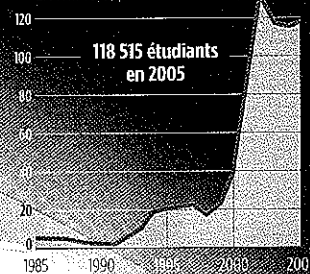
LES DISPARITÉS RÉGIONALES : LES « TROIS CHINE »



- Destination touristique
- Site nucléaire civil
- Mine de charbon
- Exploitation d'uranium
- Exploitation de pétrole et de gaz naturel
- Gazoduc
- Gazoduc en projet
- Grand barrage
- Canal de dérivation en cours de construction
- Canal de dérivation en projet
- Principale voie ferrée
- Pôle de développement

LE NOMBRE D'ÉTUDIANTS CHINOIS À L'ÉTRANGER

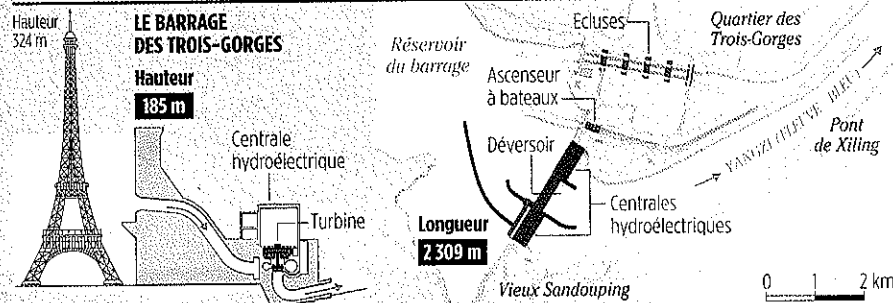
En milliers, par année



En 2000

En 2050

Enfants nés en 2000



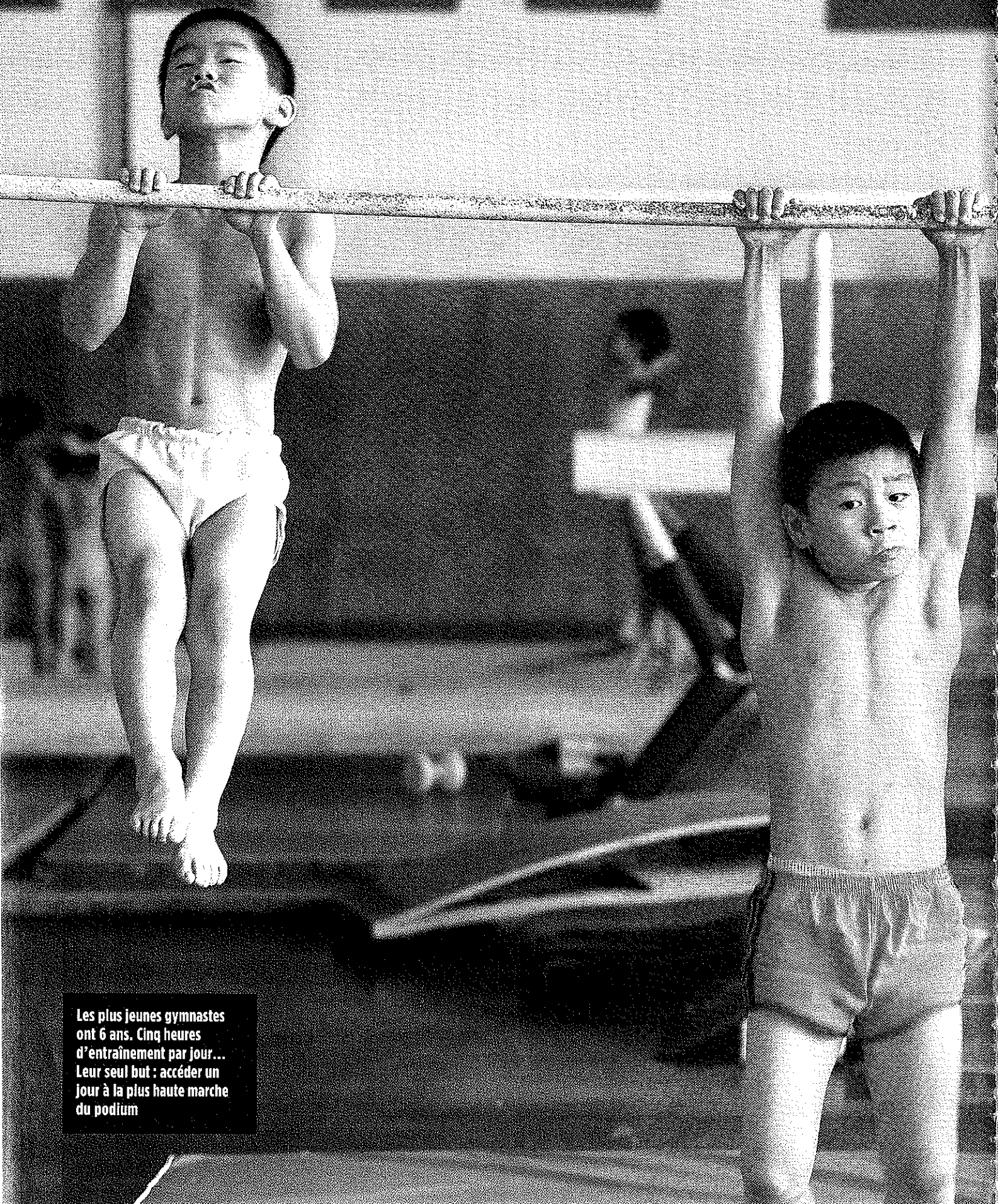
LA ROUTE DU PÉTROLE

La Chine veut protéger l'axe du pétrole en créant de nouveaux points stratégiques pour que toutes les importations de pétrole ne transitent plus uniquement par le détroit d'Ormuz.



Infographie : Hervé Bouilly

Sources : « Atlas de la Chine » des Editions Autrement, Bureau national des statistiques (2006), US Census Bureau



Les plus jeunes gymnastes
ont 6 ans. Cinq heures
d'entraînement par jour...
Leur seul but : accéder un
jour à la plus haute marche
du podium

L'ENJEU DES JO

- Les athlètes : gagner à tout prix
- Une ville pour les jeux nautiques
- Le temple des arts martiaux



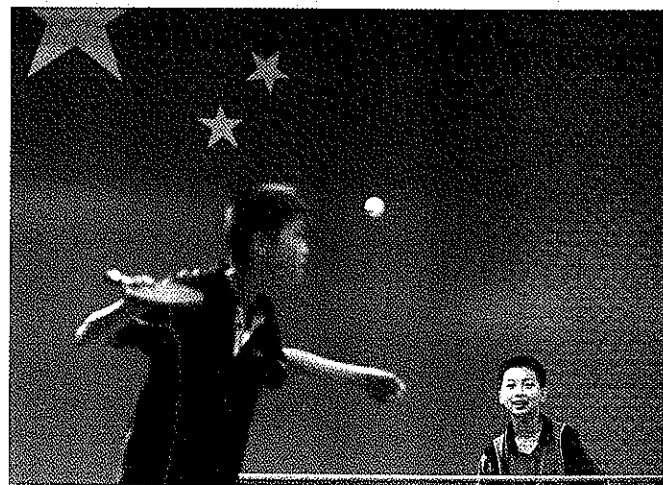


Battre les Etats-Unis en nombre de médailles d'or est l'objectif des Chinois pour les Jeux olympiques de Pékin, du 8 au 24 août 2008. Visite des bataillons de sportifs en ordre de bataille.

PAR MARC NEXON

Elles sont trois. Trois gardiennes en jupon à surveiller le moindre écart des journalistes. Ici, à l'école des sports de Shichahai, à deux pas de la Cité interdite, on regarde... Mais interdiction d'interroger les athlètes ! A huit mois de la cérémonie d'ouverture des JO de Pékin, le lieu est classé « sensible ». Car voici l'usine à champions la plus réputée du pays. Six

cents élèves recrutés chaque année dans toutes les provinces et nourris à un idéal : accéder à la plus haute marche du podium. « *Nous avons formé 30 champions du monde et champions olympiques* », triomphe Shi Fenghua, la directrice du centre. Au prix, il est vrai, d'un régime spartiate : lever à 5h30, coucher à 22 heures. Et, entre les deux, cinq heures d'entraînement, une sieste et quelques cours de littérature et de sciences.



« La chance appartient à ceux qui se préparent bien » : telle est la devise de l'école des sports de Shichahai

Visite au pas de course. Premier laboratoire : celui des gymnastes. Aux quatre coins de la salle, de petits corps s'élancent, s'étirent, se contorsionnent. Des moufflets qui arrivent à peine à la hanche de leur entraîneur. Leur âge ?

Six ans pour les plus jeunes, précise le règlement de l'école. « *La petite, là-bas, je parierais qu'elle en a 5* », chuchote une journaliste chinoise. Plus loin, un entraîneur consulte son téléphone portable tout en maintenant à l'équerre une



La ruée vers l'or olympique

fillette qui grimace de douleur. Au mur, une banderole: «*La chance appartient à ceux qui se préparent bien.*»

Arrive le tennis de table. Un supermarché de petits automates. Cet après-midi, tous ajustent leur coup droit. Face à eux, des instructeurs armés d'une bassine de balles les assomment de smashes. Un peu à l'écart, Jutsiang, le seul père de famille présent. Ses yeux brillent d'admiration pour sa fille de 10 ans. «*C'est elle qui a voulu venir ici, justifie-t-il. Même si elle ne devient pas championne du monde, on lui enseigne une bonne méthode.*» Les trois zélées du service d'ordre interrompent la

discussion. Fin d'une interview non autorisée.

Ça ne rigole pas à Shichahai. Ni dans aucun autre centre d'entraînement d'ailleurs. Intérêt supérieur du pays oblige. Car la Chine vit désormais avec une obsession: ravir aux Etats-Unis leur rang de première puissance sportive en les surclassant au nombre de médailles d'or. Aux derniers

Les JO en chiffres

- 10 500 athlètes répartis dans 28 disciplines
- 31 sites sélectionnés (dont Pékin, Shanghai, Tianjin, Qingdao...)
- 100 000 volontaires
- 4 500 contrôles antidopage prévus
- 30 000 journalistes attendus

JO d'Athènes, elle a failli y arriver. Pour, finalement, se contenter de 32 trophées (36 pour les Américains). Cette fois, pas question de laisser l'Oncle Sam parader devant le public chinois. Officiellement, nul ne l'admet. «*Les médailles d'or ne sont pas le plus important pour le pays hôte*», déclare, Liu Peng, le ministre des Sports. «*Oh, les Américains sont bien trop forts!*» dit dans un éclat de rire Liu Jianchao, le porte-parole du ministère des Affaires étrangères.

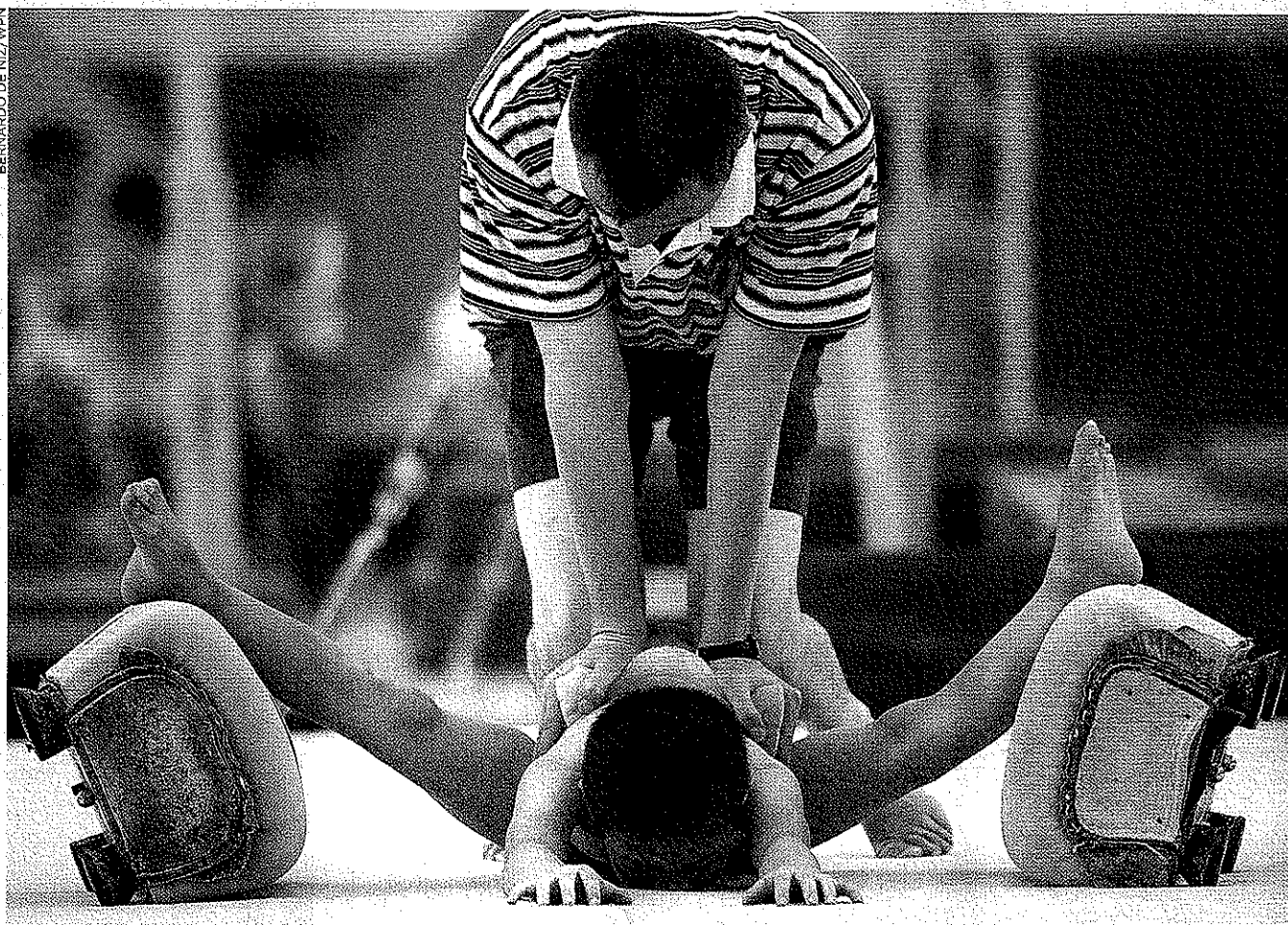
Pékin s'y voit déjà. L'or. Rien que l'or. Une ambition incarnée par la star du pays: Liu Xiang, actuel champion du monde et champion olympi-

que du 110 mètres haies. Premier Asiatique à s'imposer dans une discipline jusqu'ici réservée aux Blancs et aux Noirs. Et donc élevé en Chine au rang d'un Zidane en France. Alors, pour concocter d'autres Liu Xiang, les fédérations ont fait appel aux meilleurs spécialistes. Quitte à les recruter à l'étranger. Une quarantaine d'entraîneurs venus de tous les horizons encadrent les équipes chinoises. Une Japonaise à la natation synchronisée, un Américain au base-ball, un Allemand à la lutte et une légende, le Français Daniel Morelon, au cyclisme sur piste.

Et, là encore, pas question

VIEWCHINA/SINOPICTURES/SIPA

BERNARDO DE NIZ/WPN



L'école de Shichahai a formé 30 champions du monde et champions olympiques, au prix d'entraînements intensifs...

d'ergoter. «Lorsque j'ai voulu négocier mon contrat en intégrant dans mes objectifs les médailles d'argent et de bronze, ils m'ont répondu que seule la première marche du podium les intéressait», raconte l'escrimeur français Christian Bauer, à la tête des sabreurs.

Sauf que les responsables chinois ont accepté un gros sacrifice : se plier à la règle des autres. Fini l'abattage, place à la pédagogie. «J'ai récupéré des filles épuisées, anémiées, contraintes de s'entraîner tous les jours cinq heures d'affilée», raconte Gaétan Le Brigant, l'entraîneur du basket féminin, alors que deux heures et demie suffisent. Ils n'ont pas compris que la récupération fait partie de l'entraînement. » Même constat de Christian Bauer, aux manettes depuis un an et demi. «Au début, mes gars et

mes filles venaient à la salle comme à l'usine et trichaient pendant l'effort. J'ai dû tout reprendre de zéro et leur inculquer le plaisir. » «En Europe, les sportifs choisissent leur discipline, chez nous c'est l'inverse», déplore May, une psychologue chinoise, chargée du suivi des athlètes. Tan Xue, 23 ans, a été « invitée » à changer de voie alors qu'elle avait choisi l'athlétisme. «On a mis en avant mes qualités d'explosivité», dit-elle. Une sélection morphologique plutôt réussie.



Christian Bauer, entraîneur de l'équipe chinoise de sabre

Elle vient de décrocher le titre de vice-championne du monde au sabre. Un parcours sans trop d'accrocs. Et sans mauvais traitement. Pour elle... Pas forcément pour d'autres. «Je vois régulièrement des coups de pied et des gifles distribués en guise de punition», concède un conseiller technique d'art martial.

Rompre avec l'archaïsme de l'entraînement chinois, Christian Bauer, lui, s'y applique méthodiquement. Soirée pâtes, soirée théâtre, tout est bon pour ressouder le groupe. «Avant, je m'isolais dans ma chambre et tous les jours se ressemblaient», raconte l'escrimeur Wang Jingzhi, maintenant je me réveille motivé en oubliant la fatigue. » Résultat, les rires fusent pendant les séances. Au risque de déconter les cadres chinois.

«S'ils rigolent, c'est qu'ils ne s'entraînent pas!» a lâché le président de la fédération lors d'une visite.

Une barrière culturelle qui a eu raison de la patience de la Suédoise Marika Domanski, ex-entraîneuse du football féminin. En août, lors d'une excursion en montagne avec ses joueuses, elle découvre les intentions de ses adjoints chinois : soumettre l'équipe à une marche forcée. «J'avais dit un jour de congé! explose-t-elle. Si ça continue, j'organise une conférence de presse pour décliner toute responsabilité. » Depuis, la Scandinave a rendu son tablier. «De toute façon, elle prenait une semaine de vacances par mois pour rejoindre sa famille restée au pays», persifle la presse chinoise. Décidément, l'empire du Milieu n'aime pas le repos ■

Qingdao, port sans marins

Qingdao accueillera les épreuves nautiques des JO. Un choix curieux que cette ville côtière où le nombre de marins se compte sur les doigts d'une main.

PAR JEAN GUISEL

Acette longitude (119° est), au bord de la mer Jaune et juste en face de la péninsule coréenne, la surprise est de taille : certaines maisons et bâtiments officiels paraissent plus bavarois que chinois avec leurs colombages, toute la ville ancienne, jusqu'à la grande et austère cathédrale catholique Saint-Michel, possédant une allure germanique. Cette architecture remonte à la fin du XIX^e siècle, lorsqu'une petite flotte allemande vint

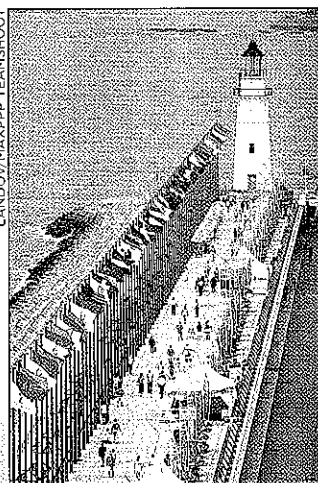
conquérir la ville, sa baie et son emplacement stratégique. Au tout début de la Première Guerre mondiale, les sujets de Guillaume II abandonnèrent cette petite colonie aux Japonais avant que la ville fût rendue à la Chine en 1922. L'héritage colonial allemand est constitué par la célèbre brasserie Tsingtao, qui abreuve d'une bière renommée les gosiers chinois, mais aussi par des bâtiments : la gare, des banques, des résidences officielles et ces villas bourgeoises survivant encore, mais pour

combien de temps, à la frénésie immobilière.

C'est ici que se tiendront les épreuves de voile des JO. La ville a été choisie au début des années 2000 essentiellement pour des raisons politiques, notamment grâce à l'influence de l'un des hommes forts de la région, Du Shicheng,

membre du comité central du Parti et secrétaire du Parti pour la ville de Qingdao. Las, en 2006 sa corruption est devenue trop voyante, et une enquête a été lancée pour mettre au jour ses turpitudes, avant qu'il soit éjecté sans aménité. Evidemment, le sujet fâche... car Qingdao n'a peut-être pas été si bien choisie que cela. Les 330 millions d'euros investis ne suffiront pas à régler le problème que le plan d'eau rencontre à la période des épreuves de voile, début août : l'absence de vent. Cette sé-

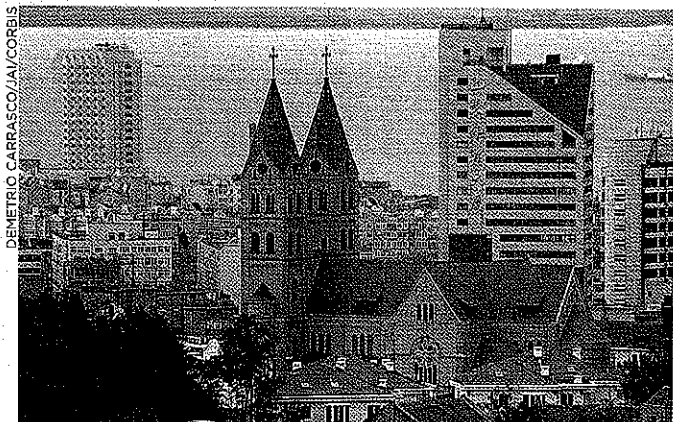
Lors de la Régate internationale de Qingdao, l'absence de vent et la violence des courants ont perturbé les épreuves...



LANDOV/MAXPPP TEAMSHOOT

LANDOV/MAXPPP TEAMSHOOT





Colonisée par les Allemands à la fin du XIX^e siècle, Qingdao conserve une architecture germanique et même une fameuse brasserie, Tsingtao, sponsor des JO

rieuse difficulté étant aggravée par une seconde: la violence des courants. Pour Li Fengli, secrétaire général adjoint du Comité olympique, la réponse est prête: «Il est vrai qu'ici, en été, les vents peuvent être légers. Mais cela ne pose un problème qu'à de rares navigateurs. Nous, nous pouvons régler tous les problèmes, sauf la météo!»

Comme toujours en Chine, on n'a lésiné sur rien de ce qui se construit en béton. Les Jeux se dérouleront dans une grande base nautique, la plus belle de Chine, construite grâce à des fonds privés. Le village olympique est un hôtel en cours de finition, financé par la firme phare de la ville, la multinationale de l'électroménager Haier. Les locaux sont somptueux, les drapeaux flottent sur la je-

tée et les bus destinés aux journalistes sont déjà garés devant la salle de presse. On a construit un port, bien sûr, mais il y a eu quelques problèmes de calcul, se désole un marin: «Dans certaines conditions, une houle bien formée entre dans le port et secoue les pontons.» Ce qui, d'ailleurs, n'est pas une catastrophe, car ils sont... vides! Superbes, les 700 places destinées à accueillir les navires de plaisance sont occupées par cinq unités. Droit de place: 15 000 euros par an. C'est dans le club nautique de cette ville qu'avait été installé le comité chinois de la dernière America's Cup. A deux reprises, la Course des clippers a fait étape ici, et la prochaine Volvo Race, course océanique majeure, y fera escale lors de sa prochaine édition. «Nous voulons devenir la capitale chinoise de la voile», affirme Li Fengli. Ce n'est pas gagné.

Lu Hai, 76 ans, est l'historien de la ville. Lui, qui y est né après le départ des occu-

pants étrangers, aime à rappeler que, «grâce à la colonisation allemande, le piano et le football ont été introduits plus tôt à Qingdao qu'ailleurs. Phare de la culture maritime chinoise, la ville fut la première à pratiquer la voile: les Allemands y avaient monté un club nautique dès 1904!»

Troisième port du pays.

Aujourd'hui, Qingdao conserve une importante base de la marine militaire, accueille les sous-marins stratégiques chinois et est, surtout, devenue le 3^e port de commerce du pays. Pour autant, sa relation avec la mer est curieuse. Les habitants de la ville pratiquent volontiers la pêche à pied à marée basse, grattent le sable pour en extraire palourdes et couteaux, et nombre d'hommes vont poser des filets ou lancer la ligne à proximité de la côte à bord d'improbables embarcations bricolées avec des pneus et des planches, avant de revendre leur pêche maigrelette sur la promenade. Mais il suffit d'interroger les passants pour s'entendre confirmer que dans cette ville de 7 millions d'habitants, au climat agréable durant une bonne partie de l'année et aux plages magnifiques, personne ou presque ne sait nager...

Tout le monde à Qingdao le dit: la Chine, puissance continentale et terrienne, doit retrouver sa culture maritime, celle qui régnait au Moyen Âge, lorsque les marins chinois menaient des expéditions océaniques encore plus audacieuses que celles de leurs homologues européens.

La municipalité veut donc se tourner vers la mer, puisque c'est bon à la fois pour l'image de Qingdao et pour le business. Xia Geng, le maire, se félicite de la proximité établie en matière de voile avec deux des villes jumelles de Qingdao: Brest et Kiel, en Allemagne. «Nous voulons bâ-

tir une capitale de la voile et, depuis notre désignation voilà six ans, l'esprit olympique flotte sur la ville.» Et de rappeler que Qingdao a récemment acquis 1 000 petits voiliers d'initiation de type Optimist pour les écoliers. C'est sûrement un bon début. Mais la vocation maritime de la Chine reste à confirmer ■

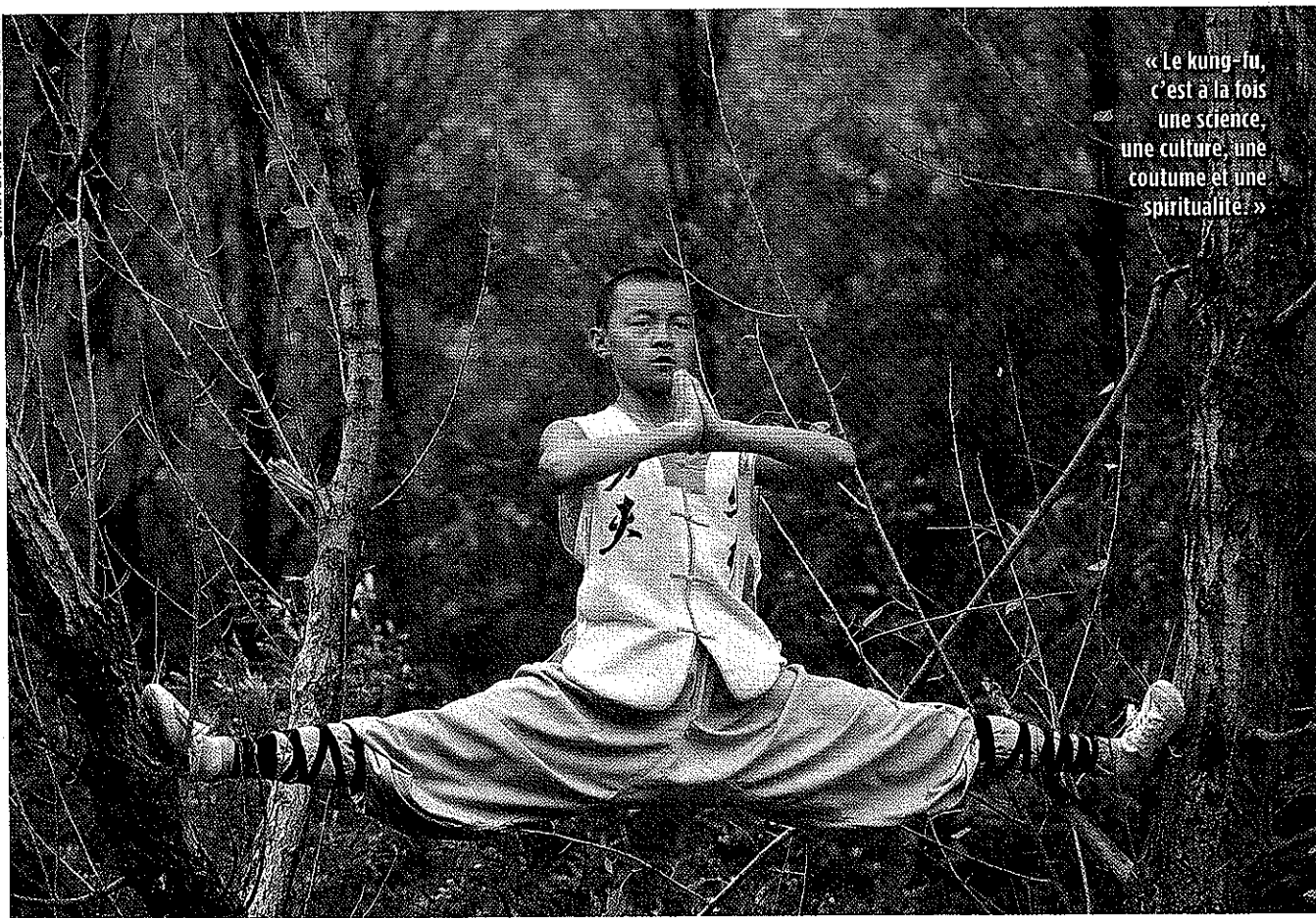
LE LIVRE NOIR DES JO

Après le Petit Livre rouge de Mao, le petit livre noir des JO? Dans le concert de louanges que la Chine prépare pour la grande fête de l'été, un ouvrage salutaire vient remettre les idées en place. Histoire de rappeler que les droits de l'homme restent bafoués chaque jour dans l'empire du milliard. Et que la modernisation compte son lot de laissés-pour-compte. Les chantiers pour les stades? Les façades audacieuses cachent bien souvent des expropriations. 3,7 millions d'expulsés dans toute la Chine. Pis: la course à la nouvelle richesse s'accompagnerait de près de 90 000 émeutes par an. Selon un enseignant, 30 millions de doléances ont été déposées. Il faut dire que la corruption fait rage. Dans ce pays où vivent 800 millions de ruraux, 60 % des protestations concernent des expulsions forcées. A tel point que les autorités évitent désormais de réprimer les grévistes et préfèrent coffer les meneurs. La préparation des JO aurait d'ailleurs accéléré la cadence. Des experts chinois des droits de l'homme estiment même que les Jeux permettront de légitimer davantage la politique du PC chinois. Bref, ce livre apporte des contre-exemples précis au grand miracle chinois ■ OLIVIER WEBER

«L'envers des médailles - JO de Pékin 2008», dirigé par Alain Bouc et Claude Meurisset (Bleu de Chine, 79 pages, 8 €).

CHRISTOPHE BOISVIEUX/CORBIS

« Le kung-fu, c'est à la fois une science, une culture, une coutume et une spiritualité. »



Shaolin contre les marchands du temple

Le kung-fu n'est pas une discipline olympique, mais les organisateurs des JO tiennent à présenter cet art martial. Un sacrilège pour les moines de Shaolin.

PAR CAROLINE PUEL

Le temple est niché entre des montagnes bleutées où s'accroche un léger brouillard. En ce matin d'hiver, dans cette région reculée du Henan, au bout d'un long chemin de terre apparaissent le mur d'enceinte et les toits de Shaolin. Ce temple, qui forme depuis des siècles les célèbres « moines combattants », détenteurs des plus anciennes techniques d'arts martiaux, est un véritable mythe.

Un premier groupe de touristes chinois débarque, puis un second, un troisième, ainsi que des Occidentaux et des

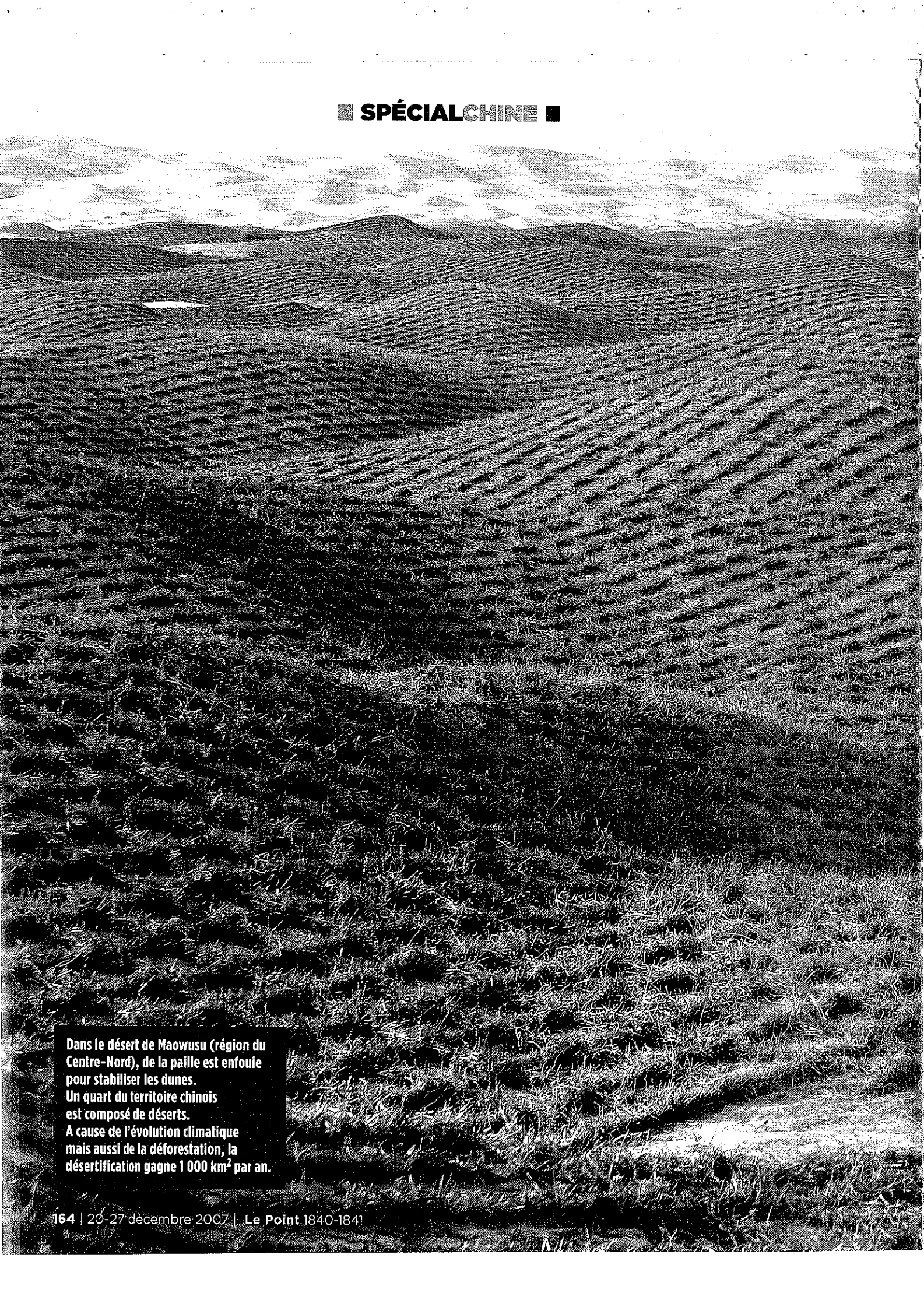
Japonais pressés de voir les experts du kung-fu. Tous entrent dans le temple dans une cacophonie de haut-parleurs. « Nous n'avons pas le choix; Shaolin est devenu un haut lieu touristique, explique d'une voix douce un jeune moine qui vend des cartes postales. L'argent que nous pouvons récolter nous aide à entretenir le temple et une centaine d'orphelins. »

Au bureau du tourisme de Dongfeng, la ville dont dépend le temple, M. Wu confirme: « Depuis 2003, le gouvernement local a investi 70 millions d'euros pour construire des équipements autour de l'édifice. » Car le nombre de touris-

tes s'envole: 2,5 millions en 2004 et 5 millions cette année. L'augmentation du niveau de vie des Chinois, l'allongement de leurs vacances et la quête de spiritualité de la nouvelle classe moyenne expliquent cette attraction.

Mais avec les succès sont arrivés d'étranges adversaires contre lesquels la concentration d'énergie des moines ne peut rien: les pirates de leur marque! Près de 80 écoles privées prétendant enseigner le kung-fu des moines de Shaolin se sont ouvertes dans cette ville de Dongfeng, qui compte 630 000 habitants. Les 50 000 élèves et leurs parents sont une aubaine pour cette ville minière. Plus de 300 « écoles Shaolin » sont recensées dans la province et une cen-

taine de commerces des plus divers allant des vendeurs de voitures aux brasseries ont emprunté le nom du temple sans autorisation. Du coup, le grand lama, Shi Yongxin, député à l'Assemblée, s'est engagé dans une longue bataille pour essayer de faire classer le temple de Shaolin par l'Unesco. « Je vois de tout, explique le sage, de faux moines qui vendent de faux médicaments, de faux spectacles... » Le temple a réussi à gagner un premier procès contre un fabricant de saucissons. « Mais la bataille juridique est longue, soupire le moine, je préfère informer les gens grâce à Internet! Il faut qu'ils comprennent: le kung-fu, c'est à la fois une science, une culture, une coutume et une spiritualité. » ■



Dans le désert de Maowusu (région du Centre-Nord), de la paille est enfouie pour stabiliser les dunes. Un quart du territoire chinois est composé de déserts. A cause de l'évolution climatique mais aussi de la déforestation, la désertification gagne 1 000 km² par an.

A black and white photograph of a vast, grassy landscape, likely a construction site for a canal or dam. The terrain is covered in dense, low-lying vegetation. In the foreground, two workers wearing hard hats and work clothes are visible, one standing and one crouching. The background shows a wide expanse of land with some distant structures or hills under a bright sky.

DES CHANTIERS TITANESQUES

- Le barrage des Trois-Gorges
- Le canal du siècle
- Des aventuriers entrepreneurs

Le barrage au pied d'argile

Déplacements forcés de populations, drame écologique et « dangers cachés », le barrage des Trois-Gorges n'en finit pas de susciter des polémiques. Et l'eau continue de monter...

PAR MARC NEXON

«Voilà, c'est ici.» L'homme à la fine moustache fouille machinalement le sol du pied comme s'il s'attendait à tomber sur un objet familier. Mais il n'y a plus rien. Juste un pot de fleurs ébréché, un panier en osier troué et quelques briques enfouies sous des feuilles de citrouilles sauvages... Dernières traces de la maison de ses parents. Fan Zhongchen, 41 ans, revient ici chaque semaine. «Je repense à mon enfance», dit-il en embrassant du regard le Yangzi Jiang, le fleuve qui coule cinq mètres en contrebas. Il se souvient aussi du drame. «C'est à cet endroit que la maison s'est écroulée sur nous. Nous sommes restés sous les pierres pendant vingt minutes.»

Ce jour de mai 2005, Fan et ses parents doivent partir. Sur ordre du gouvernement local. Jusqu'au bout ils s'imaginent

que la construction de l'immense barrage dont on leur parle depuis tant d'années et situé à 300 kilomètres en aval épargnera leur village de Yanglu. En vain. Le fleuve menace de tout engloutir. Peu à peu, les collines se transforment en îlots. Comme 1,3 million de personnes habitant les rives du Yangzi Jiang, les Fan sont contraints de gagner la ville, sur les hauteurs.

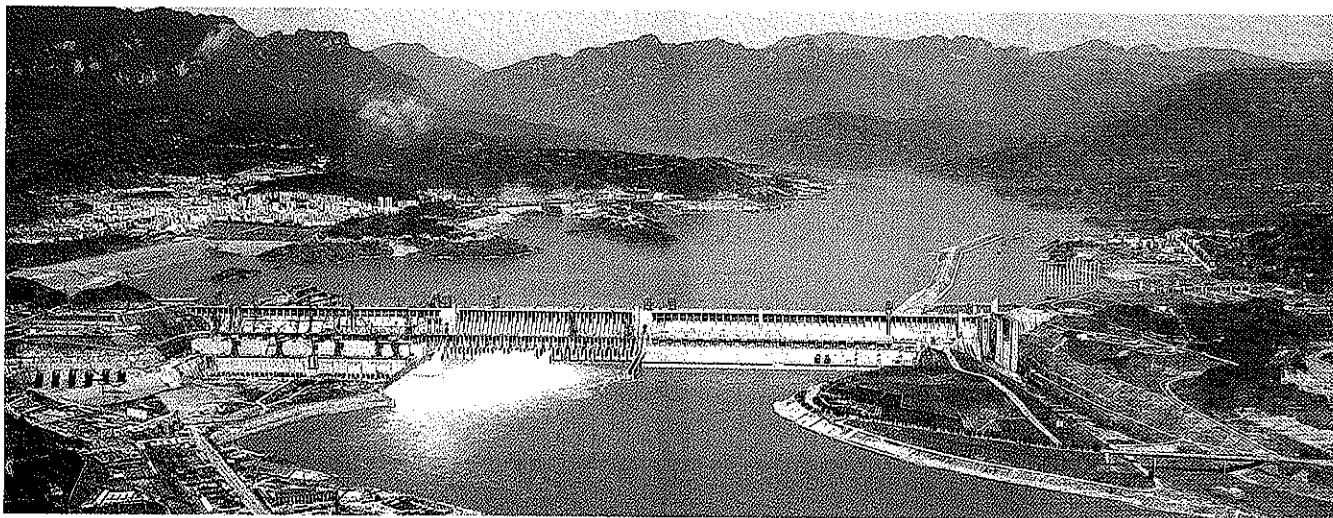
Une tâche leur est d'abord assignée: démolir leur maison. Les autorités veulent bien s'en charger, mais elles leur réclament 2 000 yuans (20 euros). Trop cher... Alors Fan et ses parents se mettent à l'ouvrage, pierre après pierre. Jusqu'à l'instant tragique où tout s'effondre. Fan survivra après un séjour de quarante-cinq jours à l'hôpital. Pas ses parents. Sa mère, 68 ans, décède sur le bateau venu lui porter secours. Son père, 76 ans, meurt deux mois et demi plus tard, rongé par la gangrène.

«Si vous n'êtes pas contents, faites un procès!» lui lance-t-on au siège du gouvernement local. Fan décide alors d'obtenir réparation auprès des tribunaux. Il remue ciel et terre, mobilise les villageois, sollicite même l'aide du consulat américain. Peine perdue. Il y a deux mois, la cour rend un dernier verdict, confirmant deux jugements antérieurs. La famille est déboutée. Sa faute? Avoir entamé la destruction de son logement deux jours après l'expiration du délai imparti.

Le barrage des Trois-Gorges n'en finit pas de charrier ses détresses. Il est pourtant la fierté du pays. Une œuvre pharaonique imaginée par Sun Yat-sen, le père de la République, et lancée voilà quinze ans par Li Peng, l'ancien Premier ministre, féru de grands travaux, qui fut aussi responsable du massacre de Tiananmen. C'est l'édifice de tous les records: le plus grand barrage au monde avec sa digue de béton longue de 2,3 kilomètres et le plus gros producteur d'énergie avec ses 26 turbines capables de fournir l'équivalent de 15 % de l'électricité d'EDF. Une «muraille» mythique dressée sur

un fleuve mythique, le Yangzi Jiang, aussi majestueux que le Nil. Mais une muraille menaçante, à l'origine de l'un des plus vastes déplacements de populations jamais planifiés. Car en amont, l'eau monte. Et elle montera jusqu'à l'automne prochain pour atteindre son étiage définitif, à 175 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un gigantesque lac de retenue, plus vaste que la Suisse, aura alors submergé 11 comtés, 116 villes et 1 600 usines désaffectées. Du coup, les rêves de grandeur de Pékin jettent sur les routes une foule innombrable de paysans. Depuis deux mois, une vilaine rumeur affole même la région. Les autorités s'apprêteraient à chasser des berges 4 millions de personnes supplémentaires. En plus des 1 300 000 résidents déjà déplacés ou en cours de déplacement, souvent médiocrement indemnisés!

Tout est parti d'une réunion d'experts, le 25 septembre, à Wuhan. Ce jour-là, en marge d'une discussion, Wang Xiaofeng, le directeur du Comité des Trois-Gorges, lâche une bombe. Le barrage recèlerait des «dangers cachés» et



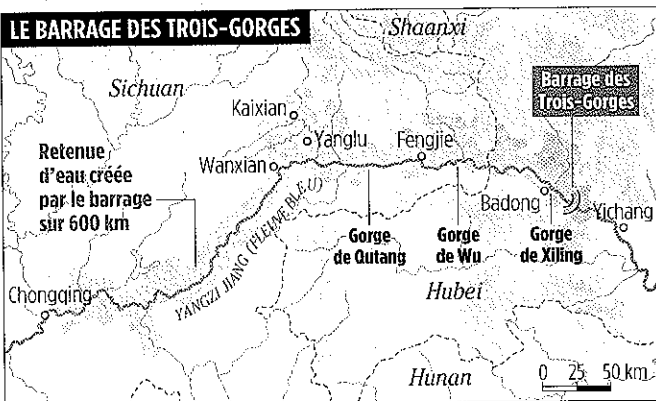


GETTY IMAGES/AFP

Le bidonville de Dachang, construit à 7 kilomètres de la ville historique engloutie par le barrage des Trois-Gorges (page de gauche)

pourrait causer des «*désastres géologiques*», affirme-t-il. Le lendemain, l'agence officielle chinoise Xinhua titre: «*La Chine met en garde contre une catastrophe écologique.*» Avez-vous calculé? Fuite regrettable? Qu'importe, l'effet est ravageur. Les autorités tentent un rétropédalage et l'imprudent Wang Xiaofeng est prié d'user de sa plus belle langue de bois. «*Les problèmes ne sont pas plus sérieux que ceux mentionnés dans le rapport d'étude de 1991*», plaide-t-il. Reste les 4 millions de paysans poussés à l'exode. Officiellement, ils n'auraient pas grand-chose à voir avec le barrage, mais participeraient au grand plan d'urbanisation de Chongqing, la mégapole de 30 millions d'habitants située en amont du barrage. Habile façon de retourner le problème.

Affaire entendue? Pas complètement. Car plus personne



n'ignore les faiblesses du dernier chef-d'œuvre de la puissance chinoise. Dont les deux plus graves: les glissements de terrain provoqués par l'énorme retenue d'eau et la pollution. Chauve et yeux minuscules, Wu Deng-ming préside la Ligue verte de Chongqing, une organisation environnementale tolérée par le gouvernement. Depuis des années, il parcourt la région et photographie les zones sensibles. «*Il faut avouer qu'au début du projet on n'a pas suffisamment pris en compte l'impact écologique*», dit-il. Le diagnostic tient en trois chiffres:

91 affaissements de terrain déjà enregistrés sur 36 kilomètres de rive. Et 2 000 endroits «*dangereux*» recensés. Quant à la pollution, elle s'étend. «*La montée de l'eau ralentit le débit du fleuve et des marais remplis d'algues se forment à la jonction des affluents*», souligne Lei Heng-chun, expert à l'université de Chongqing. Des études montrent que dix ans suffisent à métamorphoser le Yangzi Jiang en cloaque.

Sur fond de drame écologique, le chaos des déplacés se poursuit. A Kaixian, non loin de Chongqing, 400 kilos d'explosifs viennent de réduire en

miettes un quartier voué à l'inondation. Dans un nuage de poussière, des silhouettes, sacs en osier sur le dos, s'avancent vers une rangée d'immeubles encore épargnés et frappés d'un sceau rouge signifiant «*détruire*». Parmi elles, un couple de retraités venu récupérer tout ce qui peut l'être dans les appartements vidés de leurs occupants. «*C'est le métal qui rapporte le plus, jusqu'à 80 yuans [8 euros] par jour*», dit la vieille. Juché sur un balcon, son mari arrache déjà les fils électriques qui courent dans le logement du rez-de-chaussée. Pas de chance! Voilà que son propriétaire surgit. Lequel, sans même protester, reprend ses câbles d'une main et les réinstalle. Un irréductible dans un désert de béton. «*Ça fait dix ans que j'habite ici, je n'ai pas encore obtenu d'appartement en échange, alors je reste*», peste-t-il avant de disparaître derrière une tenture sale. Le vieillard, lui, n'a pas perdu de temps. Au premier étage, il s'affaire à démonter une balustrade en acier ■

SPÉCIAL

1997. Cette plaque rocheuse – Longishi (le dos du dragon) –, utilisée comme station hydro-métrique pendant un millénaire, porte les signes gravés (30 000 au total) par les gouverneurs et les poètes qu'inspirait la beauté des lieux. Aujourd'hui submergé, ce site sacré pourrait être de nouveau visité grâce à un musée sous-marin

REPORTAGE PHOTOS
RÉALISÉ PAR ZENG NIAN
ENTRE 1996 ET 2006



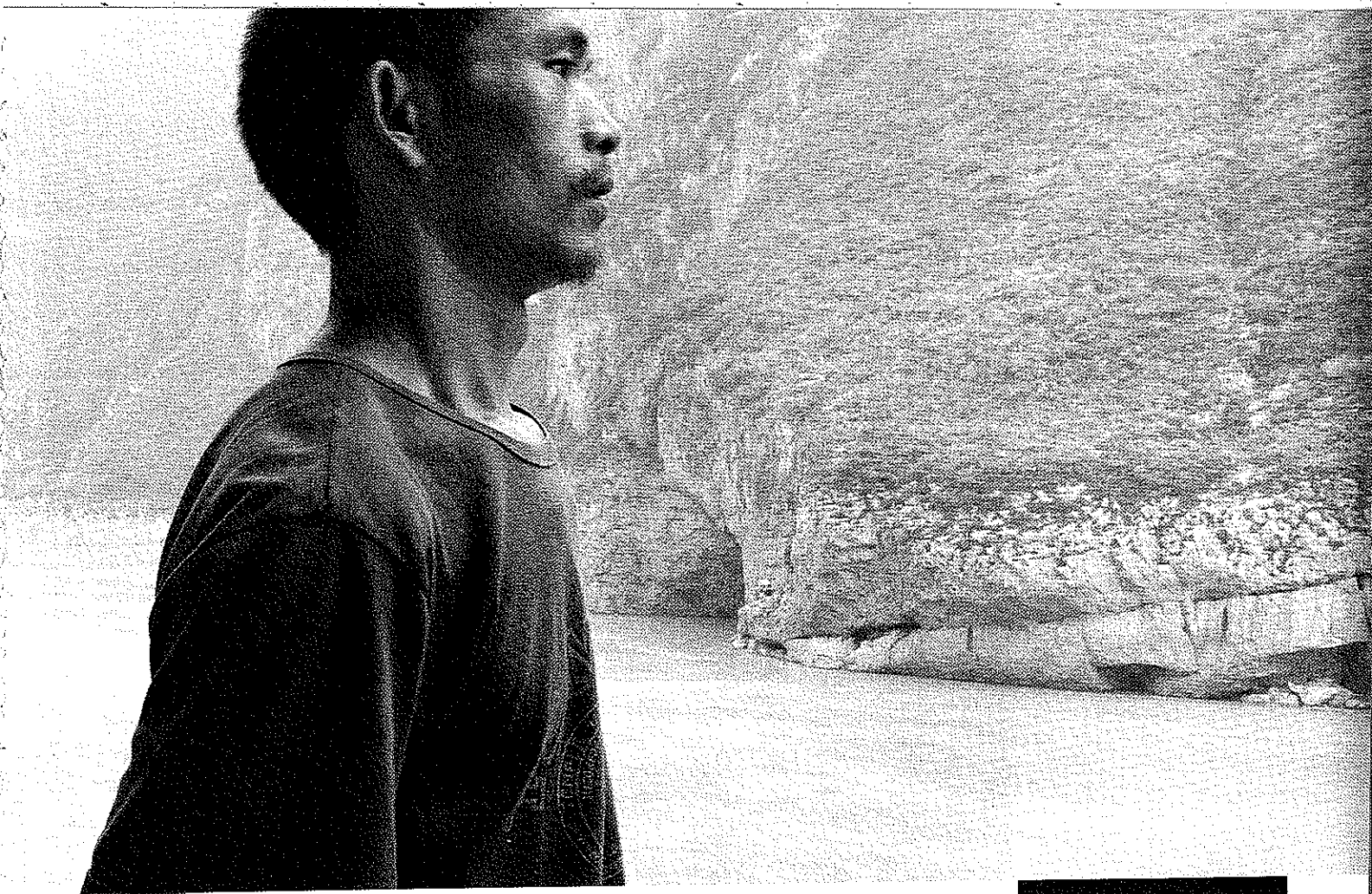


2006. Une famille de paysans
près de Chongqing, situé à
l'embouchure du lac de rete-
nue du barrage. Dans quel-
ques semaines, tous devront
avoir quitté les lieux

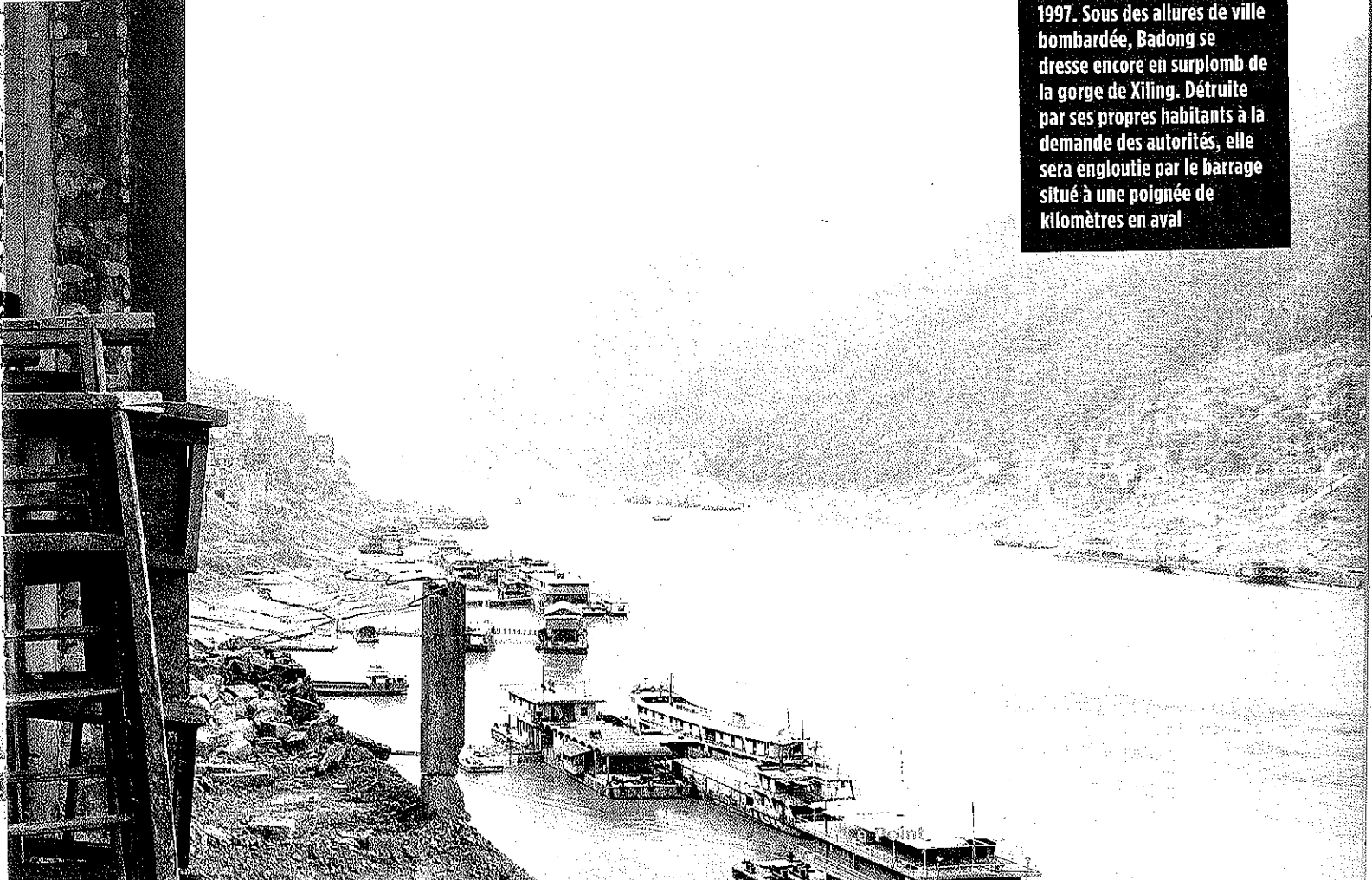


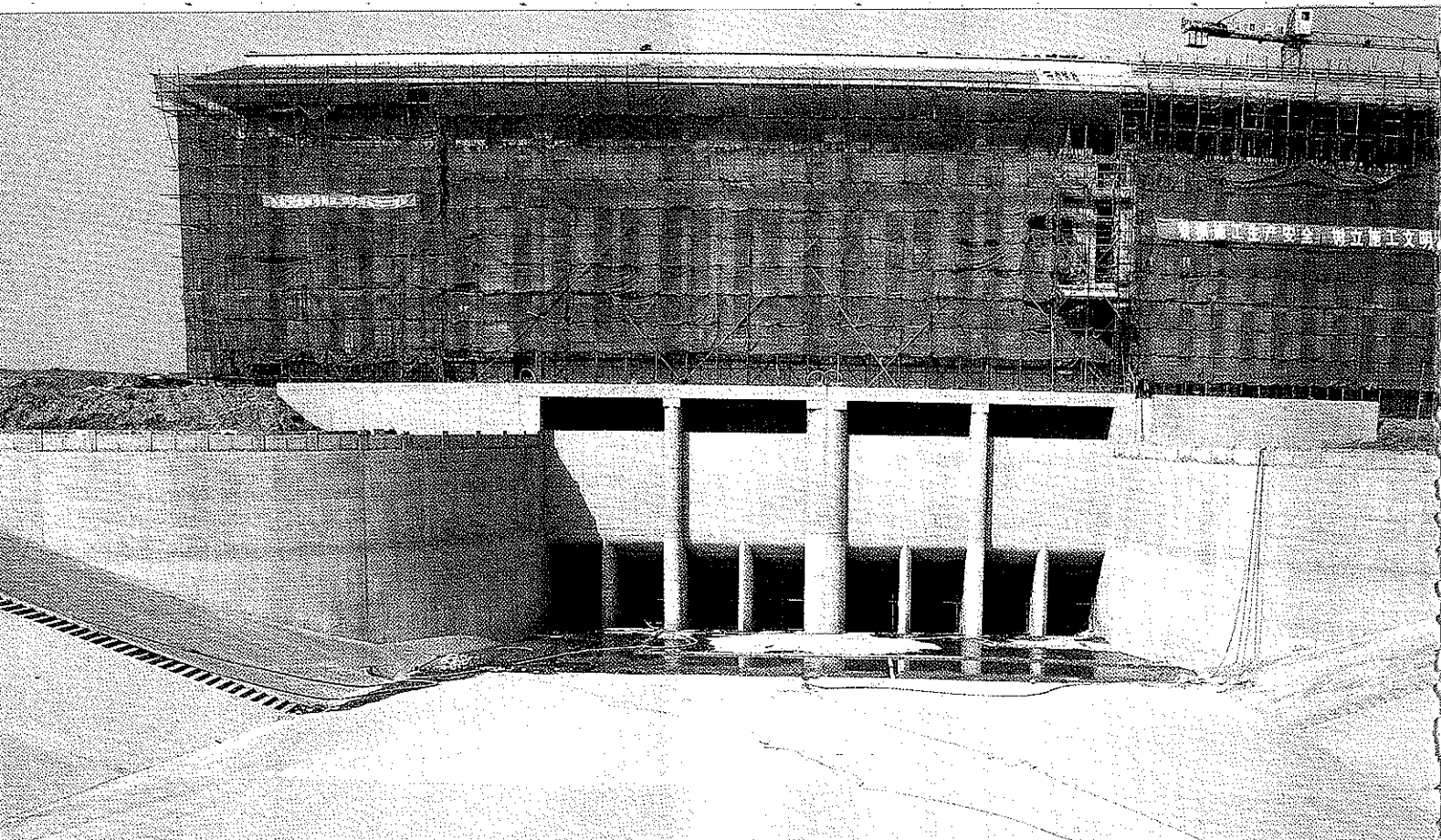
1996. Trois bûcherons
contemplant le Yangzi Jiang
depuis l'ancien chemin de
halage qui mène à l'entrée
des Trois-Gorges, à Kuimen,
près de Chongqing





1997. Sous des allures de ville bombardée, Badong se dresse encore en surplomb de la gorge de Xiling. Détruite par ses propres habitants à la demande des autorités, elle sera engloutie par le barrage situé à une poignée de kilomètres en aval





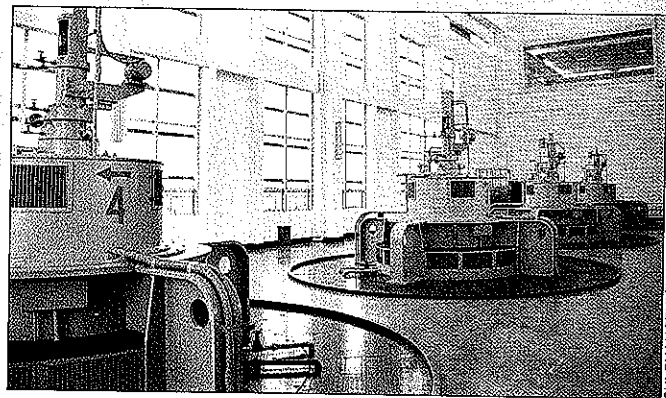
Le canal à contre-courant

Pour remédier à la sécheresse qui menace Pékin, le gouvernement a lancé un gigantesque projet de dérivation vers le nord des eaux du Yangzi. Un chantier pharaonique qui défie les lois de la nature.

PAR ÉTIENNE GERNELLE

Au premier abord, cela rappelle un rêve d'ivrogne. Celui d'Antoine Blondin et de Michel Audiard, servis par Jean Gabin, dans « Un singe en hiver » (1962). Egaré en Normandie, mais transporté par l'alcool de riz, Gabin, qui campe un ancien du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient, échafaude les plans d'un tunnel entre le Yangzi Jiang et le Huang He. Autrement dit, entre le fleuve Bleu et le fleuve Jaune. « Vous imaginez un peu l'aspect grandiose du résultat, hurle Gabin. Un fleuve vert... Vert comme les forêts, comme l'espérance... »

Le canal des deux fleuves est de ces idées qui ne peuvent naître – croit-on – que dans un cerveau irrigué par des fluides distillés ou dans celui, mégalomane, de Staline, qui voulut en son temps détourner vers le sud les fleuves sibériens. Sauf que, pour Pékin, ce n'est plus un fantasme, mais déjà un chantier. A Huaian, dans la province du Jiangsu, des pelleteuses creusent la terre, des ouvriers montent des tubes d'acier. Yue Hua, l'ingénieur en chef du site, a le sourire. Elle reçoit dans sa salle à manger d'apparat. « Nous avons déjà reçu la visite du Premier ministre, raconte-t-elle en avalant une

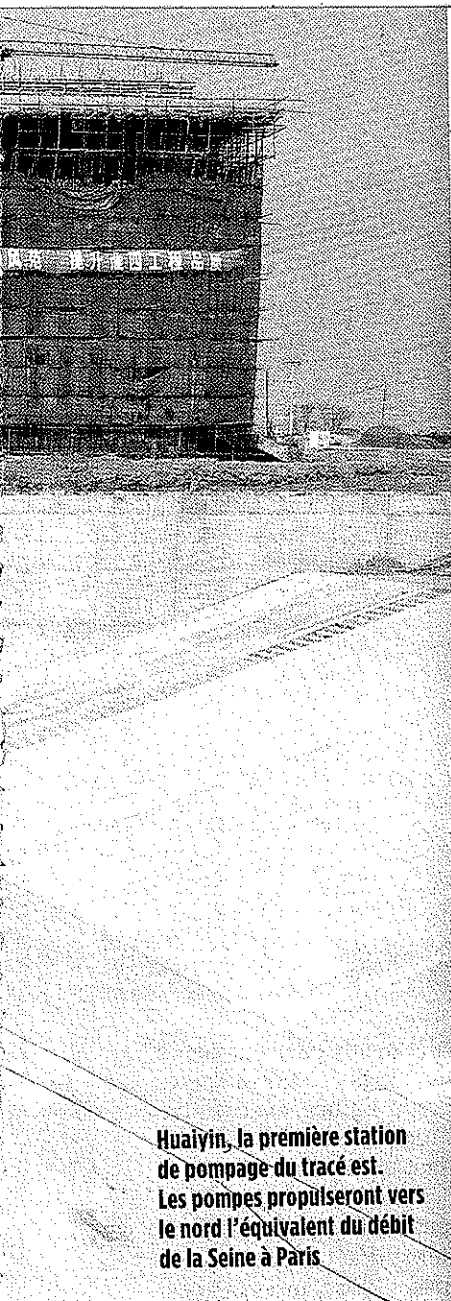


soupe de tortue. *Cela fait trente ans que je fais de l'hydraulique et je n'ai jamais participé à un projet aussi grandiose. Tout cela appartient désormais à l'Histoire.* »

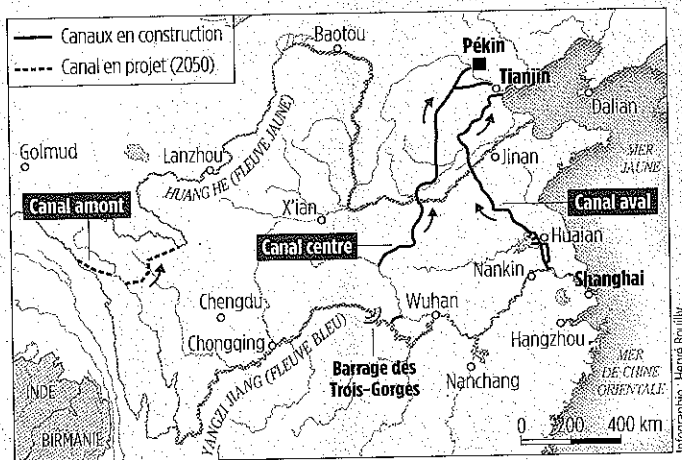
L'idée de ce projet, officiellement, vient de Mao lui-même. Le Grand Timonier avait dévoilé sa vision lors d'une visite au bord du Huang He, en 1952. L'objectif, déjà, était de détourner les eaux abondantes du Yangzi vers les plaines des-

séchées du Nord. Cinquante ans durant, les ingénieurs ont noirci des kilomètres de plans et se sont écharpés sur la voie à suivre. Au nord, la sécheresse a continué à s'aggraver, transformant la plaine en désert. Au sud de Pékin, bien des ponts surplombent aujourd'hui des rivières sans eau...

Et puis, en 2002, cinquantenaire de la vision de Mao, Pékin a sauté le pas. Avec la démesure de ces temps de recon-



Huaiyin, la première station de pompage du tracé est. Les pompes propulseront vers le nord l'équivalent du débit de la Seine à Paris



sur d'éventuels dérapages, Zhang Li-wei ne se trouble pas : « C'est un projet très difficile, ce ne serait pas surprenant que le montant double, ou plus... »

A Huaian, sur le chantier est, les travaux battent leur plein. Des ouvriers mettent en place de gros entonnoirs métalliques. Comme pour les turbines d'un barrage. Sauf que là ils sont inversés. La clé du mystère remonte à 1 300 ans. Le canal est emprunte pour une bonne part le tracé du Grand Canal impérial. Achievé en l'an 609, il relie Pékin au Yangzi. A l'époque, il s'agissait surtout d'une voie de communication destinée à apporter un peu d'unité à l'empire. Mais, dès 1960, l'idée est apparue qu'il pourrait aussi servir à transférer de l'eau. A un détail près : le canal coule, sur la plus grande partie de sa longueur, du nord au sud...

Pompes gigantesques. Pas de quoi décourager les ingénieurs, qui ont simplement décidé d'inverser le sens d'écoulement. La gravité n'est rien en face de la croissance du PIB et des 25 millions d'emplois que la Chine doit créer chaque année pour occuper ses bras... Le canal a été découpé en treize niveaux, chacun doté de stations de pompage. Le deuxième niveau, par exemple, sera constitué de douze gigantesques pompes, capables de propulser

300 mètres cubes par seconde (l'équivalent du débit de la Seine à Paris) six mètres plus haut. « Tout cela fonctionnera sur le réseau électrique local », explique Yue Hua, pull orange et veste bordeaux, en inspectant le chantier. C'est-à-dire, en majorité, au charbon... L'écologie attendra. Et comme le débit du Grand Canal ne suffit pas, les ingénieurs ont tout raccordé, rivières, lacs, canaux, pour créer un maillage incroyablement complexe.

Les ressources en eau sont mises en coupe réglée. Avec le risque de charrier dans tout le pays des eaux très sales. Des crédits ont été réservés pour créer des stations d'épuration, mais celles-ci n'ont pas encore vu le jour.

Le trajet central paraît plus lourd à réaliser encore que le trajet est. Il devrait d'ailleurs entraîner davantage de déplacements de population. Il comportera quelques morceaux de bravoure, comme ces deux tunnels de 7 mètres de diamètre, actuellement en construction, qui feront passer l'eau du Yangzi sous le Huang He, en direction de Pékin. Quant au tracé amont, lui, il n'est encore qu'à l'état de projet. Le gouvernement a fixé un horizon : 2050. Un projet de cent ans, donc... Il faut dire qu'il relève de l'exploit. Il faudra traverser des montagnes, c'est-à-dire creuser des tunnels, bâtir des ponts, remode-

NORD-SUD : LA BATAILLE DE L'EAU

De l'avis même de Zhang Li-wei, le directeur général du projet de dérivation, si le chantier du canal amont est le plus long à démarrer, c'est aussi en raison des « réticences de la province du Sichuan ». Le nord de la Chine a soif, mais le Sud n'est pas ravi pour autant de lui céder son eau. Quant aux provinces qui seront traversées par les canaux, elles craignent visiblement que leurs cours d'eau ne soient drainés au passage... D'autant qu'elles ont été en partie mises à contribution pour financer les travaux. Ce conflit d'intérêts nord-sud serait, selon certains, l'une des raisons de la faible publicité faite au projet. Mais les motifs de fâcherie ne risquent pas de disparaître. Yue Xiubin, l'ingénieur en chef du projet de dérivation pour la province du Jiangsu, veut croire, lui, que les pompes qui doivent envoyer l'eau vers le nord ne fonctionneront pas à plein temps. « Le canal ne suffira pas à satisfaire 100 % de la demande, prévient-il. Il faudra aussi, là-bas, qu'ils apprennent à économiser l'eau... » ■ E. G.

ler le paysage. Le canal amont devrait aussi coûter beaucoup plus cher que les deux autres réunis. Et provoquer des effets encore plus incertains sur l'environnement.

Blondin n'a donc eu qu'à moitié raison. Si le chantier herculéen du canal des deux fleuves fait souffler un esprit d'aventure que l'auteur d'« Un singe en hiver » n'aurait pas renié, sa vision bucolique se révèle, elle, hasardeuse. Il n'est pas certain que son fleuve « vert » soit si vert que cela... ■



L'usine aux 200 000 ouvriers

Chez Foxconn, ils sont plus de 200 000 salariés et fabriquent tout ce qui compte dans l'électronique grand public, des iPod aux téléphones portables Motorola. Portrait de l'« usine du monde ».

PAR ÉTIENNE GERNELLE

C'est une sorte de « voie sacrée ». Une autoroute aérienne qui passe au-dessus de la ville, l'ignore et ne retouche terre que pour s'engouffrer directement dans l'usine. Vu du dessous, cela ressemble à un colossal bec verseur, comme pour nourrir un insatiable géant. La route charrie des norias de camions qui apportent à cet ogre à che-

minées sa ration de silicium, de plastique, de puces électroniques... Et sans cesse d'autres camions repartent par la même voie, emportant des cargaisons d'iPod, de téléphones portables, de consoles de jeu. Finis, emballés. Tout cela sera déballé dans de grands éclats de rire sous les sapins de Noël du monde entier. Et personne ne pensera à l'endroit où une tâche si considérable a été accomplie.

Personne ne songera non plus à cette prodigieuse armée du Père Noël : 200 000 ouvriers qui entrent et sortent jour et nuit par les quatre entrées de l'usine, qui mangent à toute vitesse et qui repartent à l'assaut des chaînes.

Bienvenue chez Foxconn, à Longhua, près de Shenzhen. Ici, on fabrique des iPhone, des iPod, des portables Motorola et Nokia, des ordinateurs Dell et Hewlett-Packard, des consoles de jeu Nintendo et Sony... Si l'expression « usine du monde » a un sens, c'est ici qu'elle se trouve. Foxconn est d'ailleurs le premier exportateur de Chine.

De grands bâtiments blancs numérotés s'étendent à perte de vue. En taxi, avec les détours dus aux usines voisines, il faut 23 kilomètres pour en faire le tour... Dans les ruelles alentour, les ouvriers sont facilement reconnaissables : blouson bleu pour les garçons, rose et gris pour les filles. Et que des têtes juvéniles : l'entreprise ne recrute aucun travailleur non qualifié au-delà de 25 ans. L'équivalent de la ville de Rennes, presque sans adultes, en rose et en bleu...

Interdit aux journalistes.

Foxconn est une cité à part entière. Une cité interdite, aussi. A chaque entrée, sous un grand portique, se trouvent des gardes en uniforme. Quiconque approche à moins de 10 mètres sans badge apparent se voit averti d'un coup de sifflet. On ne rit pas. *Le Point* n'a pas été autorisé à entrer dans l'usine. Aucun rendez-vous n'a été accordé. Pas même avec un attaché de



FAN GUORU/MAGNÉCHINA

Aucun travailleur non qualifié n'est recruté au-delà de 25 ans. Ils se déplacent toujours avec leur badge pour accéder à cette usine grande comme la ville de Rennes (photo en haut à droite)

presse. Le propriétaire de l'usine, le Taïwanais Terry Gou, 52^e fortune mondiale selon le magazine *Forbes*, est un grand taiseux. D'autant que l'an dernier un tabloïd anglais avait dénoncé les conditions de travail dans cette « iPod City ». Apple avait dû commander un audit pour apaiser la polémique. Et depuis, plus un mot. « Nous ne souhaitons pas communiquer sur le sujet », a répondu une porte-parole d'Apple. Conséquence pratique de cette discrétion : à moins de 100 mètres des grilles, il est impossible de parler à quiconque. Mais, au-delà, les langues se délient un peu.

A 20 ans, Li Hong travaille ici depuis deux ans déjà. Elle vient du Hunan, une province pauvre. « J'ai de la chance, je

travaille au contrôle qualité, assure-t-elle. Je ne suis pas à la chaîne. C'est moins fatigant, mais on a aussi moins d'heures supplémentaires. » Les heures supplémentaires, ici, c'est une obsession. Personne n'envisage une « carrière », alors il faut engranger le plus possible. Le salaire minimum dans la région est de 810 yuans par mois (81 euros), mais Li Hong arrive à près de 120 euros avec les heures supplémentaires. Et, ce soir, la nouvelle est bonne. On lui a demandé de rester encore. Elle a une heure pour dîner, et elle repartira pour deux heures de plus. « Nos salaires ont été augmentés, reconnaît-elle, mais maintenant il faut qu'on paie nous-mêmes notre couverture santé. Au final, on y a perdu. » Comme beaucoup de ses collègues, Li Hong a commencé par habiter dans les dortoirs – gratuits – de l'usine. Depuis, elle a loué avec deux copines un deux-pièces pour 50 euros par mois. A elles trois, elles perçoivent 45 euros de prime de logement. Pour son dîner, Li Hong s'offre un plat à 65 centimes d'euros. « Ce n'est pas tous les jours », souligne-t-elle. Elle veut pouvoir s'offrir un jean avec de faux diamants et se payer des cours du soir « pour devenir un jour manager ».

Autour de l'usine, ils sont des milliers à errer, grignoter quelque chose, appeler leur famille dans l'un des nombreux

centres téléphoniques. D'autres s'adonnent aux jeux en réseau dans des cybercafés. Ou au billard, pour 30 centimes d'euro l'heure.

Rencontré au billard, Zhang Yu a 20 ans et vient du Jianxi. Il a vu une annonce sur Internet, alors il est venu. « Je suis ici pour au maximum un an. Je voulais sortir de chez moi, voir le monde », confie-t-il autour d'une table du karaoké voisin. Zhang rêve d'une carrière d'entrepreneur, s'imaginer devenir comme son patron : « Terry Gou, c'est mon modèle. » En attendant, comme les autres, il trouve que les conditions de travail sont dures. « Théoriquement, il y a un jour de repos obligé par semaine. Mais, très souvent, on travaille quand même ce jour-là. » Zhang ne se plaint pas. Cette année, il espère envoyer 300 euros à sa famille. Et puis il partira. Du jour au lendemain. « C'est comme ça, explique Zhang. Dans les dortoirs,



dollars. Sa société, Hon Hai Precision Industry (maison mère de Foxconn), qui compte 450 000 employés dans le monde, est le premier exportateur de Chine et le deuxième de la République tchèque.

Terry Gou, le tycoon de Taïwan
A 56 ans, Terry Gou règne sur une fortune de 10 milliards de

les gens vont et viennent. Ce ne sont jamais les mêmes. »

Wang Xiaoyan acquiesce. Affalée sur un canapé dans le seul bar des environs, nommé Les Années 1980 – hommage à la période pionnière de Shenzhen, la première « zone économique spéciale » –, elle raconte que les mois avant Noël sont « particulièrement difficiles ». « La production augmente et les cadences s'accroissent », explique Wang. Du coup, davantage de salariés partent, parce qu'ils en ont assez, ou parce qu'ils ont trouvé un meilleur salaire ailleurs. » Wang Xiaoyan sait de quoi elle parle : elle travaille au service des ressources humaines, où l'on

FOXCONN EST LE PREMIER EXPORTATEUR DE CHINE. IL LUI ARRIVE D'EMBAUCHER PLUS DE 1 000 PERSONNES EN UNE JOURNÉE.

gère un stupéfiant flux de recrues. « Il est déjà arrivé qu'on embauche plus de 1 000 personnes en une journée », précise-t-elle.

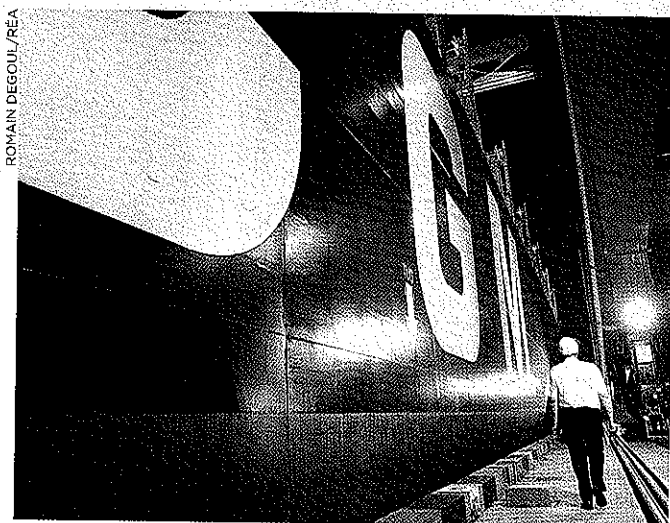
Au même moment, à 5 kilomètres de là, près de l'entrée nord, un gigantesque chantier avance. Une bâche rouge d'environ 100 mètres de longueur est posée sur le bâtiment : « Efforçons-nous de construire une société socialiste d'harmonie », y est-il écrit. Si incroyable que cela paraisse, l'usine s'agrandit. « C'est trompeur, commente un cadre moyen de Foxconn. Ce bâtiment servira pour la recherche. En fait, le nombre de salariés va baisser ici. Les avantages fiscaux ont diminué et les salaires sont trop élevés. Tout va migrer vers l'intérieur des terres. » L'usine du monde est en train de se déplacer. A la recherche de blousons bleu marine, rose et gris encore moins chers. Une autoroute la suivra certainement, et avec elle ses norias de camions ■

Ces Français qui réussissent

Pas facile de se lancer dans le grand bain chinois. La Chine ne représente que 0,3 % du stock d'investissement français à l'étranger, et la France n'est que le 10^e investisseur mondial en Chine. « Nos entreprises réalisent un chiffre d'affaires cumulé de 20 milliards d'euros ici », estime Hubert Testard, chef des missions économiques en Chine. Pas négligeable, mais pas à la hauteur de l'explosion économique du pays.

C'est que le succès est loin d'être automatique. PSA, par exemple, n'a dégagé de profit que deux fois en quinze ans... Le constructeur a notamment été victime de relations difficiles avec son partenaire local. Les soucis juridiques sont ici majeurs. En témoigne le succès des cabinets d'avocats, qui démêlent en permanence les problèmes des entreprises avec l'administration. Un travail de lobbyiste autant que de juriste... Et puis, il y a les gros ennuis : Schneider, accusé de contrefaçon sur un fondement plutôt douteux, a été condamné à payer 32 millions d'euros devant un tribunal. Danone, lui, a perdu son procès face à son allié local, qui utilise leur marque commune, Wahaha, pour vendre des produits de son côté. L'une des clés du succès, dit-on souvent en Chine, c'est avoir sa Wofe (*wholly-owned foreign enterprise*), c'est-à-dire détenir 100 % de son business. Du moins quand c'est possible.

Rien n'est facile, donc. Surtout pour les PME isolées dans cet univers incertain. Mais les occasions sont aussi plus nombreuses qu'en France, et beaucoup de *Frenchies* réussissent. Les exemples qui suivent en sont la preuve ■



Le « made in China » vogue sur CMA-CGM

Ce sont les auxiliaires de la machine exportatrice chinoise. L'armateur CMA-CGM, propriété de Jacques Saadé, devrait réaliser en 2007 plus de 2,4 milliards d'euros de chiffre d'affaires avec la Chine. Ce qui en fait la deuxième entreprise française du pays, derrière Carrefour, et largement devant des ténors du CAC 40, comme PSA ou Alstom. « On est la seule grande entreprise française à avoir un tiers de notre activité ici », souligne Frédéric Campagnac, numéro deux de CMA-CGM en Chine, chargé des nouveaux projets. Il est vrai que l'armateur marseillais a joué la carte chinoise dès 1992. Aujourd'hui, il dispose de 62 agences dans le pays et est installé dans treize ports, y compris dans celui – extrêmement spectaculaire – de Shanghai, situé à plus de 32 kilomètres au large et relié à la côte par un pont...

Et ce n'est pas fini. CMA-CGM a signé, en marge de la

visite de Nicolas Sarkozy, un contrat pour construire et gérer un terminal à conteneurs en eau profonde à Xiamen (en face de Taïwan). L'entreprise de transport maritime est même sur le point de mettre un pied à terre : elle a pris une participation dans China Intermodal et se retrouvera donc à exploiter des gares ferroviaires de conteneurs dans toute la Chine. Cette « privatisation » constitue un privilège étonnant, tant le secteur ferroviaire est considéré comme stratégique en Chine. « Ils nous ont choisis parce que nous leur apportons un investissement, mais aussi un volume d'affaires important », explique Frédéric Campagnac. « Le transport de marchandises, c'est un gros enjeu, ici, et cela prend d'ailleurs beaucoup de place dans les journaux », précise-t-il. La Chine se préoccupe de « sortir » les produits de ses usines. Et CMA-CGM compte bien s'en charger ■

Fidelio, le plus grand porte-conteneurs du monde

La pizza française de Shanghai

Douze ans de lutte. L'itinéraire d'Anthony Le Corre est à lui seul la preuve que tout n'est pas facile en Chine. Arrivé comme coopérant chez Vinci, il choisit assez vite de se mettre à son compte. « Je me suis dit : pour une pizzeria, il ne faut pas sortir de Saint-Cyr. » La première est ouverte à Kunming, dans le Yunnan. Puis une seconde à Chongqing. Au passage, Le Corre fait toutes les erreurs : trop classe, trop petit, pas assez bien placé... Il touche à d'autres activités, comme la sous-traitance pour les grands hôtels. Bref, il tâtonne et fait perdre, il le reconnaît, un peu d'argent à ses investisseurs. Des années d'apprentissage, avant de trouver le bon créneau pour sa chaîne, Hello Pizza : un décor sympa, des pizzas comparables à celles de Pizza Hut, mais à prix cassés. Hello Pizza compte 10 restaurants et deux centres de livraison à Shanghai, et réalise 1,2 million d'euros de chiffre d'affaires. A 35 ans, Le Corre a réussi son pari : « Maintenant, la pizza fait des sous », dit-il. Enfin ■



Amman et Burlot, éditeurs pour milliardaires

Il y a des idées de business qui peuvent paraître saugrenues. Exemple? Lancer un magazine sur le polo en Chine... Pourtant, c'est bien ce que viennent de faire François Amman et Olivier Burlot (photo), les deux associés d'Adkom. Leur métier: éditer des magazines de luxe à destination des grandes fortunes chinoises et asiatiques. Et les deux amis (37 ans chacun) prospèrent au rythme du continent, et notamment de la Chine, qui représente la moitié de leur activité. Après



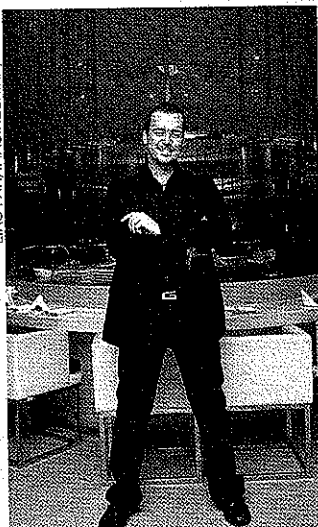
des magazines sur les bateaux (China Boating), l'immobilier de luxe, les jets d'affaires et les spas, ils s'attaquent au polo. «A une heure et quart de Shanghai, il y a un domaine réservé au polo qui est plus grand que Macao, assure François Amman. Et bientôt, il y aura une marina, tout le confort imaginable. Le luxe explose ici.» La plupart des magazines sont distribués gratuitement, à un public très choisi, et sont donc financés par la publicité. Amman et Burlot, deux copains de Sciences po qui sont arrivés ensemble en Asie, le premier pour l'assureur Gan, le second

pour Hachette-Filipacchi, ont plutôt réussi leur coup. Leur société, basée à Hongkong, réalise 8 millions de dollars de chiffre d'affaires et emploie 70 personnes. Le tout est rentable depuis les débuts de l'entreprise, en 2000, ce qui est très rare en Chine. Adkom possède en outre un capital précieux: un imbattable carnet d'adresses de millionnaires chinois ■

Sébastien Noat, agitateur des nuits pékinoises

Le manager de la boîte de nuit la plus branchée de Pékin est monégasque! Les 6 000 citoyens du Rocher comptent peu en regard du 1,4 milliard de Chinois, et pourtant c'est bien lui, Sébastien Noat, qui règne sur le Block 8, dernier lieu in de la capitale. «Je suis le premier distributeur de champagne de Pékin», affirme Noat, qui vend la bouteille de Moët & Chandon à 60 euros. Un prix dérisoire pour un endroit aussi sélect, mais les marques de champagne sont prêtes à tout pour prendre position sur le marché chinois. Et une exposition ici vaut bien une grosse ristourne... «Je ne fais que dans le luxe», affirme Sébastien Noat, qui, outre la boîte de nuit, gère deux restaurants dans le même bâtiment. Plus une petite surprise. «C'est le resto le plus cher de Pékin...» Sébastien Noat pousse une lourde porte – «elle pèse une tonne» – et dévoile une salle à l'écart, richement décorée, avec bar et cuisine privée. Un endroit idéal pour grosse fortune désirent s'amuser discrètement...

Monégasque, né d'un père provençal et d'une mère belge, Noat a roulé sa bosse dès sa sortie de l'école hôte-



lière de Lausanne: Dubai, San Francisco, Bangkok, le plus souvent pour de grandes chaînes d'hôtels. A Pékin, il recueille les fruits de son expérience. L'actionnaire principal du Block 8 – un Taïwanais, comme souvent dans la nuit chinoise – lui a laissé 15% du capital, rien que pour son savoir-faire. A 32 ans, Noat est déjà une figure du Pékin by night. Et ne jure que par une seule recette: «La French touch», comme il le dit... en anglais! ■

Joachim Poylo, agent multicarte

Les bases-vie de General Electric sur le chantier du train des cimes, entre Golmud et Lhasa? C'est lui. La sécurité de la visite de David Beckham à Pékin? C'est encore lui. Joachim Poylo fait tout. Aden, sa société de «services aux entreprises», s'occupe de restauration collective, de maintenance des usines, de sécurité, de jardinage, de travaux acrobatiques sur les gratte-ciel et de nettoyage des chambres d'hôtel. Entre autres. De son siège de Shanghai, Joachim Poylo, 37 ans, dirige déjà 9 000 employés, dont 6 000 en Chine. Cet ancien para, qui a usé ses

rangers en Afrique et même au Kurdistan irakien lors de la première guerre du Golfe, a commencé son business en 1997, au Vietnam. Deux ans plus tard, il débarque en Chine. Il décroche d'abord des contrats auprès de clients français, Promodès, Sofitel, Saint-Gobain, puis suivent de grandes multinationales telles que Siemens, Nestlé ou Intel, ainsi que des groupes chinois, comme Huawei. Une quête assez longue: la société n'est rentable que depuis deux ans. «On a créé des réseaux, des systèmes, des produits, explique Joachim Poylo, et maintenant nous sommes lancés.» Aden compte sur l'effet de contagion: s'ils sont satisfaits de leurs services de restauration, par exemple, les clients leur confient la sécurité, puis la gestion de leurs sites dans d'autres régions, voire dans d'autres pays... Les bases-vie qu'Aden entretient pour des sociétés minières en Chine lui ont ainsi



ouvert des portes. Désormais, Joachim Poylo et ses troupes accompagnent des Chinois en République démocratique du Congo, où ceux-ci exploitent des mines... En 2007, le chiffre d'affaires devrait atteindre 35 millions d'euros. «Et nous avons déjà les contrats pour 70 millions en 2008», assure Poylo, qui entrevoit le marché qui pourrait décupler la taille de ses affaires: l'énergie, et en particulier le pétrole ■ ÉTIENNE GERNELLE



Des centaines de touristes se baignent dans le parc aquatique de Suining, dans la province du Sichuan, dans l'ouest de la Chine.

COMMENT VIVENT LES CHINOIS

- Avoir 20 ans en Chine
- L'Internet sous contrôle
- Des femmes millionnaires
- La course aux diplômes
- Tous devant le petit écran
- Des clés pour comprendre



Génération Harry Potter

Ils ont grandi avec les mêmes références que les Occidentaux, sont scolarisés, choyés, informés... Bref, les jeunes citadins n'ont rien de commun avec leurs aînés.

PAR CAROLINE PUEL

Lorsque Zhang Mei s'est rendue à son premier entretien d'embauche, pour un stage d'été dans une entreprise étrangère, elle a été fort surprise que la porte du directeur du personnel se referme au nez de sa mère et de sa grand-mère venues l'accompagner. Puis, après quelques minutes d'entretien, elle a avoué dans un souffle : « *C'est dur, la tragédie des six amours !* » C'est ainsi que les Chinois, nés dans les années 80, parlent de la relation familiale étonnante qui caractérise leur génération. Tous enfants uniques, ils sont adulés par leurs parents et grands-parents, au point que l'expression de « *petits empereurs* » est passée dans le langage courant. Mais ces enfants des villes, qui ont grandi à 80 % dans un confort matériel bien supérieur à celui de leurs aînés, ont souffert d'une grande solitude et d'une pression scolaire puis sociale énorme, toutes les ambitions de leur clan reposant sur eux. D'autant plus que leurs parents ont fait partie de la « *génération sacrifiée* » de la Révolution culturelle (1966-1976). « *J'ai été farcie de cours particuliers dès la maternelle, tous les week-ends, se souvient Zhang Mei. Il fallait toujours que je sois la première de la classe. Mais comment faire à*

l'université ? Nous étions tous d'anciens premiers de la classe... » Mûrs intellectuellement, ils manquent souvent de sens pratique, tant ils ont été assistés.

« *C'est une génération sans points de repère*, remarque Jean-Louis Rocca, sinologue français et directeur du Centre de recherche de sciences politiques à l'université Qinghua. *Leurs parents ont été incapables de leur donner les clés de compréhension de la Chine actuelle et ils connaissent très mal le passé récent de leur pays.* » Tabou ? Méfiance des anciens pour évoquer les questions politiques, après des décennies de dénégations ? Ces jeunes Chinois ont une idée très floue des événements de Tiananmen, survenus en 1989, alors qu'ils étaient enfants. Ils ont plutôt assimilé la version de la propagande, selon la-

Chiffres

- 15 % des adolescents de 10 à 12 ans sont touchés par l'obésité, contre 6 % en 1995. Un phénomène dû à l'urbanisation et à une alimentation de plus en plus riche.
- 2 700 euros pour une cure de trois mois : c'est ce qu'il en coûte aux familles aisées pour traiter, dans des centres spécialisés, les jeunes devenus accros aux jeux vidéo.
- Selon l'Unicef, 1 million d'enfants âgés de 10 à 15 ans, en majorité illettrés, venus des campagnes, errent dans les grandes villes.

quelle « *les étudiants des années 80 étaient naïfs et idéalistes* », comme l'affirme sans hésiter la petite Zhang Mei. « *C'est une génération très peu politisée*, note encore Jean-Louis Rocca, à la différence de celle qui avait 20 ans dans les années 80, qui espérait changer le monde et la société. »

« *Mais cette génération est très internationale et possède un véritable esprit d'innovation dans le domaine des nouvelles technologies* », remarque le sociologue chinois Yu Changjiang, qui enseigne à l'université de Pékin (Beida). Pour occuper leur solitude, ces jeunes Chinois ont sillonné Internet, dévoré la télévision et les derniers livres à la mode. L'ouverture de la Chine a permis qu'ils découvrent ces nouveautés en même temps que les Occidentaux du même âge. « *Le best-seller, en ce moment, c'est Harry Potter, comme en Europe ou aux Etats-Unis. Nous avons perdu le complexe d'infériorité qu'avaient nos parents face au monde extérieur* », remarque Zhang Mei.

« *La réussite matérielle dont rêvaient leurs parents ne leur suffit plus*, observe Xiang Jin, professeur à l'Institut du cinéma. *Ils veulent profiter des plaisirs de la vie. Pour l'instant ils se montrent peu pressés d'avoir un enfant.* » Libres sexuellement et financièrement, très sensibles à la mode, ces jeunes Chinois voyagent et partent en week-end avec des bandes d'amis qui sont leurs nouvelles fratries. Ils s'engagent volontiers dans des activités sociales ou humanitaires (au sein d'ONG) et s'interrogent sur leur identité dans cette Chine qui découvre la mondialisation. Conscients des problèmes de leur époque, ils sont à la recherche de leur développement personnel, dans une quête tous azimuts qui mélange yoga, confucianisme, danse du ventre et nationalisme... ■





90 MILLIONS D'ENFANTS UNIQUES

Depuis 1978, le planning familial limite le nombre de naissances à un enfant par famille. Trente ans après son entrée en vigueur, le bilan est très mitigé. Certes, la croissance démographique a été ralentie. La Chine compte officiellement 1,315 milliard d'habitants (mais de nombreux enfants nés hors planning n'ont pas été déclarés). Cette politique a empêché 400 millions de naissances (plus que la population de l'Europe des Vingt-Sept) qui auraient été autant de bouches à nourrir et d'emplois à trouver. Cette génération de 90 millions d'enfants uniques constitue un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Mais cette politique provoque de nombreuses dérives, notamment un déséquilibre croissant entre les sexes à la naissance. Le ratio chinois est de 120 garçons pour 100 filles et atteint 140/100 dans certaines provinces, alors que l'équilibre naturel est de 99/101. Les orphelinats sont pleins à 95 % de petites filles. Beaucoup d'avortements tardifs ont lieu lorsque les parents découvrent que le bébé est de sexe féminin. La loi a déjà été aménagée et permet aux paysans un second essai si le premier enfant est handicapé ou une fille. En ville, le slogan « Une fille, c'est aussi bien qu'un garçon » a fini par marquer les esprits. Deux enfants uniques qui se marient ont le droit d'avoir deux enfants. Et le gouvernement a lancé, en 2006, un système de retraite pour les paysans ayant un enfant unique. Le débat, cependant, reste fort, et la loi est de plus en plus détournée, notamment par les Chinois enrichis, qui n'hésitent pas à payer une amende pour avoir deux enfants ■ C. P.

ROMAIN DEGOU/REA

L'Internet sous contrôle

Le Net n'a jamais aussi bien porté son nom. Un incroyable réseau qui bouleverse les mœurs. Mais aussi un filtre soigneusement contrôlé par l'Etat.

PAR JEAN GUISEL

Xiang Xiang, brunette à couettes de 23 ans, passe sa vie en tournée pour chanter une rengaine que les Chinois ont plébiscitée, «Les souris aiment le riz». Cette dernière a fait le bonheur et la gloire de la jeune femme, qui plaçait naguère ses propres

chansonnettes sur le Web. Elle explique ses espoirs de carrière: «*Maintenant, je ne chante plus sur Internet, parce que je peux sortir des disques!*» Le créateur de la chanson, Yang Chengang, 28 ans, est pour sa part professeur de musique et chanteur de boîte de nuit au fin fond de sa province du Hubei, à Wuhan. Un beau jour,

il propose sa composition en ligne. Et là, c'est le phénomène. Xiang Xiang rencontre un beau succès. Elle est téléchargée 500 000 fois dans la première journée, des millions dans la seconde; l'industrie musicale s'en empare et se fait un pactole: à ce jour, 17 millions de dollars. Et pas un seul pour Yang Chengang, bien sûr, pillé et en procès avec tout le show-biz du pays. Parce que, si les Chinois sont champions pour le commerce électronique, ils ont encore des progrès à faire

pour le respect des droits d'auteur.

En Chine, le réseau des réseaux est un eldorado. Les chiffres sont renversants: 162 millions de Chinois étaient abonnés à l'Internet à la fin août 2007, dont 108 millions connectés à haut débit, à partir de 376 millions de lignes fixes. Le phénomène générationnel est clair: c'est la Chine en marche qui se trouve en ligne, puisque 70 % des internautes ont moins de 30 ans. Aux Etats-Unis, ce sont les plus de



70 % des internautes chinois ont moins de 30 ans, mais faute de moyens plus des trois quarts se connectent dans les cybercafés

30 ans qui sont à 70 % en ligne. Essentiellement pour des raisons de moyens (ils n'ont pas encore tous un ordinateur chez eux), plus de 150 millions d'internautes naviguent sur le Web dans les 250 000 cybercafés du pays. Pourtant, les choses bougent : Qiang, qui assure la permanence du soir dans l'immense et sombre cave enfumée accueillant le Net Bar et ses 140 ordinateurs à écran plat dans le quartier de Dongsichitiao, à Pékin, a remarqué une évolution : « Nous avons moins de monde en semaine. Bien que le week-end marche toujours très bien, je constate que moins de gens viennent ici : ils sont plus nombreux à avoir un ordinateur à la maison. »

Le goût des Chinois pour les pseudonymes est une bénédiction pour les créateurs de jeux vidéo en ligne, qui vendent des avatars multiples pour chaque individu. « Ce sont effectivement de grands précurseurs, avec des pratiques plus intenses que celles des Occidentaux », note avec intérêt Hervé Cayla, responsable du centre d'études que le groupe Orange-France Télécom a installé à Pékin. « Ils ne sont pas nécessairement innovateurs en matière technologique, mais développent rapidement de nouveaux services. »

Un séisme social. Les SMS sont par exemple utilisés massivement. De ce fait, les opérateurs proposent des services d'abonnement par SMS à des poèmes, des blagues, des proverbes, etc. Cene sont pas seulement ces pratiques qui rendent le téléphone portable rentable pour les opérateurs, c'est aussi le fait qu'il est vital pour certains Chinois. Les 230 millions d'immigrés de l'intérieur, les *mingong*, n'ont droit à aucune reconnaissance administrative. Sans pièce d'identité valable, sans adresse ni existence légale, ils n'ont pour seul lien avec leurs familles que le téléphone portable.

Le téléphone mobile est un séisme social en soi : le nombre des 516 millions d'abonnés s'accroît de 1 % par mois, soit 5 millions par mois ! « Très profitable, China Telecom est en Bourse le mieux valorisé des opérateurs téléphoniques du monde », observe avec un brin d'admiration un concurrent étranger en visite à Pékin. Dans quelques mois, quand le nouveau satellite Chinasat 9 aura été lancé, il pourra émettre vers des téléphones adaptés, dont les utilisateurs pourront recevoir les programmes sans passer par les réseaux terrestres.

Les nouvelles technologies qui accompagnent le grand bond en avant économique

Big Brother en ligne

Partout ou presque, l'Internet aura été un outil favorisant l'expression, la transparence, l'échange des idées et des informations. Mais pas en Chine. Dans ce pays dont le succès économique se construit sur une population muselée, l'Internet est un outil redoutablement efficace de contrôle politique et social, avant d'être un instrument d'ouverture. Selon certaines données invérifiables, 40 000 personnes seraient affectées à sa surveillance, rendant de facto impossible toute communication dissidente en ligne, à tout le moins à l'intérieur des frontières.



40 000 Chinois surveillent le Réseau

Les grands acteurs internationaux de l'Internet que sont Google ou Yahoo! se sont alignés sur les exigences du régime. A tel point que Yahoo! n'a pas hésité à communiquer aux autorités les moyens d'identifier deux dissidents qui s'étaient crus protégés par le fallacieux anonymat du Réseau. Ils crouissent depuis en prison, et Yahoo! a conclu fin novembre un accord de dédommagement avec les familles. Quand on vit en Chine, surfer sur le Net est un exercice curieux. Aucun site d'information un tant soit peu critique pour le système communiste n'est accessible, ce qui n'est certes pas difficile, mais exige des moyens techniques et humains conséquents. Cela dit, les dirigeants chinois revendiquent sans complexe cette attitude. En janvier, le président Hu Jintao s'était montré on ne peut plus explicite lors d'une réunion du comité central du Parti : « La manière dont nous utiliserons activement et contrôlerons effectivement l'Internet affectera la sécurité de l'information culturelle nationale, ainsi que la stabilité à long terme de l'Etat. » Et d'ajouter qu'il convient de « purifier l'environnement de l'Internet ». Impossible d'être plus clair... ■ J.G.

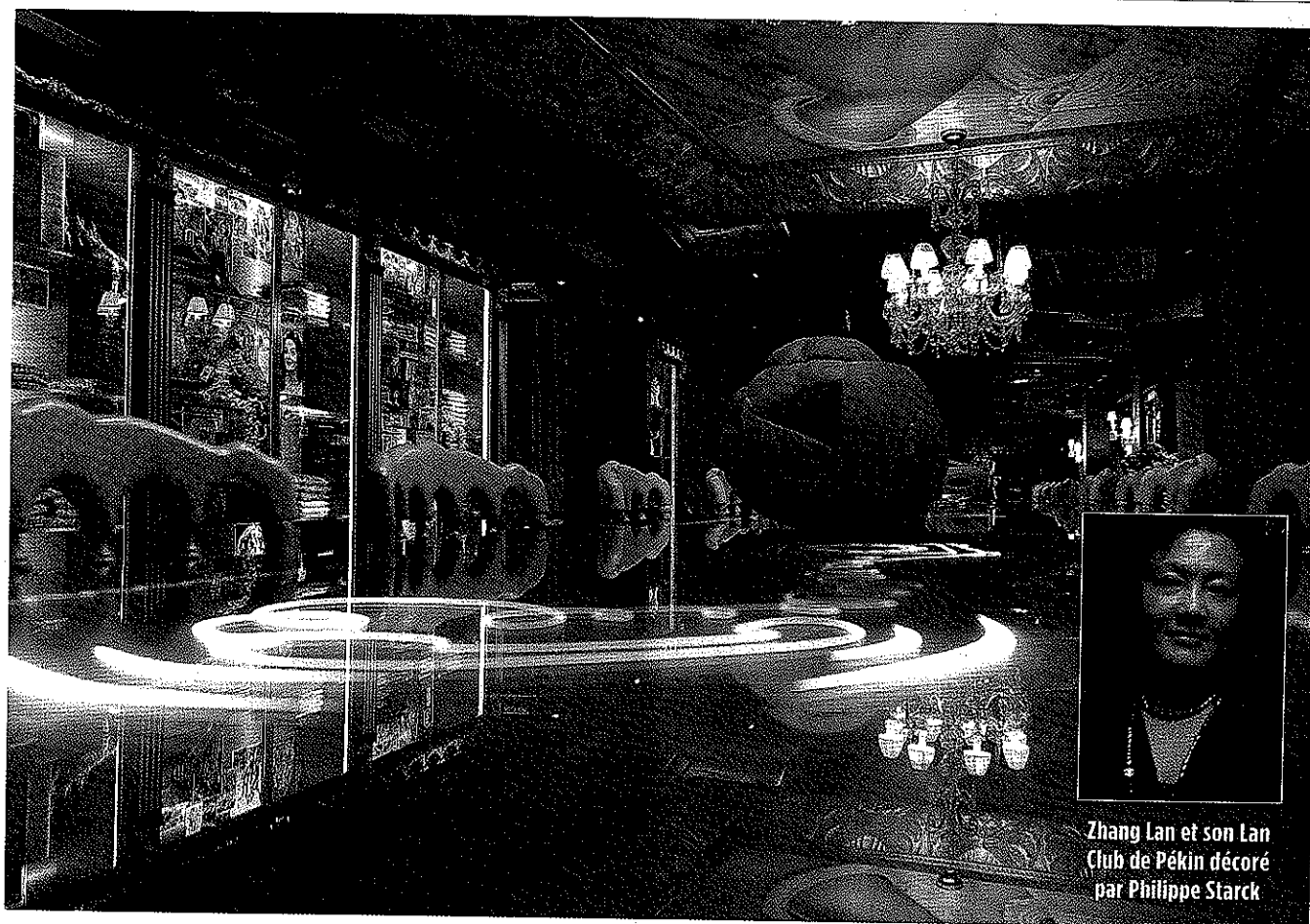
chinois sont à l'origine de fortunes colossales. Dont celle de Wang Chaoyong. Cet homme de 42 ans l'a bâtie en partie en investissant dans l'Internet et ses logiciels d'accompagnement. Notamment dans le moteur de recherche Baidu, ou dans Taobao, le concurrent chinois d'eBay. En plus gros, bien sûr, avec ses 100 millions d'utilisateurs réguliers...

Aujourd'hui pourtant, Wang Chaoyong se désengage, en ne conservant que le réseau de

sécurité et d'antivirus en ligne Rising. Aurait-il renoncé à gagner de l'argent ? Certes non, sourit-il, « mais je suis davantage dans les sources d'énergie non polluantes, dans les médias et l'urbanisme de loisirs, et surtout dans l'éducation. Dans mon pays, des centaines de millions de gens veulent apprendre l'anglais ou devenir ingénieurs informatiques ou créateurs de logiciels. Nous allons les y aider ! » Les esprits féconds n'ont pas fini de gagner de l'argent en Chine ■



PATRICK ZACHMAN/MAGNUM



BRUCE PETER/HEMIS.FR - DENIS CHAPOUILLE

Zhang Lan et son Lan Club de Pékin décoré par Philippe Starck

L'impératrice des palais

Les femmes restent absentes des milieux politiques mais investissent largement le monde des affaires. A l'exemple de Zhang Lan, fondatrice de la première chaîne de restauration de luxe.

PAR CAROLINE PUEL

Elle reçoit comme une reine au sourire déterminé mais doux, dans son palais étrange où les tableaux sont accrochés au plafond. Les lustres sont rouges ou composés de coquilles de moule... Dans ce lieu sidérant où la lumière du jour ne perce jamais, les fauteuils sont des trônes dorés et les assiettes de belle porcelaine toutes disparates. C'est le Lan Club, devenu en moins d'un an le

restaurant le plus couru de Pékin.

Elle, c'est Zhang Lan, une belle femme de 47 ans qui a fondé la première chaîne de restauration de luxe en Chine et ambitionne de faire connaître sa marque dans le monde entier. Le premier Lan Club à l'étranger devrait ouvrir ses portes en 2008 au cœur de Times Square, à New York, suivi d'autres à Londres, Rome, Paris, Tokyo ou Delhi. «*Mon ambition n'est pas d'ouvrir 10 ou 30 restaurants*

à New York, mais un seul, qui soit la référence chinoise en termes de qualité et de culture», explique-t-elle.

Pour le Lan Club de Pékin, inauguré en octobre 2006, Zhang Lan a fait appel au designer français Philippe Starck. Une idée de son fils Wang Xiaofei, âgé de 27 ans, qui a fait ses études d'hôtellerie en France. Le jeune homme s'occupe du développement international du groupe aux résultats fulgurants. Fondé en 1992 par Zhang Lan avec l'équivalent de 15 000 euros, son chiffre d'affaires était de 40 millions d'euros en 2005, 100 millions en 2006, et son entrée en Bourse envisagée à Hongkong

en 2008 devrait lui donner les moyens de concrétiser ce déploiement à l'étranger.

Starck reconnaît volontiers qu'il n'a jamais réalisé de projet aussi fou. Sur un plateau de 6 000 mètres carrés (le plus grand restaurant du monde), il a obtenu carte blanche et laissé libre cours à toutes ses fantaisies. Zhang Lan a payé sans sourciller les 20 millions d'euros de travaux. La jeune femme avait compris qu'il s'agissait d'une étape incontournable dans sa stratégie pour entrer dans le marché de la mondialisation.

Le calcul a été payant. Toute la jet-set internationale défile au Lan Club, où elle croise le milieu des artistes

et cinéastes, la nouvelle bourgeoisie chinoise et les expatriés. Un deuxième Lan Club devrait ouvrir ses portes en février 2008 à Shanghai, avec un emplacement de choix, sur le Bund, face au port et à la nouvelle ville de Pudong.

Zhang Lan est très représentative de cette première génération d'entrepreneurs privés qui, tout en conservant une identité très chinoise, a complètement intégré le phénomène de la mondialisation. Et les difficultés endurées pendant son enfance, au moment de la Révolution culturelle (1966-1976), ont forgé son caractère. Née à Pékin, elle avait juste 7 ans lorsque sa mère, fonctionnaire au ministère du Textile, a été envoyée en rééducation à la campagne dans une zone montagneuse et reculée du Hubei, au centre de la Chine. Son père, professeur d'architecture réputé de la célèbre université Tsinghua, considéré comme un « droitier », est obligé de divorcer pour sauver sa famille. *« Mes parents ne s'en sont jamais remis, mais à l'époque j'étais inconsciente de leur souffrance, se souvient Zhang Lan. Ma mère était embrigadée et je me retrouvais*

la plupart du temps seule avec mon petit frère dans ces montagnes. Je devais trouver de quoi nous nourrir. Très tôt, j'ai appris à faire la cuisine. » Zhang se souvient encore qu'elle avait toujours des pétaards dans les poches pour éloigner les loups qui rôdaient sur le long chemin qui menait

« MON AMBITION N'EST PAS D'OUVRIR 20 OU 30 RESTAURANTS À NEW YORK, MAIS UN SEUL, QUI SOIT LA RÉFÉRENCE CHINOISE EN TERMES DE QUALITÉ ET DE CULTURE. »

à l'école. Déterminée, elle a poursuivi ses études. En 1982, elle a été admise à l'Université du commerce extérieur, à Pékin.

Mais Zhang Lan n'est pas la seule femme à avoir percé dans les affaires. Alors que les milieux politiques chinois leur restent encore très hermétiques, de nombreuses Chinoises ont pris des postes de direction dans le secteur privé, qui s'est développé depuis la relance des grandes réformes économiques par Deng Xiaoping en 1992.

C'est justement l'année où Zhang Lan, de retour du Canada après deux ans de

séjour chez un oncle et avec une première expérience de restauration dans le monde anglo-saxon, a investi les 20 000 dollars qu'elle avait économisés pour ouvrir un premier restaurant au centre de Pékin. Elle fait très vite la différence avec un service impeccable et des plats simples mais de grande qualité. *« En 1997, lorsque la ville a élargi l'avenue Dongsu sur laquelle le restaurant se trouvait, j'ai touché 50 000 yuans d'indemnités (5 000 euros) pour quitter les lieux. »* Une petite somme qu'elle ajoute aux bénéfices cumulés pour ouvrir successivement cinq restaurants du même type dans Pékin. Toujours très bien situés, près des sorties de bureaux. Les cadres supérieurs affectionnent sa décoration soignée pour leurs repas d'affaires. En 2000, elle revend ces cinq espaces pour lancer le premier restaurant South Beauty, dans une gamme supérieure, avec une décoration chinoise traditionnelle très stylée, qui correspond à la recherche de racines de la classe moyenne émergente. *« Je n'ai jamais emprunté un sou à une banque, je me suis toujours autofinancée »,* explique, en rele-

vant le menton, la belle entrepreneuse.

La chaîne South Beauty, qui compte aujourd'hui 30 restaurants entre Pékin, Shanghai et Chengdu, est un nouveau succès. Pour faire connaître sa marque à l'étranger, Zhang Lan a négocié en 2005 un service de restauration sur les vols de la compagnie aérienne Dragonair, qui dessert toute l'Asie du Sud-Est au départ de Hongkong, puis cette année avec Air France-KLM sur les vols entre l'Europe et la Chine.

L'ouverture des Lan Clubs depuis 2006 intervient comme une nouvelle étape dans ce parcours que Zhang Lan n'entend pas arrêter là. La femme d'affaires a même ouvert une école de formation au nord de Pékin pour son personnel de salle et les cuisiniers. Elle ne plaisante pas avec la notion de service : un cuisinier qui ne répond pas à son souci de qualité est renvoyé sur-le-champ. Zhang Lan envisage aussi de développer des hôtels de charme en Chine. Un autre projet dans l'air du temps de cette nouvelle classe chinoise qui a su profiter des réformes pour s'enrichir et veut désormais améliorer sa qualité de vie ■

La première fortune du pays

L'homme le plus riche de Chine est... une femme ! Et elle a 26 ans... Selon le magazine américain *Forbes*, Yang Huiyan est la plus grande fortune de Chine et la femme la plus riche d'Asie (16,2 milliards de dollars).

Diplômée en marketing de l'université d'Ohio (Etats-Unis), Yang Huiyan est la parfaite incarnation de cette première génération d'« héritiers » qu'a engendrée la Chine des réformes : le père de Yang Huiyan est un paysan originaire de Shunde, dans la province de Guangdong.



Yang Huiyan le jour de son mariage

Profitant de relations, il a fait partie des premiers entrepreneurs privés qui se sont lancés dans l'immobilier en 1989. Ayant construit 4 000 villas qui avaient du mal à se vendre, en 1992, il a eu l'idée de fonder, juste à côté, une école internationale pour nouveaux riches. Le

droit d'entrée exorbitant (30 000 euros) n'a pas empêché les parents de se précipiter sur les villas.

Aujourd'hui, l'entreprise est devenue un groupe, Country Garden Holding, intervenant dans tous les métiers de l'immobilier, y compris la décoration intérieure. Yang a hérité des 70 % de parts de son père en 2005, mais a été propulsée au sommet des records lors de l'introduction du groupe à la Bourse de Hongkong, en avril. Très discrets, Yang Huiyan et son père refusent toutes les interviews. La jeune fille a épousé le fils d'un haut cadre du nord de la Chine, symbole des alliances qui se tissent entre le pouvoir politique et la nouvelle élite financière... ■ C.P.

Etudiants, la course à l'excellence

Le développement économique implique de former toujours plus de spécialistes du management et des sciences de l'ingénieur, d'où un recours massif aux universités et aux écoles étrangères. Mais c'est d'ores et déjà la Chine qui fixe les normes.

PAR CATHERINE GOLLIAT,
AVEC RAPHAËL BALINIERI (À PÉKIN)

« **J**e mise tout sur HEC. » Sûre d'elle, Ren Guannan. Cette étudiante en économie à la China Renmin University de Pékin a décidé, à 22 ans, de partir pour la France préparer un master (bac +5). Après six mois passés en Corée, elle compte bien s'appuyer sur cette expérience pour entrer dans l'école de commerce française la plus sélective. Pourquoi celle-là, d'ailleurs ? Pour « sa réputation ».

Ils étaient nombreux dans son cas à la China World Education Expo de Pékin, en octobre. Là étaient réunies plus de 200 universités et business schools européennes qui chassaient en bande leurs futurs élèves. Xu Chenbin, 22 ans, optait aussi pour la France : « Je rentre de Paris, où j'étais à Sciences po, dans le cadre d'un échange. Maintenant, je vise HEC pour la renommée ou ESCP-EAP, pour l'ouverture internationale », expliquait-il dans un français impeccable. Décidément, la France et ses « grandes » écoles sont à la mode au pied de la Grande Muraille. Quelque 25 000 jeunes Chinois sont venus étudier dans l'Hexagone en 2006-2007, soit une hausse de 20 % par

rapport à l'année précédente. Les raisons d'un tel engouement ? Les étudiants chinois ont compris que dans une Chine qui compte près de 40 % de jeunes diplômés au chômage, une formation à l'étranger est devenue un passeport pour l'emploi. Et leurs familles sont prêtes à se saigner aux quatre veines pour financer leurs études. « *L'une des premières questions des candidats porte sur l'obtention d'une bourse* », reconnaît-on à l'école des Mines de Nantes. De plus, soyons justes : la France n'est souvent qu'un second choix, une fois que Harvard, Stanford et autres grandes universités américaines ont dit non. La politique de visa plus restrictive des Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001 a aussi joué un rôle. « *D'accord, rétorque Thierry Grange, directeur de Grenoble Ecole de management, mais pour les Chinois, ce qui compte d'abord, c'est le prix des études et la place de l'école dans les palmarès anglosaxons. Or le dernier classement des masters européens du Financial Times met plusieurs masters français en tête.* »

Rien n'indique que les Chinois comprennent bien le système des classes préparatoires et des grandes écoles à la française. « *Mais ils achètent l'élitisme* », rappelle Alessia

Lefebure, directrice du centre Asie-Europe de Sciences po Paris. L'élitisme est au cœur de la culture chinoise. Impériale ou communiste, la Chine a toujours fonctionné sur le principe du concours et sur une sélectivité forte.

La moitié seulement des quelque 8 millions d'étudiants qui passent le *gaokao*, le concours national d'entrée à l'université, peuvent espérer intégrer l'enseignement supérieur. Encore ne sont-ils qu'une infime minorité à entrer dans les universités les plus réputées qui, comme l'université de Pékin ou Fudan à Shanghai, « font » une carrière. Nombreux sont donc les recalés du *gaokao*, qui, s'ils en ont les moyens financiers, sont prêts à miser sur une « marque » étrangère. Ajoutez à cela un certain panurgisme... « *Les Chinois sont prétentieux et envieux*, affirme sans rire Eden Yin, jeune professeur de marketing d'origine chinoise à la Judge Business School de Cambridge. *Ils envoient leurs enfants à l'étranger parce que le voisin le fait : résultat, de plus en plus de jeunes partent, avant d'être mûrs pour assumer une expatriation de plusieurs années.* » Les études à l'étranger, élément de standing du nouveau riche ? Qu'ils se fassent à la sortie du secondaire ou après l'équivalent de notre licence, ces départs

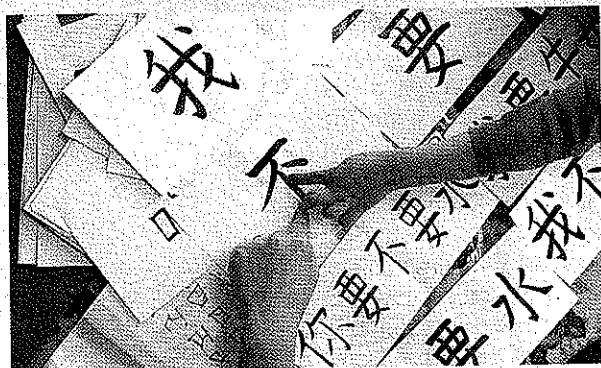
Concours national d'entrée à l'université (« gaokao »). La Chine a toujours fonctionné sur le principe du concours et sur la sélection





Du mandarin pour nos enfants

Une langue rare, le chinois ? En France, plus de 20 000 élèves planchent sur les idéogrammes. « Leur nombre est en hausse, de l'ordre de 25 % en un an », constate Joël Bel Lassen, inspecteur général de chinois à l'Education nationale. Le Centre culturel de Chine à Paris (CCCP) a ainsi ouvert deux nouvelles classes. « Sur nos 500 élèves, 72 sont âgés de 6 à 14 ans, répartis en quatre niveaux, explique Constance Xiong, professeur au CCCP. Et nous prévoyons de créer un cinquième niveau. » Le chinois, la langue des



En France, plus de 20 000 élèves étudient les idéogrammes

futures élites ? Il y a près de dix ans déjà que l'Ecole alsacienne a rendu la langue de Mao obligatoire en CE1. Depuis, nombreux sont les établissements à se mettre au diapason. Et l'atelier « chinois » est loin de déplaire aux petits... « Même si pour la plupart ce sont les parents qui sont à l'origine de la démarche, chacun y trouve son compte. Les enfants sont conscients que parler chinois sera plus tard un atout considérable », poursuit Constance Xiong. Aux Etats-Unis, le chinois est déjà labélisé « langue stratégique ». Les *high achievers* (« gagnants ») en sont convaincus : il faut conditionner l'enfant dès le berceau, quitte à y mettre le prix : une *nanny* a mis deux familles en compétition et réussi à se faire payer 70 000 dollars par an. En France, on pouvait lire sur le Net cette annonce : « Recherchons nounou parlant anglais + chinois mandarin pour garder notre fille de 9 mois. Adresse : Paris 16^e »... ■ VICTORIA GAIRIN

sont d'abord la conséquence des difficultés des universités chinoises à s'adapter à l'évolution rapide de l'économie. 10 % seulement des Chinois formés localement ont les compétences pour travailler dans une multinationale. Un rapport du McKinsey Global Institute notait en 2006 que le pays aurait besoin dans les quinze ans à venir de 75 000 cadres de niveau international, contre 5 000 aujourd'hui.

Toujours d'après ce rapport, les Chinois, même diplômés des meilleures universités, souffrent d'une maîtrise insuffisante de l'anglais ; ils rechignent à travailler en équipe, ne sont pas très mobiles, n'ont que de faibles connaissances en management et ont du mal à développer des connaissances techniques. « Nos étudiants doivent posséder une perspective mondiale. Nous devons leur permettre de développer

leur esprit d'entreprise», reconnaît ainsi volontiers Yu Li Zhong, président de l'East China Normal University (ECNU) à Shanghai. Une loi des années 90 ayant donné plus d'autonomie aux universités, celles-ci essaient donc de recruter des professeurs formés en Occident et elles multiplient les accords de partenariat (échanges d'étudiants et de chercheurs, diplômes communs...) avec les universités occidentales. Qui ne se font pas prier : la Chine est le plus grand réservoir d'étudiants au monde, le marché de la formation continue y est gigantesque et la recherche est le bras armé de la veille économique...

C'est à qui vendra le mieux ses services aux Chinois, et à ce jeu les Français sont très actifs. En 2004, le réseau des Ecoles centrales créait ainsi avec l'université de Pékin un cursus d'ingénieur réservé à une centaine d'étudiants chinois triés sur le volet. Le 14 septembre, l'ECNU inaugurait sur son campus, réputé pour le charme de sa rivière et ses jolis jardins, les locaux chinois de l'école de commerce EM Lyon.

Courtisées de partout, les universités chinoises sont ainsi en passe de devenir les boussoles du marché de la formation. Signe des temps, ce sont des professeurs de Jiao Tong, à Shanghai, qui ont lancé en 2003 le premier classement mondial des 500 meilleures universités. Fondé sur la qualité de la recherche, il privilégie nettement le modèle américain, d'où les critiques dont il a fait l'objet, notamment de la part des Français. Qu'importe, ce classement est en train de devenir la norme mondiale ! Et les universités chinoises entendent bien se conformer à ses critères pour devenir demain les meilleures au monde. Trop fort ! ■



Le retour de Confucius

Nombreux l'avaient oublié, ou même n'en avaient jamais entendu parler. Mais depuis quelques années, Confucius est à la mode et des écoles traditionnelles apparaissent.

PAR CAROLINE PUEL

Rien a priori ne laisse soupçonner une école dans le petit village de Wenquan, situé à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Pékin. C'est seulement en arrivant devant le portail hermétiquement fermé qu'un panneau calligraphié accroché sous l'auvent indique Ecole traditionnelle confucéenne des Quatre Océans. Visiblement, les maîtres des lieux souhai-

tent conserver un profil bas. C'est après avoir travaillé plus de quinze ans dans l'édition que Feng Zhe, un homme souriant et cultivé d'une quarantaine d'années, a décidé de se lancer dans l'aventure de cette école. Originaire d'une région pauvre, à la frontière de l'Anhui et du Henan, il a étudié trois ans à l'université du Peuple de Pékin, au début des années 90, avant de se spécialiser dans les traductions d'ouvrages philosophiques. En 1998, à l'occasion

d'un séjour à Hongkong, il a découvert Confucius. Une révélation ! « J'ai décidé de faire quelque chose pour l'éducation des jeunes Chinois, reconnaît-il avec une franchise plutôt sympathique. Pendant des générations nous n'avons appris que des valeurs importées d'Occident, marxisme compris, et rejeté nos propres racines. Tout cela a forgé notre complexe d'infériorité. En redécouvrant notre culture, nous récupérerons une confiance en nous. Et puis Confucius est universel. Ce n'est pas un dieu, c'est un sage et ses réflexions sont étonnamment adaptées à notre époque si changeante. »

Plusieurs investisseurs



Rentrée scolaire pour les élèves d'une école primaire traditionnelle confucéenne

(dont il évite de révéler l'identité) et un restaurant végétarien très populaire dans Pékin ont fourni les financements de l'école. Les frais de scolarité (3 000 euros par an) sont raisonnables au regard de ce que peuvent demander d'autres écoles privées. L'opération n'est pas commerciale. Feng Zhe a le sentiment de remplir une mission: «*Les parents d'aujourd'hui travaillent énormément et délèguent toutes les tâches éducatives aux ayi [les nounous chinoises] ou aux grands-parents, autrement dit aux gens les moins cultivés. Nos enfants sont bien propres et bien nourris, mais ils ont la tête vide!*»

Mais les méthodes de l'Ecole des Quatre Océans sont pour le moins radicales! La formation se décompose en trois cycles de trois ans: de 3 à 6 ans, les enfants doivent apprendre par cœur les textes classiques, en les répétant des centaines de fois, sans les comprendre. De 6 à 9 ans, ils lisent les mêmes textes en essayant de les inter-

préter. Enfin, les adolescents commencent à s'approprier les préceptes. Aucune matière contemporaine n'est enseignée. Ni les maths ni les sciences. Seuls des textes anglais classiques (XVI^e-XVIII^e siècle) sont répétés en boucle. Le directeur de l'école est persuadé qu'avec un tel entraînement ses élèves n'auront

PLUS D'UNE CENTAINE D'ÉCOLES CONFUCÉENNES ONT OUVERT EN CHINE DEPUIS 2004. CE RETOUR AUX SOURCES CLASSIQUES CONCERNE DÉJÀ 10 MILLIONS D'ENFANTS.

aucun mal, l'heure venue, à apprendre très vite de nouvelles matières. Cette méthode d'enseignement a visiblement échappé au ministère de l'Éducation, et le porte-parole du gouvernement, Liu Jianchao, s'est étonné publiquement que ce programme soit aussi éloigné du programme obligatoire dans le primaire.

Mais le plus inquiétant est



Yu Dan a fait un tabac en commentant les citations de Confucius

Phénomène de mode

En moins d'une semaine, une enseignante de l'Ecole normale de Pékin est devenue une star grâce à Confucius! Réputée pour ses qualités de conférencière, Yu Dan, une femme de 42 ans, aux cheveux courts et à l'allure moderne, a animé, pendant les congés payés d'octobre 2006, une émission sur la chaîne culturelle de la télévision: un commentaire des citations de Confucius. Yu Dan a fait exploser l'Audimat! Blogs et forums Internet ont multiplié les commentaires enthousiastes. Elle a su adapter les principes du philosophe, né en 551 avant Jésus-Christ, aux réalités contemporaines. Le recueil de ses commentaires est devenu un best-seller: 4,3 millions d'exemplaires ont été vendus, sans compter les versions piratées. Le succès de Confucius version moderne, qui prône la piété filiale, la droiture morale et le respect de la hiérarchie (la professeure a omis les passages où Confucius faisait l'apologie d'une société patriarcale), correspond à la recherche de spiritualité et d'identité de la nouvelle génération, qui vit depuis quinze ans au rythme d'une course effrénée à l'enrichissement. Les autorités, qui pendant la Révolution culturelle avaient honni Confucius, l'ont politiquement ressuscité en s'appropriant son idée clé d'«harmonie sociale» ■ C. P.

le contexte dans lequel ces enfants doivent réaliser leur apprentissage. Pour les maintenir dans un «environnement paisible», les gamins sont progressivement coupés du monde. Un seul retour à la maison par semaine jusqu'à 6 ans, puis une fois par mois jusqu'à 9 ans et ensuite deux fois par an. Les vacances se déroulent dans le camp militaire voisin pour apprendre le kung-fu et il est interdit aux enfants de parler pendant les repas (végétariens): ils doivent se concentrer sur la musique classique de *guqin* qui leur est diffusée afin de devenir zen progressivement.

Quelle sera la conséquence de cette expérimentation psychologique? Comment s'intégreront-ils dans la vie réelle une fois sortis de cette école? Feng Zhe admet l'ignorer. Il ne peut que souligner sa conviction: sa propre fille de 8 ans est dans l'école... 20% des élèves abandonnent son programme au bout de quelques mois. Mais plus d'une centaine d'écoles confucéennes ont ouvert en Chine depuis 2004. Toutes ne sont pas aussi radicales, mais elles reflètent une interrogation croissante des parents, nés dans les années 60 et 70 sur le mode d'éducation qu'ils souhaitent pour leurs enfants: les coûts de scolarité, la compétition terrible dès la maternelle et les programmes, où l'apprentissage par cœur prévaut sur la créativité, préoccupent les familles.

Ce retour aux sources classiques qui concerne déjà directement ou indirectement près de 10 millions d'enfants (par le biais de cours privés que les parents font donner en sus des programmes de l'Éducation nationale) ajoute une question de fond au débat: quelle identité culturelle veulent-ils transmettre à l'heure de la mondialisation? ■

L'harmonie du peuple par le petit écran

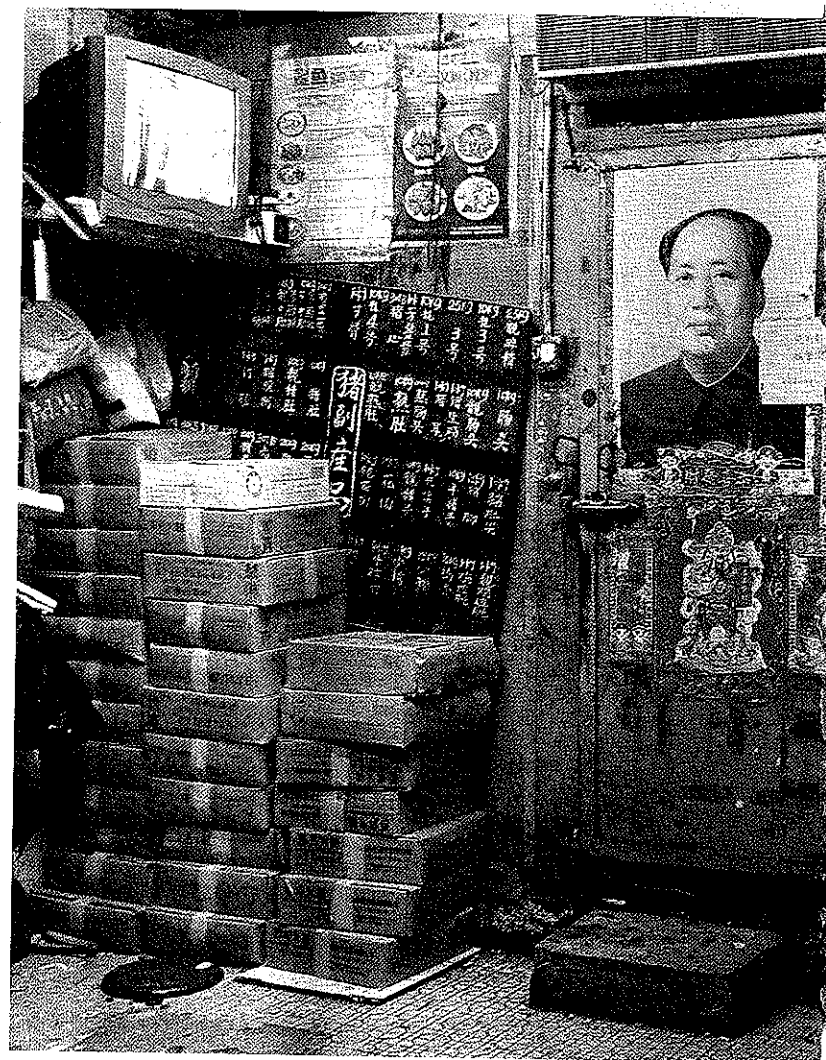
Principal média d'information, la télévision est une arme habilement contrôlée par le département de la Propagande. Pour assurer l'harmonie sociale.

PAR CAROLINE PUEL

Mme Zhao, 49 ans, vendeuse dans un grand magasin de la capitale, ne manquerait pour rien au monde son feuilleton favori, « Les noces d'or », diffusé tous les soirs sur la télévision de Pékin, juste après le bulletin d'informations. Sa cousine de Shanghai ou son amie de Kunming voient d'ailleurs la même série, au même moment, sur les chaînes de leur ville. Les feuilletons sont très prisés par les Chinois. Celui-ci, diffusé en 50 épisodes à l'automne dernier, raconte la vie d'un couple depuis son mariage en 1956, année qui marqua la rupture de la Chine communiste avec l'Union soviétique. Les caméras glissent habilement sur toutes les périodes difficiles, comme la Révolution culturelle ou la grande famine du début des années 60. « C'est divertissant et cela permet de mesurer le chemin parcouru », dit Mme Zhao. C'est exactement ce que souhaitait le département de la Propagande, qui contrôle toujours le ministère de la Radio, du Cinéma et de la Télévision.

« Mais la marge de manœuvre des chaînes est plus grande qu'on pourrait l'imaginer », remarque Pierre Justo qui, de-

puis huit ans, observe l'audimétrie de la télévision chinoise pour le compte de CSM, une filiale de la Sofres. Les sujets sensibles sont certes examinés à la loupe par la censure, à commencer par les actualités. Pour être sûr que le message passe et qu'il n'y a pas de concurrence, le journal du soir est retransmis simultanément sur toutes les grandes chaînes satellitaires. Mais, grâce au nombre de stations et de programmes, les téléspectateurs ont un large choix, selon leur implantation géographique, leur profession, leur niveau social. Ainsi, pendant l'épidémie de sras en 2003, alors que la population était confinée à domicile, le téléfilm « La marche vers la République » a défrayé la chronique. La série



Tous les soirs, des centaines de millions de Chinois regardent le feuilleton « Les noces d'or »

racontait l'épopée de Sun Yat-sen, le père de la révolution chinoise de 1911, et concluait sur l'idée qu'après un siècle

de batailles la République n'était toujours pas achevée en Chine. Le feuilleton est resté longtemps disponible dans sa version intégrale (59 épisodes) en DVD...

« L'observation de la télévision chinoise reste le meilleur moyen de comprendre la Chine et ses différences », relève Pierre Justo. Ainsi, les Chinois très riches et éduqués regardent peu la télévision. Ils ont d'autres moyens d'information - Internet, les journaux étrangers - et les DVD pour se divertir. Mais le petit écran demeure le principal média d'information de l'ensemble de la population.

Ces dernières années, les Chinois connaissent un véritable engouement pour les téléfilms historiques. L'histoire



NATHALIE BEHRING/ONASIA.COM



Le nombre de chaînes explose

Les Chinois adorent la télévision. Un milliard de téléspectateurs regardent régulièrement le petit écran, 430 millions de postes de télévision sont en activité (le double de ce qui existait en 1992) et 96 % du territoire est couvert par les ondes hertziennes.

Avec les réformes et l'ouverture de la Chine, le nombre de chaînes télévisées a explosé : jusqu'en 1992, la Chine n'avait que 3 chaînes nationales. En 2007, les statistiques officielles répertorient... plus de 2000 chaînes, regroupées dans 350 groupes. Seule la première chaîne nationale, CCTV-1, est captée dans 90 % du pays, mais 70 chaînes, relayées par satellite, disposent d'un potentiel national. Au niveau des districts, 1 273 sont diffusées, et 234 par câble (140 millions d'abonnés). Quant à la télévision numérique, 209 villes en disposent déjà (13 millions d'abonnés). Au total, les Chinois disposent donc de plus de 1 000 programmes et 60 000 heures de diffusion hebdomadaire. Plus de 150 000 heures de programmes sont produites annuellement en Chine, et Shanghai est devenue le premier marché de produits télévisés en Asie. L'une des grandes caractéristiques de la Chine est l'existence de chaînes très spécialisées, comme CCTV-7, réservée aux paysans et aux militaires, qui, selon les heures, donne des conseils techniques pour conserver les graines et planter les arbres ou des précisions sur les armements chinois !

Les Chinois regardent la télévision en moyenne trois heures par jour. Presque comme les Français (3,15 heures/jour), mais moins que les Américains (4 heures/jour) ■ C.P.

de l'empereur Kangxi (contemporain de Louis XIV), déguisé en commerçant, visitant son empire pour mieux prendre conscience des difficultés de ses sujets, a vraiment marqué les esprits. Dans le film, Kangxi fait exécuter tous les responsables corrompus qu'il a repérés lors de son long voyage (plus de 150 épisodes...). La série, diffusée depuis 1998, a coïncidé avec le lancement par le régime d'une campagne anticorruption et a largement contribué à faire circuler dans les campagnes l'idée que, si des petits chefs locaux exerçaient encore des abus de pouvoir, la population pouvait avoir confiance en son gouvernement... Une autre série, « Le héros antidrogue », rediffusée régulièrement depuis deux ans,

a permis de redorer le blason des policiers. La télévision, dans ses heures de grande écoute, contribue largement à se faire le vecteur de l'« harmonie sociale », credo des dirigeants actuels...

Pour les publics plus éduqués, des émissions spécialisées sur le droit, la littérature ou l'histoire ont souvent lieu à l'heure du déjeuner. Elles

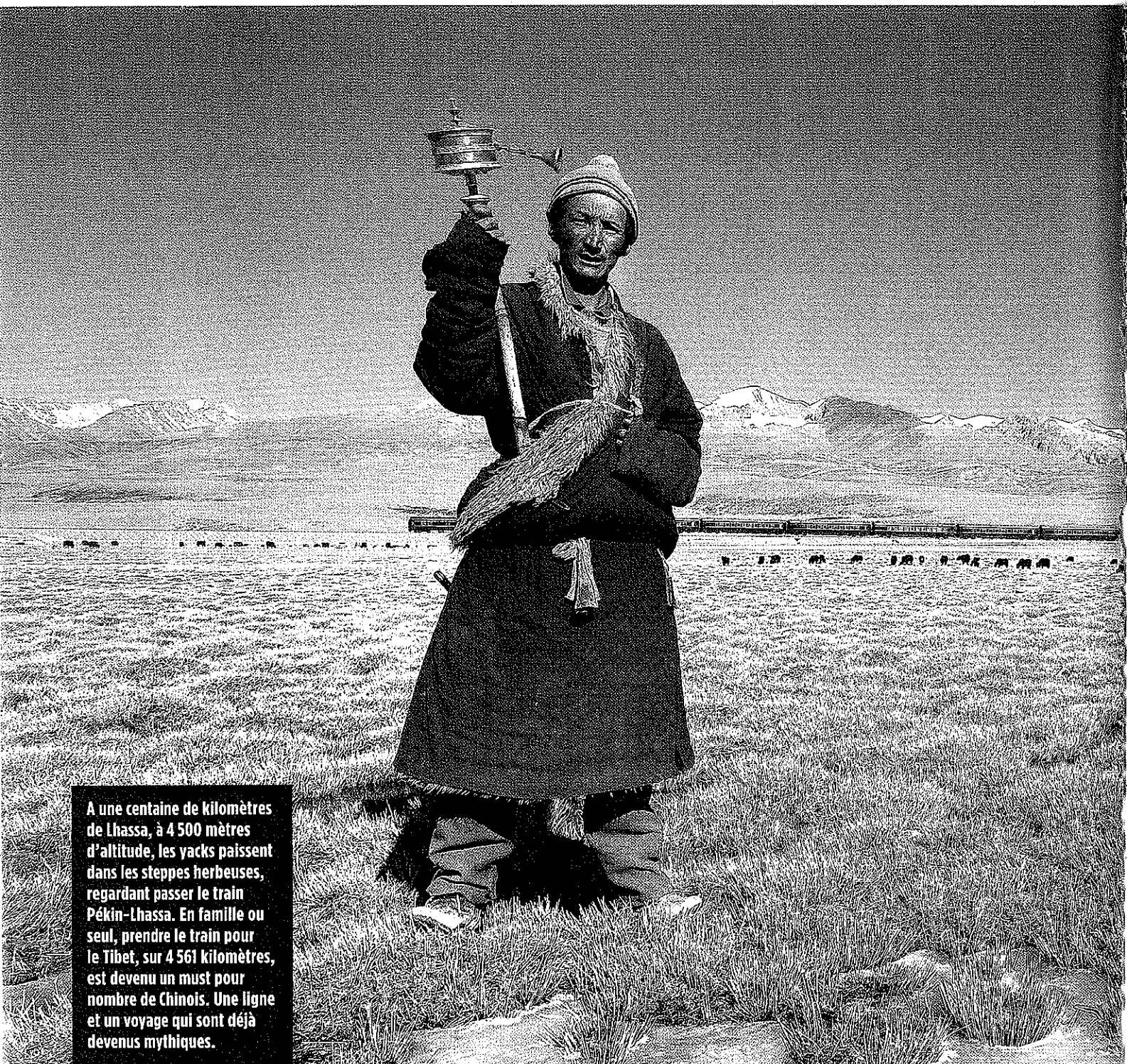
« L'heure de la pub »

La publicité à la télévision dégage des recettes astronomiques (8 milliards d'euros pour l'attribution aux enchères des espaces publicitaires de 2008), mais reste limitée à 6 minutes par heure. Les records d'audience se jouent donc autour du journal télévisé du soir, diffusé simultanément sur toutes les chaînes nationales et surtout au moment de... la météo !

rencontrent le succès, comme « Lecture Room », sur CCTV-10, primée dans un classement publié en mars 2007 par le magazine de Shanghai *Xin Zhoukan*. Parmi les talk-shows, c'est celui de « Phenix TV », produit à Hongkong et rediffusé sur plusieurs chaînes locales, qui reste le préféré des téléspectateurs. « Rendez-vous », présenté par la jolie Chen Lu Yu, 38 ans, calqué sur l'émission d'Oprah Winfrey à la télévision américaine, conserve une audience très élevée aux heures tardives de la nuit.

Le week-end et les fins de soirée sont réservés aux divertissements : les compétitions sportives, en priorité le football (64 % du sport regardé à la TV), suivi par le ping-pong, le basket et les courses auto-

mobiles, ainsi que les films étrangers. Depuis l'initiative de la télévision du Hunan, qui a réintroduit en 2005 les grands concours de chant, les spectacles de télé-réalité se multiplient. Les plus en vogue, « Gagner en Chine », sur CCTV-2, et « Le gagnant », sur Dragon TV (très inspirés de l'émission « The Apprentice » de Donald Trump), mettent en compétition des entrepreneurs qui doivent démontrer leurs talents avant de remporter la position de président d'une compagnie... et ses milliers d'euros d'actions. Les dessins animés américains et japonais restent les films les plus recherchés. Leur diffusion aux heures de grande audience est interdite depuis 2005, pour éviter les « intoxications » étrangères ■



A une centaine de kilomètres de Lhassa, à 4 500 mètres d'altitude, les yacks paissent dans les steppes herbeuses, regardant passer le train Pékin-Lhassa. En famille ou seul, prendre le train pour le Tibet, sur 4 561 kilomètres, est devenu un must pour nombre de Chinois. Une ligne et un voyage qui sont déjà devenus mythiques.



L'épopée du train tibétain

C'est le train le plus haut du monde. Pékin-Lhassa en deux jours. Avec un passage à 5 200 mètres d'altitude ! Pour surmonter le mal des montagnes, le voyageur a droit à un tube d'oxygène lors du passage du col Tanggula. Ce train, à 145 euros la fourchette molle – la classe – et 185 en couchette dure – très spartiate – offre un décor unique, celui du Toit du monde. Son

coût, 2,5 milliards d'euros... Pour les 2,8 millions de Tibétains, il s'agit d'une seconde invasion de leurs terres sacrées, convoitées par les Han pour leur riche teneur en minerais. Sur les hauts plateaux, la seule résistance qui vaille reste celle des religieux. Et tout l'espoir est incarné par ce berger qui mène son troupeau à prieres comme un drapeau de paix. D.W.



Mais pourquoi tant

Le Point: Pourquoi et comment la Chine arrive-t-elle à conjuguer réforme économique et structure autoritaire?

Jean-Luc Domenach: La première clé pour comprendre, c'est le sentiment partagé, pour des raisons différentes, par le Parti communiste et la population: plus jamais ce qu'ils ont connu sous Mao. Ils ne disent pas la même chose, mais ils sont d'accord sur le «plus jamais».

La population a souffert à un point inimaginable depuis 1949, pas seulement matériellement, mais parce qu'elle était, dans ce régime totalitaire, mobilisée sans arrêt, et qu'elle avait toujours peur du voisin et du lendemain. Le Parti a, lui aussi, été victime d'un dictateur qui le passait à la moulINETTE en permanence. La grande chance, la paradoxale chance de survie, et du régime et de la population, a été que bon nombre des dirigeants du Parti ont été emprisonnés. La population a, du coup, pu envisager de faire un bout de chemin avec eux. Deng Xiaoping est le représentant de ces gens-là. Lorsqu'il a proposé à la population de laisser le Parti communiste au pouvoir, mais en donnant la priorité à l'économie, celle-ci a été d'accord: ce serait toujours ça de gagné! Deuxième clé, l'entrée dans le marché mondial, à la fois parce que c'est bien mieux ailleurs que chez nous (pense la population), et parce qu'on va s'y faire plein d'argent (pensent les cadres). Depuis le début des années 90 ils ont nettoyé, à leur façon, l'économie, ils ont rentabilisé le système industriel, ils ont adhéré à l'OMC, et maintenant ils cassent tout dans le marché mondial.

Troisième clé, les dirigeants. Ils sont très différents des précédents, pas plus démocrates mais beaucoup plus intelligents. Ils voudraient, en gros, perpétuer le régime en créant une sorte de social-démocratie autoritaire – une social-démocratie à parti unique – qui fournirait à la population tous les avantages de la démocratie sans la démocratie. Ils ne plaisantent pas. Et la population est assez prête à accepter ce deal dans la mesure où l'échec de 1989 a complètement compromis la démocratie et que ce qu'elle voit de la démocratie occidentale ne la convainc pas: si c'est Bush..., si c'est Chirac,



PHOTO FRANK COURTES RÉALISÉE À LA MAISON DE LA CHINE

Sinologue de renommée mondiale, Jean-Luc Domenach (62 ans) a enseigné cinq ans en Chine, de 2002 à 2006. Son «Comprendre la Chine d'aujourd'hui» (Perrin/«Asies», 2007) est une lecture indispensable.

INTERVIEW JEAN-LUC DOMENACH

Politologue, sinologue, directeur de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (Ceri)

deux hypocrisies s'ajoutent. Par exemple, devant un mendiant paralytique qui se traîne, personne ne s'arrête: les cadres communistes ne s'arrêtent pas parce que le paralytique n'est pas à sa place (à la vérité, il n'y a pas de place pour les paralytiques), et les cadres capitalistes ne s'arrêtent pas parce qu'ils ont autre chose à faire. On est passé de l'ignorance de l'individu motivée par l'idée du communisme à l'ignorance de l'individu motivée par le capitalisme.

Vous décrivez une brutalité stupéfiante dans les rapports sociaux. Avez-vous le sentiment qu'elle est ancienne et qu'elle est réactivée? D'où vient-elle, à votre avis?

À l'origine, les Chinois ne sont pas plus violents que d'autres peuples. La brutalité, c'est l'Occident qui la leur a enseignée, parce que les Occidentaux les ont exploités tant qu'ils ont pu... Il y a des choses vraies dans la légende antioccidentale! Ensuite, la période historique de l'avènement du communisme a été épouvantable. Les communistes, eux, ont, en gros, brutalisé tout le monde sous prétexte de préparer un avenir radieux. Et maintenant il y a une couche supplémentaire de brutalité qui vient du règne du capitalisme.

J'oserais pourtant parler d'une légère amélioration. Parce que la société tout entière était brutalisée sous les communistes et que maintenant seuls sont brutalisés ceux qui sont vraiment pauvres. Or, la croissance progressant de 10% en moyenne, le nombre des pauvres est maintenant réduit à un sur dix, alors que neuf sur dix étaient maltraités par les communistes.

«LE COMMUNISME, QUI ÉTAIT THÉORIQUEMENT UN SYSTÈME DE SAINTETÉ, A PRODUIT DES RÉACTIONS INDIVIDUALISTES, OÙ CHACUN EST UN LOUP POUR L'HOMME.»

de frénésie ?

Hormis sur la bande côtière et dans les grandes villes de l'intérieur, les gens bénéficient-ils de la croissance ?

Très franchement, oui. A mesure qu'on s'enfonce dans le pays, on trouve certes de plus en plus de pauvreté, mais, même dans cette pauvreté, il y a moins de vraie misère qu'avant. Il faut arriver en bordure des déserts ou dans les zones montagneuses des confins pour voir encore des familles où chacun n'a qu'un vêtement pour toute l'année. J'ai encore vu des femmes nues pour cause d'indigence, mais c'est devenu très rare, alors que c'était chose courante. Même si les gens détestent tous le pouvoir, tous reconnaissent que ça va mieux.

Dans le nord du Sichuan, en allant vers les confins tibétains, les communautés rurales sont exsangues.

Au Sichuan, les familles survivent bien souvent en vendant leurs filles à des paysans de pays plus favorisés. Le pire, ce sont les provinces du Ningxia et du Gansu, des zones culti-

vables il y a encore cinquante ans, où maintenant le désert gagne; les habitants n'ont plus rien à faire qu'à partir.

Un des drames de la Chine est de n'avoir qu'assez peu de terres cultivables...

On s'accordait autrefois sur le chiffre de 14 % du territoire, on est maintenant à 10 %. A 50 kilomètres de Pékin, il y a une dune qui avance, qui a déjà mangé un village et est en train d'attaquer le deuxième. Les zones cultivables sont prises en étau entre la désertification, la salinisation, la dégradation du sol, d'une part, et l'urbanisation, d'autre part.

C'est, d'abord, l'effet d'une catastrophe qui date de deux mille ans et plus. Les Chinois ont construit en bois et ils ont toujours déforesté. La couverture du sol est donc problématique depuis longtemps, d'où inondations, terres emportées, etc. Deuxièmement, il y a la folie des communistes qui ont irrigué, cultivé n'importe comment. Maintenant, dans le capitalisme qui cherche seulement le profit, disparaissent un certain nom-



Un couple du Sichuan.
« A mesure qu'on s'enfonce dans le pays, on trouve certes de plus en plus de pauvreté, mais, même dans cette pauvreté, il y a moins de vraie misère qu'avant. »

bre de petites précautions qui se prenaient encore sous le communisme: il n'y a pratiquement plus de plantations d'arbres sur les pentes, etc. Tout ça s'additionne pour réduire jour après jour le monde rural.

Les cadres du Parti ont-ils encore une influence réelle ?

J'étais professeur à Qinghua, la meilleure université chinoise, un mélange d'Ena et de Sciences po, et mes étudiants entraient au Parti. Pourquoi? Certainement pas parce qu'ils étaient communistes. Simplement pour réussir dans la vie. Le PCC est le parti des chefs et des futurs chefs.

Comment sont-ils vus ?

Ils sont généralement considérés comme, au mieux, des arrivistes, au pis, des crapules et des arrivistes. La mémoire populaire ne pardonne pas. Les gens se souviennent et ne peuvent pas supporter la goinfrerie ostentatoire de certains.

On oscille entre désintérêt, défiance et mépris. Ont-ils de l'influence? C'est très clair: ils sont écoutés quand on a intérêt à les écouter, quand ils expliquent qu'une mesure est utile au développement, et donc au porte-monnaie de tout un chacun. Il y a là une forme de cynisme partagé.

En dernière analyse, et c'est la grande surprise, alors que la situation s'améliore, la population est convaincue que le «miracle» va finir par capoter. C'est l'une des explications du taux d'épargne absolument fantastique en Chine: les gens épargnent en moyenne plus de 40% de leurs revenus. Cela tient au déglissement du système de santé – c'est la seule chose qui était mieux sous le communisme –, au déglissement de l'éducation. On met de l'argent de côté pour le cas où tout se gâterait.

Le gag du gag du gag, c'est que les cadres eux-mêmes doutent de l'avenir. Ainsi, le chef politique de la zone portuaire de Tientsin (censée remplacer le port de Shanghai) m'a expliqué sa stratégie familiale: son fils, qui a fait Harvard, est aux Etats-Unis, et il compte y rester. Les cadres font passer l'argent, autant qu'ils le peuvent, vers l'extérieur. Chaque année, des dizaines de millions de dollars sortent en douce pour aller se mettre à l'abri à l'étranger.

Je dirai donc que les cadres sont encore un peu écoutés, mais qu'ils ne s'écoutent pas tellement eux-mêmes.

Vous parliez du système de santé en pleine déconfiture...

Le professeur Bernard Debré, qui connaît bien la Chine et collabore avec les grands hôpitaux de Shanghai, affirme que les



Laveurs de carreaux à Pékin. « Une main-d'œuvre d'esclaves, avec téléphone portable »

Chinois sont capables de faire, ici où là, un bon hôpital, mais qu'ils ne sont pas capables de bâtir un système de santé. Selon moi, cela tient au fait que les communistes ont galvaudé l'idée du public. Là comme ailleurs, le communisme, qui était théoriquement un système de sainteté, a produit des réactions individualistes, où chacun est un loup pour l'homme et trouve qu'il vaut mieux l'être carrément que de façon voilée.

L'éducation serait aussi mise à mal...

La grande éducation, l'éducation pour tout le monde, est moins bien qu'avant, mais reste quand même acceptable, par rapport à d'autres pays du tiers-monde ou à l'Inde. Il y a une mobilisation minimale, moindre – parce que c'était une des choses que le communisme suivait de près, pour faire passer sa propagande par l'écrit –, mais ce n'est pas catastrophique. Idem pour le secondaire, à cette nuance près qu'il y a de plus en plus de secondaire privé.

L'université, quant à elle, s'est améliorée par rapport au passé. Elle est beaucoup moins politisée, mais reste encore gérée de façon très bureaucratique, et pour cette raison n'atteint pas les niveaux souhaités. L'intelligence, le talent, l'innovation n'y sont pas mis en avant. Or c'est un gros problème. Les dirigeants voudraient vraiment une économie de très haut niveau, et pour ça il leur faut de meilleurs ingénieurs, de vrais savants. Aujourd'hui, comme le dit très bien Guy Sorman dans un livre récent, le high-tech chinois n'est pas chinois et n'est pas très high. Il faudrait vraiment qu'ils desserrent leur poigne, qu'ils

Le PCC séduit toujours

Contre toute attente, le Parti communiste chinois continue à attirer de nouveaux adhérents, particulièrement auprès des étudiants et de la nouvelle élite financière née des réformes. Le PCC compte plus de 73 millions de membres (5% de la population chinoise) et a vu ses effectifs augmenter de plus de 2 millions de nouveaux adhérents

par an depuis l'ouverture historique du Parti aux entrepreneurs privés en 2001, révèle le département d'organisation du comité central.

Wang, 25 ans, brillant étudiant de Qinghua, l'université actuellement la plus réputée en Chine, est emblématique de cette évolution. Originaire de province (son père et son grand-père paternel sont eux-mêmes membres du Parti), il est entré à 13 ans à la Ligue de la jeunesse communiste, sorte d'an-

tichambre, et a enfin été admis comme membre l'an dernier après un parcours de plus de dix ans semé de rapports d'activité et de participation à des manifestations. Il a prêté serment devant le drapeau chinois et cette cérémonie l'a autant ému que sa remise de diplôme. Il a fait ce choix avec autant d'opportunisme que de conviction: être membre du PCC facilitera grandement sa carrière, surtout s'il présente les concours administratifs! ■ C.P.

développent dans les universités une véritable atmosphère de liberté culturelle. On en est bien loin.

Les étudiants qui étaient partis étudier aux Etats-Unis, par exemple, rentrent, dit-on...

On raconte des histoires ! Ne rentrent des Etats-Unis que ceux qui sont devenus débiles à la suite d'un accident, ceux que leur mère rappelle de façon autoritaire (ça compte encore en Chine), ceux qui se sont fait mettre le grappin dessus par une femme lors d'un voyage en Chine. Les bons, ceux qui ont de bonnes carrières devant eux, ne rentrent pas ou, s'ils le font, ils gardent un pied ailleurs. Je peux vous le dire parce que mes classes ont été décimées. Dans une classe de trente étudiants en maîtrise, il en reste quatre ou cinq en Chine. Les quinze meilleurs sont partis pour les Etats-Unis, et les dix suivants (c'est comme un championnat de foot) en Australie, au Canada, puis en Europe : Angleterre, Allemagne. En France, on nous envoie les candidats aux études de théâtre, des choses comme ça, et les autres, on les envoie à la plage, en Italie ou en Espagne. Je n'imaginais pas cette désespérance des Chinois envers leur pays. Nous les croyons d'un nationalisme exacerbé, mais, pour moi, c'est un nationalisme de fuyards. Ils font les malins, en fait ils partent à la première occasion.

Vous êtes l'auteur de « L'archipel oublié », un livre terrible sur le laogai (redressement par le travail) qui dénonçait les camps chinois. Que reste-t-il de ces camps aujourd'hui ?

En 2002, je suis retourné à Xining, au Qinghai, la province du Nord-Ouest qui était un véritable goulag. Je n'ai vu qu'un camp de *laojiao*, c'est-à-dire rééducation par le travail, où la peine, attribuée de façon administrative, est en principe moins dure. On m'a dit que cette province où les conditions climatiques et géographiques sont horriblement dures demeurait un réceptacle majeur de condamnés, mais que les camps seraient éloignés de la capitale. Quant à l'immense camp de Qinghe près de Pékin, où l'on pouvait enfermer de 20 000 à 40 000 personnes, c'est devenu un quartier de banlieue avec un centre de détention et un centre de dépôt.

« JE N'IMAGINAIS PAS CETTE DÉSESPOIRANCE DES CHINOIS ENVERS LEUR PAYS. NOUS LES CROYONS D'UN NATIONALISME EXACÉRBE, MAIS, POUR MOI, C'EST UN NATIONALISME DE FUYARDS. »

On a changé d'ère : on est passé d'une politique totalitaire à une politique capital-communiste, la terreur n'est plus indispensable. Donc le nombre des victimes du système a immensément diminué. On est passé d'un goulag de 10 millions de détenus à un goulag de 4 ou 5 millions – alors que la population a augmenté énormément. La proportion de prisonniers politiques sur le nombre de détenus est passée de 90 % en 1949 à 20 % en 1978, à 0,1 % aujourd'hui – où l'on avance un chiffre de 4 000 ou 5 000. Finalement, ce qui reste de pire, c'est la peine capitale. Comme le monde entier a réagi, il y a une nouvelle réglementation : toutes les condamnations à la peine capitale doivent maintenant être vérifiées par la Cour suprême. Ce qui fait que, vraisemblablement, le nombre de peines capitales est en train de diminuer de moitié. Il y en avait environ 10 000 par an. Nous avons fait le calcul en fonction du nombre de fonctionnaires chargés de cette vérification : ils peuvent difficilement vérifier plus de 5 000 à 6 000 cas dans l'année. J'en ai demandé confirmation au président de la Cour suprême, que j'ai rencontré : il m'a dit qu'il ne pouvait pas commenter, mais que nous n'étions pas loin de la vérité.

Qu'en est-il des conditions de vie des travailleurs de base ?

C'est un scandale épouvantable. Dans ce régime capital-communiste, on joue « Germinal » à bureaux fermés. Les lois sociales (qui existent) ne sont pas appliquées, les salaires minimaux non plus. Mais les travailleurs se défendent, comme on peut le faire en période de plein-emploi : en mettant en concurrence les patrons. Pour un euro de plus, les gars se taillent. Cette main-d'œuvre que beaucoup ont décrite comme servile, parce qu'il y a des migrants très peu protégés, est une main-d'œuvre d'esclaves mais avec téléphone portable.

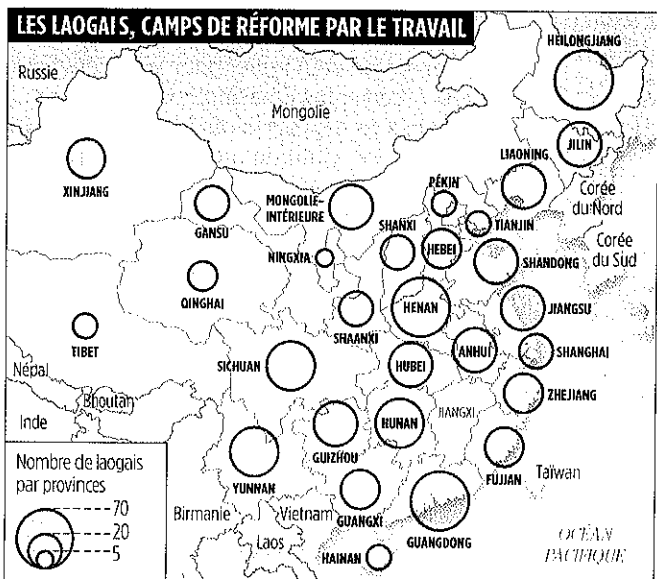
Il y a eu un épisode bouleversant, en 2004-2005. Des millions de travailleurs ont fait la balayette, il n'y a pas d'autre mot, entre Canton et Shanghai. Ils en avaient assez de se faire taper dessus et d'être, à Canton, plus mal payés qu'ailleurs par des firmes taïwanaises ou chinoises d'outre-mer, et ils sont allés près de Shanghai profiter de meilleurs salaires versés par des firmes japonaises et américaines. Du coup, les salaires ont augmenté à Canton. Aux dernières nouvelles, ça repart dans le sens inverse. C'est extraordinaire. C'est émouvant à pleurer de voir le courage de ces gens, et finalement leur degré de conscience de la nécessité de ne rien lâcher.

Pensez-vous que la Chine amorce un mouvement qui a été celui des sociétés industrialisées, c'est-à-dire une amélioration des conditions de vie qui pousse à refuser certains travaux ? Vous évoquez le moment où la Chine manquera de bras indigènes...

On est déjà dans le moment où, dans beaucoup d'endroits, les conditions de travail comptent beaucoup. Et on est déjà dans un moment où les ouvriers des villes laissent aux ouvriers des champs le sale boulot. Dans certains endroits, il y a déjà des étrangers : dans l'un des pavillons du centre de réception des hôtes de l'Etat, ce sont des Noirs qui font la plonge !

Ce qui est original, en Chine, c'est la masse. Mais dans l'ensemble, la direction est à peu près la même qu'ailleurs.

Vous décrivez la Chine comme un pays « immense, fragmenté et mal organisé », et l'on voit bien les obstacles qu'elle a à affronter. Pensez-vous qu'elle puisse s'en tirer ?



Depuis ce livre, ma réflexion a progressé, de nouvelles informations se sont ajoutées, et maintenant on peut craindre l'incident économique un peu grave susceptible de remettre en question le compromis entre le pouvoir et la population. Alors là, je ne sais pas du tout ce qui se passera.

Cet incident économique, est-ce le krach redouté par certains économistes comme Greenspan ?

D'abord, on ne peut de toute façon pas imaginer que l'économie conservera son rythme de croissance actuel. Parce que les charges ne cessent de s'alourdir. Les salaires grimpent de 15 à 20 % par an. La protection sociale, désormais tout le monde la réclame, y compris les dirigeants, qui se veulent modernes (« Alors, vous êtes les premiers communistes à faire une politique sociale », leur ai-je dit en riant). Ils ont commencé par construire des autoroutes, aujourd'hui ils construisent des routes départementales, secondaires, etc. Ils s'engagent dans la lutte contre la pollution, ils souhaitent des équipements culturels – le peuple demande à être amusé, maintenant qu'il vit mieux. Tout cela va coûter cher, très cher. Donc je crois que, si le rythme de croissance n'est retombé qu'à 7 % dans cinq ans, ce sera très bien.

Ensuite, il y a des dangers beaucoup, beaucoup plus graves. En premier lieu, les dangers qui découlent de l'économie américaine : le système chinois est fondé sur l'exportation, principalement aux États-Unis. Si vous enlevez ces exportations-là, le commerce extérieur chinois est tout juste en équilibre. En Europe ils font un gros bénéfice, mais ils sont, par exemple, négatifs avec le Japon et négatifs avec l'ensemble du tiers-monde, pour des raisons évidentes.

Deuxièmement, l'inflation. Elle est en train de démarrer, elle est de 4 ou 5 % dans l'ensemble, mais elle est infiniment plus importante sur les produits de première nécessité : la farine, le riz et le porc.

Liée à l'inflation, il y a la question des dépôts bancaires. Moins rémunérés, les gens les retirent pour jouer en Bourse, ils adorent ça. Et il est hors de doute qu'il y a une bulle boursière. Si jamais un élément de catastrophe intervient, alors là... N'oubliez jamais que la Chine est prompte aux extrêmes, la foule chinoise est une foule qui gonfle. Avec mes élèves, nous nous amusons à créer des attroupements : on se mettait à dix et on regardait. A ceux qui s'amassaient, qui posaient des questions, on disait : il y a quelque chose d'extraordinaire. Une fois plus de 700 personnes s'étaient amassées en quelques minutes... Vous comprenez ?

Vous décrivez un marché de dupes entre l'Occident et la Chine, leur âme contre nos produits...

Ils nous ont vendu quelque chose qui n'a pas de prix, en échange du confort, de la consommation... Au mieux, de Carrefour. Qu'est-ce qui reste pour nous ? Ça durera ce que ça

durera, car le peuple chinois a une capacité de bêtise insupportable, mais nous avons, aujourd'hui, gagné la paix. Nous avons gagné un nouveau membre de la société des nations. Et gagné une des chaudières de la croissance mondiale.

Je dois dire que les mouvements d'investissement vers la Chine suscitent mon hilarité... Nous verrons la suite sur les gros contrats de Sarkozy. Mais à un échelon inférieur, il y a de quoi mourir de rire. Combien d'entreprises européennes se sont trouvées mariées avec des intermédiaires chinois qui disparaissaient du jour au lendemain ? Qui les laissaient assurer le paiement des factures, pour ne revenir que plus tard, à la condition que les compteurs soient remis à zéro ?... On s'est fait avoir de façon extraordinaire !

Y a-t-il là-bas une vie intellectuelle au sens où nous l'entendons ?

La bête commence à s'ébranler. Il y a, par exemple, une revue, *Lire*, qui a une petite allure de notre revue *Le Débat*, en moins bien. Il n'y a pas encore de vrais intellectuels, mais il y a de plus en plus d'experts et, dans les domaines qui sont utiles au pouvoir, ces experts sont de qualité croissante. Les dirigeants soucieux de leur pays et de sa place dans le concert

des nations les consultent. Quels sont les domaines utiles au pouvoir ? L'économie, la sociologie et l'histoire du monde. Les dirigeants ont interrogé des historiens sur « comment naissent et meurent les grandes puissances ». Parce que leur question est : faut-il, devons-nous, comment allons-nous devenir une grande puissance ? Ensuite, ils demandent aux économistes quelle est la bonne politique économique. Sous l'influence des experts, ils sont passés du tout à l'exportation à quelque chose de beaucoup plus sophistiqué, appuyé sur

un marché intérieur. Troisièmement, ils convoquent des sociologues à qui ils demandent comment on peut refaçonner la société pour qu'il y règne plus d'harmonie.

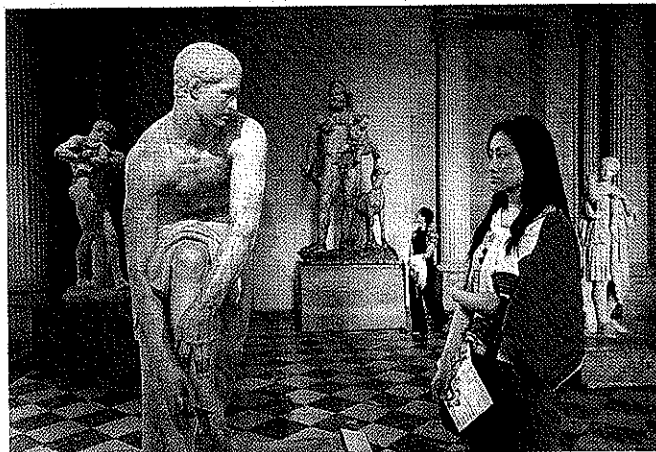
Mes amis les experts m'ont raconté comment ça se passe. Chaque intello a au total une heure : vingt minutes pour parler et quarante minutes pour répondre aux questions. Les ty-

pes reviennent sur les genoux et en tremblant, bien sûr. Mais il y a là quelque chose de réconfortant, et dans le débouché qui est donné à l'intelligence, et dans l'attention que le pouvoir accorde à la connaissance. Dans un régime communiste, c'est quand même très nouveau.

Dernière chose positive, le droit d'aller à l'étranger. Les échanges internationaux sont toujours positifs pour la paix, et je trouve la société chinoise moins guerrière qu'avant. D'hommes qui ont voyagé, vu, écouté on peut attendre des progrès ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUISE CHEVALIER

Dernier ouvrage de Jean-Luc Domenach : « Comprendre la Chine d'aujourd'hui » (Perrin/« Asies », 2007).



Visite du musée du Louvre. « Il y a quelque chose de réconfortant dans l'attention que ce pouvoir communiste accorde à la connaissance. »

« POINT POSITIF : LE DROIT D'ALLER À L'ÉTRANGER. LES ÉCHANGES INTERNATIONAUX SONT TOUJOURS BONS POUR LA PAIX, ET JE TROUVE LA SOCIÉTÉ CHINOISE MOINS GUERRIÈRE QU'AVANT. »



Condamnations à mort : leur d'espoir

Les exécutions sont toujours très nombreuses, mais la législation bouge. Un espoir pour les prisonniers.

PAR MARC NEXON

Elles ont le visage parcheminé, les ongles crasseux et le regard triste. Mais elles parlent sans s'arrêter. Soulagées de pouvoir enfin raconter ce que les autorités refusent d'entendre. Fu Yuru et Yang Shuxia se battent pour leur fils. Deux jeunes hommes condamnés à mort pour des crimes qu'ils nient avoir commis. L'affaire remonte à 1994 et se déroule à Zhuang, un village de la province du Hebei. Deux chauffeurs sont retrouvés lardés d'une vingtaine de coups de couteau. Enquête bâclée, aveux arrachés sous la torture, quatre paysans font figure de coupables parfaits. Parmi eux, leurs deux fils, âgés aujourd'hui de 35 ans. Le procès est une farce. Au point que la cour supérieure provinciale annule à

deux reprises le jugement. Avant de surseoir aux exécutions. Depuis, plus rien. Les quatre malheureux croupissent en prison depuis treize ans.

Pourtant, les deux mères reprennent espoir. Depuis janvier 2007, la Cour populaire suprême de Pékin examine toutes les condamnations à mort prononcées par les cours locales. Et a donc le pouvoir de les annuler. Xiao Yang, le puissant président de la Cour populaire suprême, a, lui-même, donné le ton dans la presse officielle : « Dans le cas où le juge a un doute entre prononcer ou non la peine de mort, il doit choisir de ne pas le faire. » C'est peut-être leur chance. « On fait le trajet pour Pékin une ou deux fois par mois », racontent les deux mères. Hier encore, elles se sont présentées dans l'antichambre de la Cour populaire

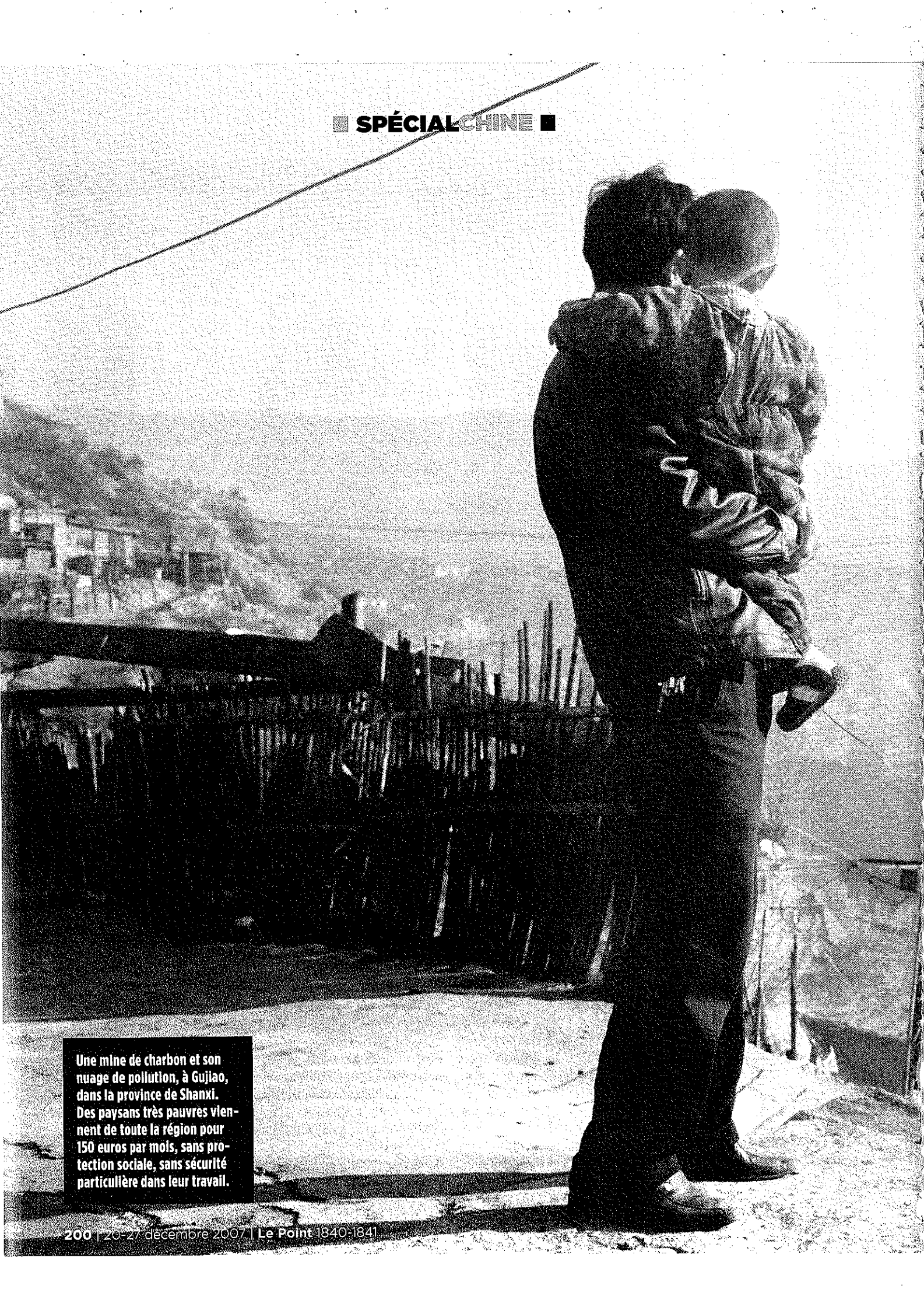
suprême. Elles ont transmis à un représentant un bout de papier sur lequel elles ont griffonné leur histoire. Une réponse leur est parvenue dans la journée. « Ils nous disent qu'ils ne peuvent rien faire tant que la cour provinciale ne rouvre pas le dossier. » Elles pensent que l'administration veut étouffer l'affaire.

Pour Fu Yuru et Yang Shuxia, rien ne bouge. Mais pour d'autres, le destin bascule. Car la nouvelle législation chinoise sur la peine de mort marque une rupture. « La plus importante depuis ces vingt dernières années », estime un juriste occidental. Certes, la Chine procède toujours au plus grand nombre d'exécutions au monde (1 010 en 2006 selon Amnesty International). Mais la courbe commencerait à s'infléchir. Les juges suprêmes, il est vrai, n'ont pas de mal à casser les verdicts. Tant les erreurs judiciaires foisonnent. « Dans deux

Exécution publique en juin 2005 à Guiyang (province de Guizhou)

cas sur trois, les policiers recourent à la torture pour classer le dossier au plus vite », estime Li Heping, avocat spécialisé. Là encore, le gouvernement chinois promet des progrès. Témoin, la nouvelle loi sur les avocats votée en octobre. « Elle va dans le bon sens, reconnaît Li Ying, avocate dans un centre d'assistance pour les femmes, nous pourrions avoir des conversations en tête à tête avec nos clients et exiger la recherche de preuves... A condition que la police locale joue le jeu. »

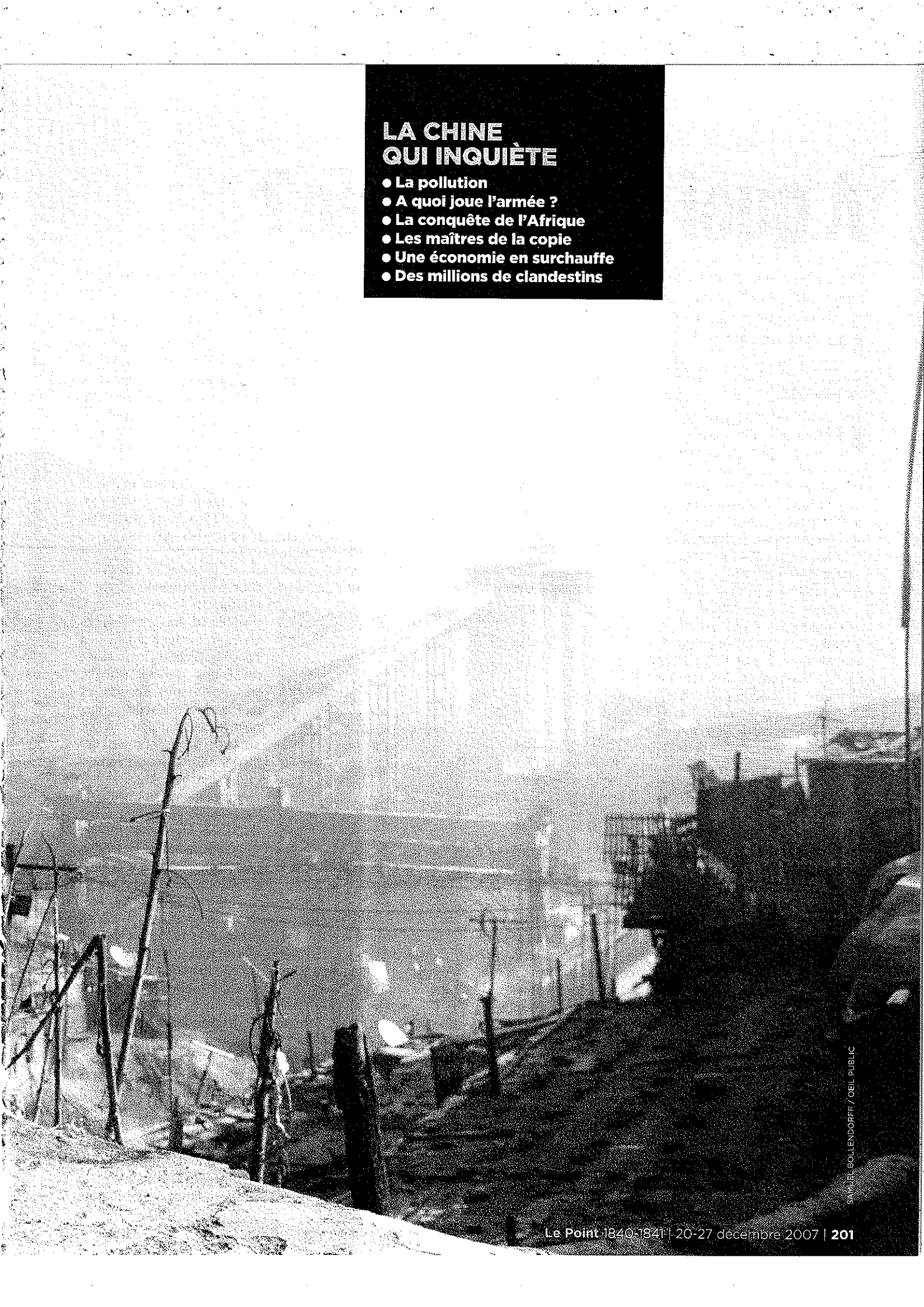
Fu Yuru et Yang Shuxia, elles, retourneront le mois prochain à Pékin. Entre-temps, elles auront rendu visite à leurs fils. Tous deux fabriquent des chaussures et des ballons de football de 6 heures à 22 h 30. « Ils ont beaucoup vieilli, disent-elles, et préféreraient mourir plutôt que de vivre ainsi. » ■



Une mine de charbon et son nuage de pollution, à Gujiao, dans la province de Shanxi. Des paysans très pauvres viennent de toute la région pour 150 euros par mois, sans protection sociale, sans sécurité particulière dans leur travail.

LA CHINE QUI INQUIÈTE

- La pollution
- A quoi joue l'armée ?
- La conquête de l'Afrique
- Les maîtres de la copie
- Une économie en surchauffe
- Des millions de clandestins



A quoi joue l'armée ?

Depuis plusieurs années, le budget militaire augmente de 10 % par an. Les états-majors veulent combler à marche forcée l'immense retard technologique de leurs forces

PAR JEAN GUISNEL

Dans la nuit fraîche de novembre, les 140 hommes de la compagnie du génie se rassemblent au pied du Boeing de la China Southern, sur l'aéroport de Zhengzhou, à 700 kilomètres au sud-ouest de la capitale. Les treillis sentent le neuf, et sous le béret bleu de l'Onu on perçoit la petite appréhension des néophytes. Dans quelques minutes, ces hommes de l'APL (Armée populaire de libération) vont décoller pour la ville de Nyala, au Darfour. Ils constituent l'avant-garde de la force de 26 000 Casques bleus dont le Conseil de sécurité de l'Onu a décidé la mise en place dans sa résolution 1769, le 31 juillet 2007. La mission est classique : réfection de routes et de ponts, construction de baraques... Pour Xin Hua, chercheur à l'Institut chinois des études internationales, à Pékin, cette nouvelle participation est « une contribution de poids : nous prenons notre part dans la recherche d'une solution. Pékin a convaincu les Soudanais de mieux coopérer avec l'OUA et l'Onu, et tient à jouer un rôle positif ».

Retour à Zhengzhou. Au pied de la passerelle, un détail étonne même les journalistes chinois : deux des généraux venus saluer les partants portent la vareuse brune « à la Mao », qui affiche son demi-siècle et plus de service, mais les autres arborent une tenue vert bouteille à liseré jaune, deux rangées de boutons et

des chaussures noires vernies. Un air étrange venu de l'US Army... Si tous les officiers ne la portent pas, c'est qu'il faut plus de quelques semaines pour changer les uniformes de 2,3 millions d'hommes. Et même 3 millions en comptant la police militaire...

Doit-on avoir peur d'une armée avec de tels effectifs, qui a officiellement pour seul rôle de surveiller ses frontiè-

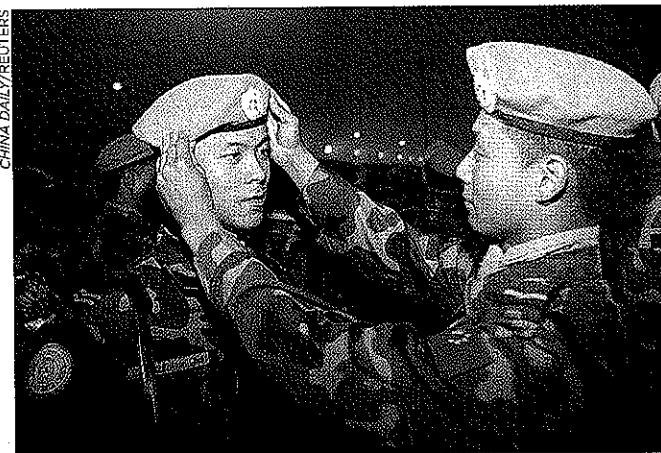
teurs peuvent surprendre. Le budget militaire augmente de 10 % par an depuis des années, et le Parti communiste annonçait en mars une augmentation de 18 % du budget de l'année 2007, pour atteindre 45 milliards de dollars. Un chiffre que le Pentagone juge sous-évalué, estimant qu'il faut plutôt tabler sur 105 milliards de dollars. Quant à la CIA, elle quadruple ce montant ! Michael McConnell, patron du renseignement américain, déclarait au Sénat en février que les Chinois veulent atteindre la parité avec les armées américaines : « Ils constituent déjà

niers étant désormais fabriqués sous licence sous l'appellation J-11.

Choyée, l'aviation chinoise a dévoré les crédits. D'autant plus qu'il a fallu acheter tous les matériels à l'étranger, car, si les ingénieurs chinois savent copier, ils ont encore du mal à concevoir. Sous embargo occidental depuis 1988 et le drame de Tiananmen, Pékin ne peut se tourner que vers les Russes, dont l'électronique, clé des armes modernes, n'est pas le point fort.

Sous-marins essentiels.

L'autre force privilégiée par le régime est le second corps d'artillerie, une armée en soi chargée exclusivement des missiles. D'abord, les missiles nucléaires intercontinentaux, très mal connus. Ensuite, les missiles tactiques conventionnels. De ces derniers, on sait surtout qu'ils seraient au moins 700 pointés sur Taïwan et que leur nombre s'accroît chaque année d'une centaine de missiles M9 et M11. C'est d'ailleurs face à l'île rebelle que sont installés les unités terrestres d'élite, tout comme les avions modernes et les navires. Le fer de lance naval est constitué par 13 sous-marins diesels-électriques russes de classe Kilo et de 14 modèles de construction locale, dont 10 exemplaires complémentaires sont en fabrication. Pourquoi des sous-marins ? Parce qu'ils seraient une arme idéale pour un blocus naval de Taïwan... Le second impératif de la marine chinoise est de garantir la sécurité des approvisionnements du pays. Or, pour assurer la navigation océanique des flottes de pétroliers qui alimentent la Chine, il faudrait une marine



Les soldats de l'APL, coiffés du béret de l'Onu, partent pour le Soudan

res avec 14 pays différents et ses 18 000 kilomètres de façade maritime, et de se préparer à un éventuel conflit avec l'île « sécessionniste » de Taïwan ? Certes, ses effectifs rapportés à la population totale ne sont pas si pléthoriques : un soldat pour 433 habitants, contre un pour 157 en France. « Si les ratios français étaient appliqués par les Chinois, leur armée compterait 8,3 millions d'hommes », remarque un diplomate occidental en poste à Pékin. Sans doute. Mais d'autres indica-

une menace. Elle grandira avec le temps. » Avec ses 645 milliards de dollars pour l'année en cours, le Pentagone a pourtant de quoi voir venir.

Un point ne fait pas débat : la modernisation de l'armée chinoise. La commission militaire du Parti avait pris brusquement conscience de son retard technologique voilà plus de quinze ans, lors de la première guerre du Golfe. De cette époque date la décision d'équiper l'armée de l'air d'excellents chasseurs russes SU-30 et SU-27, ces der-



L'Armée populaire de libération doit surveiller les frontières de la Chine avec 14 pays différents

de haute mer digne de ce nom, qui fait actuellement défaut au pays.

Singulièrement, il leur manque aussi le porte-avions dont la construction, selon certains observateurs, aurait été décidée par la commission militaire centrale. Mais, comme la discussion dure depuis plus de vingt ans, ce n'est pas demain qu'il voguera.

La priorité budgétaire donnée aux armées techniques a sa conséquence logique : l'armée de terre s'est trouvée réduite à la portion congrue. Elle représente 70 % des effectifs, mais elle est encore très loin de l'ère technologique connue par les armées occidentales. L'informatisation du champ de bataille, les écrans cathodiques dans tous les engins, reliés aux ordinateurs des états-majors, autant de perfectionnements qui « sont pour les officiers chinois une pers-

pective à vingt ans, dans le meilleur des cas, souligne un militaire étranger informé. Le voudraient-ils qu'ils seraient incapables de combattre au sein d'une coalition internationale, faute d'équipements adéquats. Souvent diplômés de l'université, les jeunes cadres en sont conscients et se disent un peu amers. »

Et qu'en est-il de la guérilla qui leur fut si chère ? Le colonel Loïc Frouart, qui appartient à la délégation aux affaires stratégiques du ministère de la Défense, notait, dans un récent article de la revue *Défense nationale et sécurité collective*, que pour les Chinois « la rupture totale avec les théories révolutionnaires n'est pas ou plus envisagée. [...] Les enseignements de la guerre d'Irak ont conduit la Chine à conserver à la composante mécanisée de l'APL un rôle dans l'ensemble des forces et à re-

Budget de l'armée : la polémique

Le budget de l'armée chinoise s'élève, selon Pékin, à 45 milliards de dollars, en hausse de 18 % en 2007. « Un budget largement sous-estimé », estime le sinologue Jean-Pierre Cabestan, directeur de recherche au CNRS et chercheur associé à l'Asia Centre. Selon Washington, le budget réel se situerait entre 80 et 115 milliards de dollars par an, ce qui placerait la Chine au deuxième rang mondial, derrière les États-Unis.

Chiffres

- 2 250 000 hommes
- 7 500 tanks
- 1 900 avions de combat (+ 350 dans l'aéronavale)
- 66 sous-marins

(SOURCE : « L'ANNÉE STRATÉGIQUE 2006 »)

noncer à un abandon des théories de la guerre populaire. »

Ce que confirme le général Yao Youzhi, théoricien, historien militaire et président de l'institut de recherches Sun Tse, du nom de ce penseur ayant vécu 500 ans avant notre ère et auteur du traité « L'art de la guerre », étudié dans toutes les écoles militaires du monde. Aux yeux de Yao Youzhi, les Chinois doivent tirer les enseignements des difficultés américaines en Irak : « Pourquoi sont-ils piégés ? Parce qu'ils ont oublié les principes de la guerre populaire. Ils ont gagné militairement au départ, mais n'ont obtenu ni l'adhésion politique ni le soutien du peuple. L'essence même de la pensée de Sun Tse, c'est qu'on peut parvenir à la victoire globale sans avoir conduit de guerre. » Visiblement, les Chinois d'aujourd'hui ont intériorisé la leçon ■

La conquête de l'Afrique

La Chine a grand besoin de matières premières pour se développer. Elle les trouve en Afrique, et notamment au Congo. Par tous les moyens.

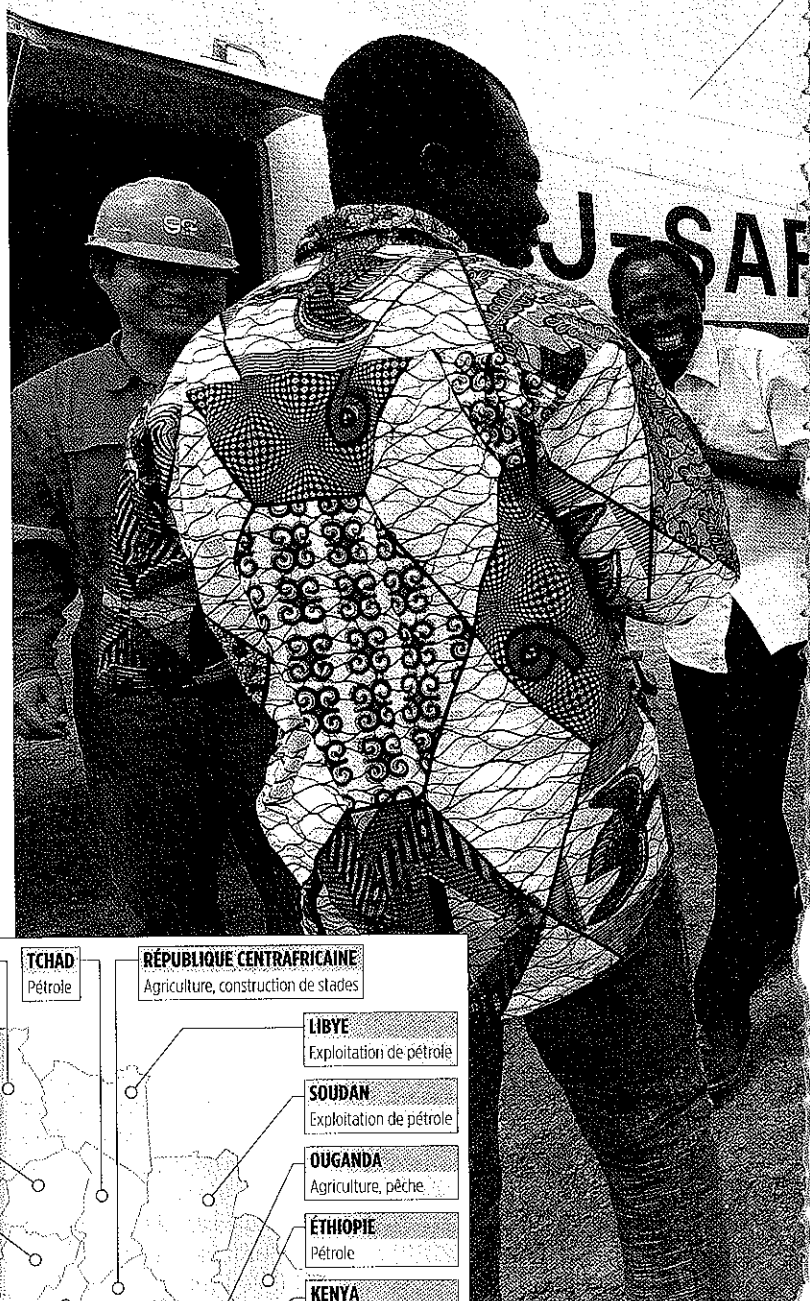
PAR MIREILLE DUTEIL

On m'avait dit : « Il faut aller au Congo, c'est plein de Chinois. » Mais même au Katanga, la riche province minière du sud du pays, dont les collines pelées recèlent des millions de tonnes de cuivre, de cobalt, d'uranium et de bien d'autres métaux rares convoités par Pékin, les Chinois sont quasi invisibles. Bien vus des dirigeants, auxquels ils promettent monts et merveilles, ils ne sont guère appréciés de l'homme de la rue.

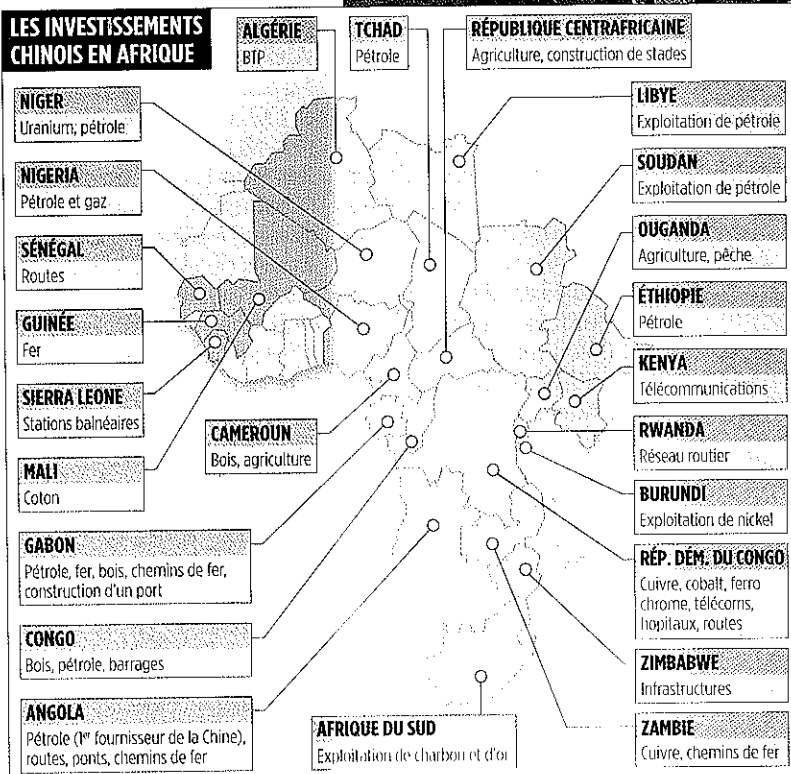
De taille moyenne, mince, âgé de 45 ans et en paraissant dix de moins, M. Lee ne se sent pas très à l'aise dans ce pays de l'Afrique centrale qu'est la République démocratique du Congo (RDC). Il est arrivé au printemps au Katanga, pour un an, et ce n'est manifestement pas un choix délibéré. Il a appris le français à Hongkong et est chargé des relations entre son entreprise – une société minière – et l'administration congolaise. Malgré sa courtoisie extrême, M. Lee s'arrache les cheveux. « Ici, c'est difficile. Les problèmes avec l'administration sont infinis, il y a beaucoup de lois et de décrets, et ils changent souvent. On ne peut pas dormir sur son argent », dit-il joliment.

« Sur les 60 sociétés minières de Likasi, 55 sont chinoises. » La cinquantaine chaleureuse, Sicilien de naissance et

Lorrain de cœur, François Cascini, président du syndicat des entrepreneurs miniers de la ville, conduit son pick-up qui bringuebale d'un nid-de-poule à l'autre. A 120 kilomètres de Lubumbashi, dans ce sud du Congo qui regarde vers l'Afrique australe et ignore Kinshasa, Likasi est une ville à l'abandon. Pas un bâtiment ne semble avoir été construit depuis l'indépendance, en 1960. Les maisons sortent tout droit d'un vieux film. Seul reste du charme d'antan de vastes avenues... Et un golf 18 trous



LES INVESTISSEMENTS CHINOIS EN AFRIQUE



Travailleurs tchadiens et chinois sur un site pétrolier au sud du Tchad



RUTH FREMSON / NEW YORK TIMES

qu'entretiennent jalousement dix expatriés.

C'est dans ce décor de vieux western que sont arrivés, à partir de 2002, les premiers Chinois. Il y a d'abord eu ceux que les Congolais appellent les « sacs à dos ». Sans gros moyens, ils venaient d'Afrique du Sud ou de Zambie, où ils trafiquaient déjà dans le secteur minier. D'autres sont arrivés directement de Chine,

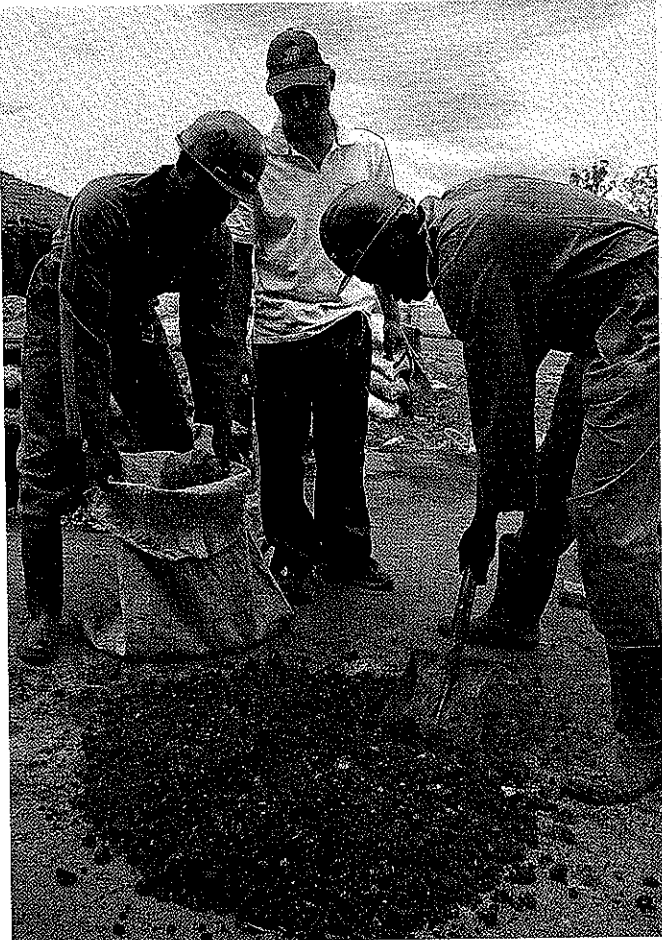
expédiés par des entreprises privées dont le patron, membre du Parti, bénéficie du soutien financier des autorités. Intéressés par le cobalt, ils se sont associés avec des Congolais pour obtenir des permis d'exportation du minerai vers la Chine via l'Afrique du Sud ou la Tanzanie. Depuis, l'empire du Milieu, qui n'extraie pas un gramme de cobalt de son sous-sol, en est

un producteur officiel dans ses comptes.

Derniers arrivés : les Chinois envoyés par de grosses sociétés d'Etat. C'est ainsi que s'installe à Likasi, en 2003, Feza Mining, une des rares entreprises chinoises de bonne réputation. Une exception dans ce milieu qui préfère le théâtre d'ombres – et les facilités – de l'informel. « J'ai un cabinet pour aider les entrepreneurs

à travailler dans les règles. J'ai eu deux clients chinois, l'un en 2005, l'autre en 2007, c'était assez inhabituel », confirme Eric Monga, juriste.

À la sortie de Likasi, la route de Kakontwe mène à Kolwezi, la ville du cuivre, siège des deux révoltes du Shaba dans les années 70. La piste est baptisée « route de Pékin ». C'est là que, depuis un an, les Chinois de Likasi ont installé



Un ingénieur chinois dans la province minière du Katanga

des fours pour transformer le minerai de cuivre ou de cobalt et l'exporter sous forme de lingots. Une exigence des autorités, surtout du nouveau gouverneur de la province, le très populaire Moïse Katumbi. « Les Chinois exportent dans les règles, mais, auparavant, ils ont payé des fonctionnaires pour avoir des dérogations d'exportation du minerai », précise François Cascini. Ils ne sont pas les seuls.

En octobre, le gouverneur a visité toutes les fonderies et en a fait fermer trois : des ouvriers congolais, en loques, y étaient payés au lance-pierre. En général, les Chinois forment l'encadrement, sauf dans la construction. « Nous faisons venir des ouvriers, car ils ont du savoir-faire, de la ponctualité et travaillent beaucoup »,

explique M. Lee. A Likasi, ces dernières années, des entrepreneurs chinois auraient fait travailler des prisonniers qui rentraient en Chine au bout d'un an, peine purgée. Rien d'étonnant que les entreprises chinoises remportent les appels d'offres sur leurs rivales occidentales, toujours 30 % plus chères !

En cinq ans, 140 Chinois se sont installés à Likasi. Ils forment la première communauté étrangère d'une ville qui ne

compte que 7 ou 8 Français. Combien sont-ils dans tout le Katanga ? Deux ou trois milliers, peut-être. « Nous ne sommes pas comme les Français, nous n'avons pas de consulat », regrette M. Lee.

« Ces Chinois ne sont qu'une avant-garde », estime François Cascini. Congolais et Occidentaux s'inquiètent de la « déferlante » chinoise qui pourrait accompagner la mise en œuvre des conventions signées en septembre entre Kinshasa et Pékin. La Chine a proposé au président Joseph Kabila d'investir 8,5 milliards de dollars (réfection des mines, construction d'hôpitaux, de 3 000 kilomètres d'autoroutes...) en contrepartie de la fourniture de minerais par le Congo. Le projet, non finalisé, suscite bien des inquiétudes.

Chez les Occidentaux, d'abord. Ils affirment que ce type d'accord ne peut que contrecarrer leur politique, qui vise à inciter le Congo à la bonne gouvernance. Ils craignent surtout l'installation massive de la troisième puissance du monde dans un pays qui peut lui assurer des matières premières pour son développement économique pendant un siècle ou deux. Début novembre, Joseph Kabila est allé à Washington. George Bush lui a fait part de ses craintes. « J'en prends note », a répondu le chef de l'Etat congolais. « Que m'offrez-vous en échange ? » a-t-il de-

mandé au président américain. Il n'a pas eu de réponse.

Du côté chinois, rien n'est simple non plus. Manifestement, les Congolais ne répondent pas à leurs souhaits. Lancée dans une course effrénée aux matières premières qu'il a fait s'installer en Afrique depuis dix ans, la Chine arrive trop tard au Congo. « Tous les bons gisements de cuivre et de cobalt du Katanga ont déjà été attribués aux grandes sociétés occidentales et aux Congolais », affirme François Cascini. Sans avoir recommencé l'exploitation des gisements (attendus pour 2009/2010), les majors

EN CINQ ANS, 140 CHINOIS SE SONT INSTALLÉS À LIKASI. ILS FORMENT LA PREMIÈRE COMMUNAUTÉ ÉTRANGÈRE D'UNE VILLE QUI NE COMPTE QUE 7 OU 8 FRANÇAIS.

du secteur minier sont revenues au Katanga. Il ne reste plus que des mines moins riches en minerai. Les Chinois sont mécontents. Ils l'ont fait savoir au PDG de la Gécamines, le Canadien Paul Fortin, qu'ils ont reçu, fin novembre, à Pékin. Les négociations ont été difficiles. Les Congolais vont-ils « revisiter » les contrats antérieurs (c'est l'expression utilisée au Congo) en excipant de certaines irrégularités ? Ce serait le moyen de libérer des gisements pour les Chinois, craignent les sociétés anglo-saxonnes.

Faute de gisements, Pékin pourrait aussi obtenir la majorité dans la Gécamines (on parle de 68 %), devenant ainsi un partenaire de toutes les grandes sociétés occidentales qui sont obligatoirement en joint-venture avec l'ancienne entreprise d'Etat congolaise, seule propriétaire du sous-sol. Au Congo, la chasse au minerai de cuivre et de cobalt ne fait que commencer. La France en est absente ■

Les industriels chinois ont ciblé l'Algérie

Construction de logements, de deux des trois tronçons de l'autoroute Est-Ouest, de l'aéroport d'Alger, construction navale, forages pétroliers... Les Chinois sont environ 30 000 dans le pays, qu'ils inondent de textiles, de restaurants et d'échoppes. L'Algérie représente 5 % des marchés extérieurs de la Chine. Et probablement beaucoup plus demain.

Du pétrole à tout prix

La Chine est le deuxième consommateur de brut du monde et devra acheter en 2020 60 % de ses besoins en énergie. Trouver du pétrole a été la première raison de son arrivée sur le continent noir. Elle s'y procure un tiers de ses importations de brut, en Angola (où travaillent près de 40 000 Chinois), au Nigeria et au Soudan, dont elle est le premier client.



SHI YANFEI/MAGNICHINA-ABACA / REUTERS / BEHRING-SIPA

A Pékin, parking de l'usine de production de la QQ (en vert), copie de la Chevrolet Spark (en orange)

Les maîtres de la copie

Sacs Gucci, chemises Lacoste... Depuis longtemps, les Chinois sont passés maîtres dans l'art de la contrefaçon. Avec l'automobile, on change d'échelle. Mais la copie est encore bien loin de l'original.

PAR PHILIPPE GALLARD

Au milieu des années 90, Citroën, qui commençait à fabriquer et vendre sa ZX en Chine, s'aperçut bien vite qu'y circulaient des copies très fidèles de sa berline, baptisée là-bas Fukang. «*Nous avons enquêté et découvert qu'elles étaient fabriquées dans un atelier de l'Armée populaire de libération. Comment voulez-vous porter plainte ?*» racontait-on alors chez Citroën.

Douze ans plus tard, il est

toujours aussi difficile pour un constructeur étranger de s'opposer à la copie de ses modèles en Chine. Le phénomène a pris d'énormes proportions et s'affiche sans pudeur dans les Salons à l'étranger. Pour celui de Francfort, en septembre, DaimlerChrysler a dû se démentir afin d'empêcher la venue de la Noble, sœur jumelle de la Smart. BMW, pour sa part, n'a pu éviter la présentation d'un SUV baptisé CEO directement inspiré de son X5.

Toyota, Honda, Mercedes, Audi, Chevrolet... toutes les marques célèbres dans le monde passent à la moulinette. Ainsi se concrétise la deuxième étape de la mobilisation en faveur de l'industrie automobile chinoise. Les plans quinquennaux de ce début de siècle veulent en faire un des piliers de l'économie pour lui permettre de rivaliser avec les constructeurs japonais.

Lors d'une première étape, Pékin avait forcé les constructeurs étrangers voulant s'implanter en Chine à se marier avec un spécialiste local, en imposant dans ce joint-venture un équilibre à 50/50, celui réservé aux «industries stratégiques». «*La pire des coopé-*

rations», aimait à dire Jean-Martin Folz, l'ancien PDG de Peugeot-Citroën. En s'imposant dans la fabrication des modèles étrangers, les Chinois trouvaient un moyen d'assimiler les technologies et de former des cadres pour leur future industrie nationale.

Ce n'est qu'au tournant du siècle que des marques nationales sont lancées, ponctuant le début de la deuxième étape. Ainsi la marque Chery, appartenant en bonne partie au grand groupe automobile shanghaien SAIC, a-t-elle fait sa percée sur le marché intérieur en lançant la QQ (prononcez «tchiou-tchiou»), copie pirate de la Chevrolet Spark (Matiz en Europe) fabriquée

La mode du « China free »

Des chauffages qui prennent feu, des pneus dangereux, du dentifrice à base de composant pour antigel... La réputation des produits chinois en a pris un coup cette année aux Etats-Unis. Le plus gros scandale a éclaté au printemps. Quelque 60 millions de boîtes d'aliments pour animaux ont dû être rappelées après avoir causé la mort de milliers de chats et de chiens. L'un des ingrédients était de la mélanine, un produit - illégal aux Etats-Unis - qui permet d'augmenter le poids.

Plusieurs fabricants de jouets, parmi lesquels Mattel, ont retiré de la vente quelque 21 millions de trains en bois et autres poupées, tous originaires de Chine. Certains étaient enduits d'une peinture à forte teneur en plomb, d'autres ont empoisonné des enfants qui les avaient avalés. Le nombre de produits *made in China* retirés a plus que doublé en cinq ans.

Très inquiet, le gouvernement chinois a adopté une stratégie marketing radicale. Il a commencé par exécuter le directeur de l'agence de réglementation des médicaments et des produits alimentaires, puis il a procédé



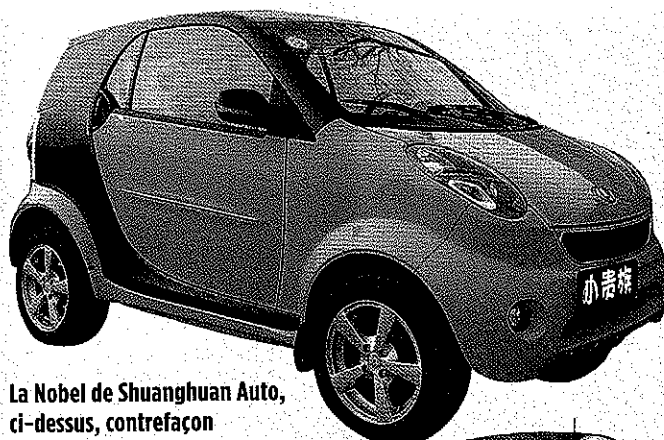
21 millions de jouets chinois retirés de la vente aux Etats-Unis

à des centaines d'arrestations et de fermetures d'usines. L'administration Bush, de son côté, a promis de contrôler les importations avant leur arrivée.

En attendant, le *made in USA* prospère. Food for Health International, une petite entreprise de l'Utah, a mis sur ses boîtes de suppléments nutritionnels un autocollant « *China free* » (sans composants d'origine chinoise). La marque de prêt-à-porter American Apparel estampille ses tee-shirts et ses minijupes « *made in downtown LA* » (fabriqué dans le centre de Los Angeles). New Balance met sur ses chaussures de sport 992 un gros logo « USA » et un drapeau américain sur la boîte...

Selon un sondage Harris Interactive, 45 % des Américains disent qu'ils vont éviter d'acheter chinois. Mais les distributeurs n'ont pas constaté de réelle baisse des ventes. Et pour cause ! 80 % des jouets viennent de Chine, comme les vêtements ou les gadgets électroniques. Sans parler du prix. Les tennis 992 se vendent 135 dollars (95 €) la paire. De quoi faire réfléchir... ■ HÉLÈNE VISSIÈRE (À WASHINGTON)

HO - EPA - CORBIS / DR



La Nobel de Shuanghuan Auto, ci-dessus, contrefaçon de la Smart, ci-contre



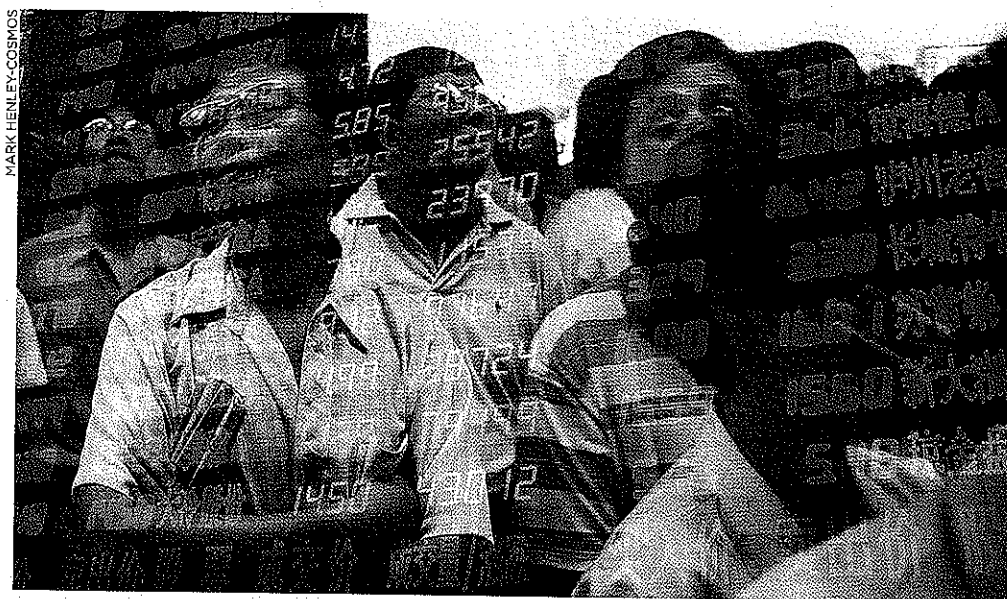
en Corée. La colère de General Motors fut d'autant plus vive que l'actionnaire principal, SAIC, était son partenaire en Chine. Mais les protestations de GM n'ont servi à rien, et le grand succès de la QQ a propulsé la marque Chery en tête des ventes en Chine au printemps 2007... devant GM. Même mésaventure pour son rival Toyota, dont le partenaire chinois FAW fabrique la HQ3 Hongki, un clone de sa berline Crown Majesta. Quant à Byd, grand constructeur de batteries passé à l'auto, il a calqué sa F3 sur la Toyota Corolla.

Au dernier Salon de Bologne, en décembre 2006, le chinois Jonway exposait son UFO, sosie presque parfait d'un RAV-4 Toyota, qui est en réalité un faux 4x4 doté d'une simple traction avant. Au Salon d'Alger, en avril, l'apparition du Nomad de Zotye a fait forte impression, en particulier auprès de la clientèle féminine. Son importateur n'hésitait pas à vanter sa ressemblance parfaite avec le petit 4x4 Terios de Daihatsu, filiale de Toyota. Un faux, là encore. Le Nomad, propulsé par ses seules roues arrière, ne peut sérieusement être classé tout-terrain ! Malgré cela, le Nomad a alimenté pendant des semaines les *chats* des fans algériens de 4x4.

Les copies, d'ailleurs, recèlent bien souvent de graves lacunes. Ainsi les tentatives

d'introduction en Europe du 4x4 Landwind, directement inspiré de l'Opel Frontera, se sont heurtées à des crash-tests désastreux. Le CEO de la marque Shuanguan exposé à Francfort ressemble à un Land Cruiser Toyota à l'avant et à un X5 BMW pour le reste. Les journaux automobiles révèlent que la trappe du coffre, elle aussi copiée sur le X5, est en bois. Et que la découpe et l'assemblage des pièces de tôle présentent des défauts grossiers...

Si l'industrie automobile chinoise veut rivaliser avec les meilleures, elle ne pourra pas continuer longtemps à économiser sur le design et sur les dépenses de développement pour les composants. A cette condition, elle pourra aborder la troisième étape consistant à sortir des modèles originaux de classe mondiale, avec au besoin des designers italiens comme Giugiaro ou Pininfarina, déjà sollicités par plusieurs marques chinoises. Pour le moment, Japonais et Coréens restent loin devant. Les Chinois ont une longue route à parcourir avant de les égaler. Et de faire oublier leurs mauvaises copies d'aujourd'hui ■



Valeurs boursières à Shanghai

prendra le relais. Pour procurer un emploi aux dizaines de millions de villageois qui affluent vers les villes, la Chine a besoin d'une croissance très soutenue (au-dessus de 8 % l'an). L'emploi ! Le voilà, le nerf de la guerre des monnaies. Aux Etats-Unis, où la crise des *subprimes* provoque un risque de récession. En Europe, où Airbus parle de délocaliser sa production. Et en Chine, où de gigantesques usines ont été profilées uniquement pour vendre à l'étranger. Les exportations restent le moteur principal de la machine économique chinoise. Pas question d'y toucher en livrant le yuan à la spéculation internationale.

Le plus gros matelas de devises du monde.

Si on ne fait rien, soulignait récemment Nicolas Sarkozy, on ira vers «une guerre économique». Malfaçons, contrefaçons, dumping... les prétextes ne manquent pas de faire monter la fièvre protectionniste. Mais la conflagration n'est pas certaine. Le statu quo non plus... La Banque de Chine détient le plus gros matelas de devises au monde (1 400 milliards de dollars). 70 % de ces réserves sont libellées en dollars et fondent au rythme où la monnaie américaine se déprécie (elle a perdu un quart de sa valeur depuis cinq ans). Les Chinois ne pourront pas rester les bras croisés. Xu Jian, l'un des res-

pensables de la Banque de Chine, ne fait pas dans la dentelle : «Le dollar est en train de perdre son statut de devise mondiale.» Il sait qu'un jour son pays devra accepter que le yuan se transforme en monnaie de réserve. Avec tous les inconvénients et avantages liés à ce statut. Ce jour n'est pas si lointain... ■

Le yuan ne plie pas

Devant l'ampleur des déficits commerciaux que creusent les Chinois en Europe et aux Etats-Unis, le monde redoute une montée des protectionnistes. Une solution consisterait à réévaluer le yuan. Les Chinois ne veulent pas en entendre parler.

PAR PATRICK BONAZZA

Il faut réévaluer le yuan, la monnaie chinoise ! Jamais sans doute les pressions sur Pékin n'ont été aussi fortes. Depuis deux ans les Américains, inquiets de voir filer leur déficit commercial (voir graphique), enfoncent le clou à chaque visite officielle. Depuis peu, les Européens, qui ont le même problème, prennent le relais. Jean-Claude Trichet, le président de la Banque centrale européenne, s'est rendu récemment en Chine avec le président de l'Eurogroupe, Jean-Claude Juncker, afin de demander un répit pour l'euro. Car, dans le grand jeu des monnaies, l'euro est en première ligne : depuis juillet 2005, la monnaie européenne a gagné 8 % contre le yuan, quand le dollar perdait 10 %.

Réévaluer le yuan ? Plus que jamais pour les partenaires de la Chine, cela serait la pana-

cée. Pourtant, les choses ne sont pas si simples. «Si le yuan s'apprécie», explique Anton Bender, chef économiste chez Dexia, *avant de profiter aux Etats-Unis ou à l'Europe, cela favorisera d'abord des pays comme le Vietnam ou la Thaïlande, pays à bas coût de main-d'œuvre et concurrents directs de la Chine.*»

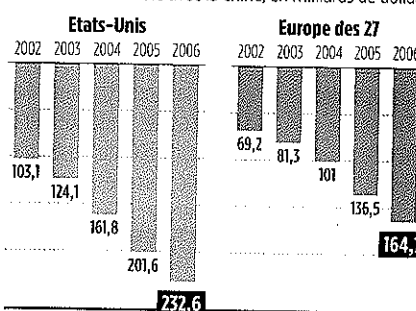
Et puis, si les capitaux entraient et sortaient librement de Chine, on assisterait à de formidables remous. D'un côté, des fonds afflueraient en Chine, nourrissant la spéculation dans les Bourses de Shanghai ou Shenzhen. De belles bulles en perspectives qui comme toutes les bulles finissent par exploser. De l'autre, les investisseurs de la République populaire partiraient à l'assaut des places occidentales, faisant grimper artificiellement le cours des ac-

tions. Ils pourraient aussi jeter leur dévolu sur des entreprises stratégiques, ce qui ne ferait pas forcément plaisir aux Occidentaux, comme de récentes affaires (Unocal, Rio Tinto...) l'ont montré.

Pour éviter ces petits tsunamis, Pékin joue la prudence en espérant une complicité des Occidentaux, qui n'ignorent rien de ces risques... Nous acceptons de réévaluer notre monnaie, disent en substance les Chinois, mais à condition que cela se fasse de manière graduelle et ordonnée. Une position sage. Trop sage. Car les Américains, et plus encore les Européens, trouvent le mouvement trop lent. D'où les protestations et les récriminations. Qui laissent les Chinois de marbre. Pour eux la priorité reste d'exporter massivement jusqu'au moment où la demande intérieure

LES DÉFICITS SE CREUSENT

Balance commerciale avec la Chine, en milliards de dollars



Tops

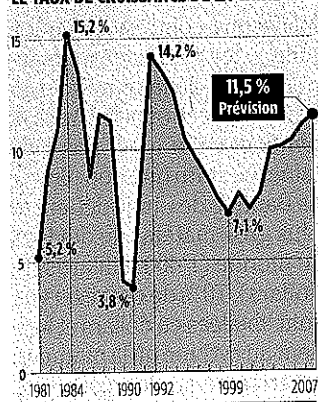
Du meilleur et du pire. Des progrès spectaculaires et des vices inquiétants. Quelques exemples...

Tous propriétaires !

En trente ans, près de 80 % des Chinois sont devenus propriétaires de leur habitation. Une politique d'accès à la propriété qu'encourage le gouvernement chinois. Les étrangers sont même autorisés à acheter ! Sous certaines conditions, bien sûr, afin de ne pas « vendre la Chine », selon les propos d'un responsable du Parti communiste.

En pleine croissance

LE TAUX DE CROISSANCE DE LA CHINE



LA CHINE DES RECORDS

- La Chine représente 6 % du PIB mondial contre 1 % en 1975 et contribue à 11,5 % de la croissance mondiale. Le taux de croissance de son PIB en 2006 a augmenté de 11,1 %. Elle a affiché un excédent commercial de 177,4 milliards de dollars en 2006 (soit 74 % de plus qu'en 2005). Ses investissements représentent 45 % du PIB.
- 100 milliards de soupes et plats chinois lyophilisés (genre Bolino) produits chaque année. Et autant de bols en polystyrène.
- 20 % des produits alimentaires contrefaits dans le monde proviennent de Chine.



Du bol de riz au Nutella

La Chine mange désormais à sa faim. Sous Mao, la famine sévissait. Des projets démentiels, comme le Grand Bond en avant, ont fait des millions de morts. Aujourd'hui, formidable pari remporté par la Chine, l'autosuffisance alimentaire, pour l'essentiel, est assurée – pour 1,3 milliard de bouches chaque jour. Une prouesse : la Chine, avec 7 % des terres cultivables du monde, parvient à nourrir 22 % de la population de la planète. Et ce n'est pas fini : les Chinois aspirent à mieux que des bols de riz. Un expert agronome a calculé que le simple fait pour les jeunes Chinois des classes moyennes et supérieures de consommer comme les petits

Grands projets immobiliers à Suzhou

Occidentaux des céréales le matin fait grimper les prix mondiaux du blé. Idem pour les pommes de terre : les consommateurs se jettent sur les frites et enflamment les cours... 12 % des Chinois demeurent cependant sous-alimentés en raison de la pauvreté dans les campagnes.

Un immense chantier

En Chine, on construit à tour de bras – ce qui soutient aussi la croissance. Trois mille grands chantiers, 17 000 kilomètres de voies ferrées, des villes surgissant de terres inhospitalières... Ce n'est plus la Chine des équarisseurs, de la Révolution culturelle, mais la Chine des bâtisseurs. Deng Xiaoping l'avait compris

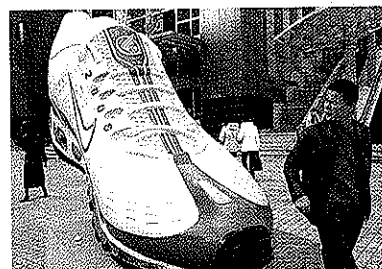
en lançant son slogan en 1978 : « Enrichissez-vous ! » Une révolution devenue une tendance. La Chine exporte son bâtiment et construit dans les pays en voie de développement, de l'Asie centrale à l'Afrique.

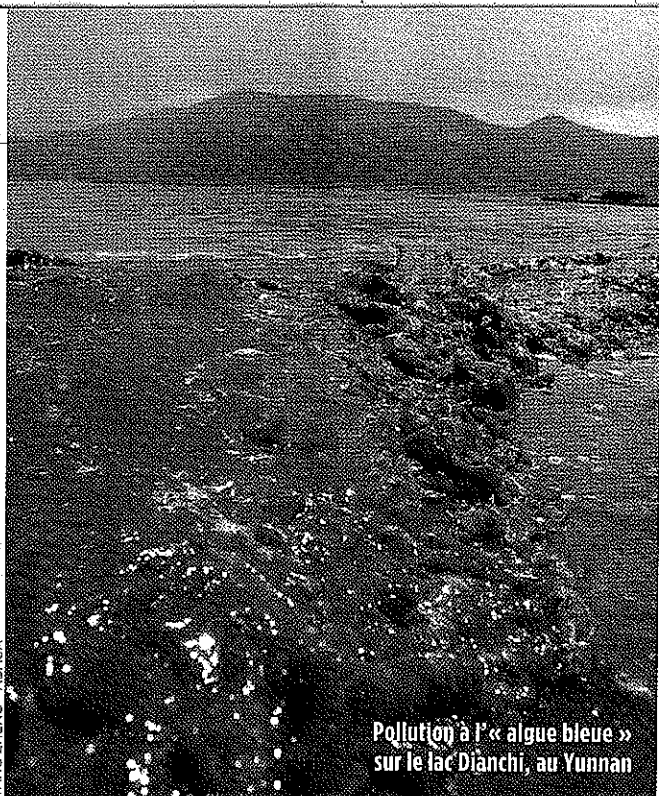
Lenovo

Depuis le rachat de la branche PC d'IBM en 2005, l'entreprise chinoise s'est hissée au troisième rang mondial de la micro-informatique (8 % du marché). Ses profits ont triplé en un an. Avec un taux de croissance de 24 % en 2007, Lenovo ambitionne dans un avenir proche de doubler l'américain Dell (14 % du marché, mais 1,5 % de croissance), pour passer au second rang derrière le grand Hewlett-Packard (19 % du marché et 32 % de croissance). « Nous voulons que Lenovo devienne une marque globale. Regardez notre équipe de direction : elle ressemble aux Nations unies ! » explique le président, Yang Yuanqing, 43 ans. Les 20 principaux responsables proviennent de 10 pays différents. Tout le monde parle anglais et, tous les mois, l'équipe se réunit aux États-Unis, en Chine ou en France. « Il fallait trouver un nouveau style de travail, convenant à notre époque et à la mondialisation », confie Yang Yuanqing. Lenovo a inventé un type de multinationale « à la chinoise » où recherche, adaptabilité et concertation sont les maîtres mots.

- 90 % de la production mondiale de briquets, 80 % de la production mondiale de duvet, 80 % de la production mondiale de stylos billes
- 80 % de la production mondiale de boutons et fermetures à glissière.
- 65 % des souris d'ordinateur.
- 50 % de la production mondiale de chaussures.
- La Chine est le 1^{er} producteur mondial d'arachides, de coton, de blé, de riz, de viande, de charbon, d'acier, de pommes de terre.
- 1^{er} toujours pour la pêche. 2^e producteur de maïs et de thé. 3^e producteur d'agrumes, de bois, de canne à sucre.
- 352 millions d'abonnés au téléphone.

- 430 millions d'abonnés au téléphone mobile.
- 111 millions d'abonnés à Internet.
- 355 millions de foyers équipés d'un téléviseur.
- La Chine a prévu d'ouvrir 200 000 biblio-





Pollution à l'« algue bleue »
sur le lac Dianchi, au Yunnan

Flops

Le plus grand pollueur

L'empire pollue et contre-attaque! Avec son incroyable développement, les fumées de ses usines, son charbon et ses voitures, la Chine tousse. Elle serait devenue le premier pollueur mondial, devant les Etats-Unis. Les bébés sont menacés : les malformations à la naissance ont augmenté de 40 % depuis 2001. Du coup, Pékin prend des mesures drastiques, surtout pour ne pas compromettre l'image des JO. D'autant que la désertification

avance de 1 000 kilomètres carrés par an...

Le sida caché

Un tabou. Pourtant, le sida est en hausse. Les causes? La prostitution, le scandale du sang contaminé et la drogue, surtout dans le Yunnan, province frontalière avec la Birmanie, pays pourvoyeur d'héroïne. Entre 30 et 50 millions de Chinois seraient ainsi menacés par le virus du sida (44 % par la transmission par voie hétérosexuelle et 42 % par injections liées à la drogue). Loin des 700 000 séropositifs officiels...

Le règne de la corruption

Corrompus de toutes les provinces, unissez-vous! Nombre de cadres et dirigeants locaux

du Parti semblent s'être passé le mot. Le numéro un du Parti à Shanghai, Chen Liangyu, avait même pris pour habitude de puiser dans la caisse de retraite de la ville... Expropriations illégales, pots-de-vin, détournements : pour mater ses fonctionnaires, la Chine a décidé de frapper fort. Jusqu'à la peine de mort!

La contrefaçon est reine

La Chine pille les droits d'auteur. Ce n'est pas nouveau, même si Pékin tente de freiner le mouvement. Des millions de DVD piratés – avant même leur sortie en Europe ou aux Etats-Unis –, livres « photocopiés », sacs Vuitton et autres lunettes Ray-Ban imitées... L'industrie de la copie a longtemps été encouragée parce que la Chine voulait « siniser » les produits. Entendez « pomper » la technologie occiden-

tale et l'adapter. Désormais membre de l'OMC, Pékin est obligé de freiner. La machine ne suit pas. La contrefaçon représente ainsi la bagatelle de 8 à 10 % du PIB!

Les droits de l'homme

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la Chine ne brille pas par ses efforts en matière de droits de l'homme. Système de parti unique, absence de presse libre, activités politiques sous haute surveillance, détentions arbitraires, répression des mouvements religieux et des dissidents, emprisonnement de Tibétains... Pékin a beau promettre aux dirigeants européens et américains des résultats concrets, les héritiers de Mao restent affectés du syndrome de Tiananmen : celui de la répression. ■ OLIVIER WEBER AVEC CAROLINE PUEL ET MARIE-CHRISTINE MOROSI



La répression au Tibet

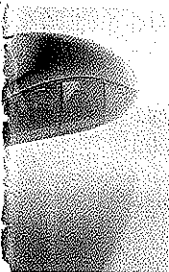
thèques, pourvues chacune d'au moins 1 000 livres, d'ici à 2010. En 2006, la Chine a publié 41 milliards de journaux, 3 milliards de périodiques et 6,2 milliards d'exemplaires de livres.

● En 2006, les Chinois ont remporté 141 titres de champions du monde dans 24 compétitions. Lors des Jeux asiatiques de Doha, la Chine a remporté 165 médailles d'or.

● En 2006, les catastrophes naturelles ont provoqué 3 200 décès et nécessité l'hébergement provisoire de 13 millions de personnes.

● Selon le classement du magazine américain « Forbes », la Chine compte 20 milliardaires en dollars (ils n'étaient que 3 en 2004) et 21 rien qu'à Hongkong. Le plus riche, Li Ka-shing, 9^e fortune mondiale, pèse 23 milliards de dollars. La Chine compte aussi 320 000 millionnaires.

La Chine galope pour être première de la classe : en production de biens manufacturés, en compétitions sportives et... en milliardaires ! (Ci-contre Li Ka-shing)





Sexe, mafia et clandestins

Le trafic d'êtres humains est une entreprise prospère. Et le nombre toujours croissant de candidats à l'émigration fait le bonheur des « têtes de serpent ».

PAR OLIVIER WEBER

L'inspecteur Sun Ling est formel. Le métier de policier serait l'un des plus dangereux qui soient en Chine: 2 400 morts l'an dernier. Pour ce Pékinois de 35 ans, diplômé voilà onze ans de l'Académie de police de la capitale chinoise, la traque ne s'arrête jamais. Ses proies? Les « têtes de serpent », les chefs de l'émigration clandestine. « Des types redoutables qui sont prêts à tout, dit-il à la cantine de son bureau (4 yuans - 0,40 euro le

plat). Ici, à Wenzhou, il y a deux moyens de s'enrichir rapidement: la drogue et l'émigration clandestine. »

Traquer les « têtes de serpent » et les maîtres de l'esclavage clandestin n'est certes pas de tout repos. D'autant que la République populaire veut améliorer son image de marque. L'inspecteur Sun Ling et ses collègues hantent donc les bars interlopes, arpentent les quais du port de Wenzhou et, la nuit, en jean et T-shirt, ils courent les karaokés. A les voir, on se croirait plongé dans

le Shanghai des années 20, au temps de la Bande verte, des triades, des fumeries d'opium et des taxi-girls à robe fendue. Car Wenzhou, au sud de Shanghai, est un très vieux port (fondé voilà 1 680 ans), un havre ouvert sur le monde depuis les anciennes dynasties et d'où sont parties, aux XIX^e et XX^e siècles, vers l'Europe et le Nouveau Monde, des hordes de coolies. A l'époque des guerres de l'opium et des concessions occidentales, Wenzhou comptait déjà nombre des siens aux antipodes.

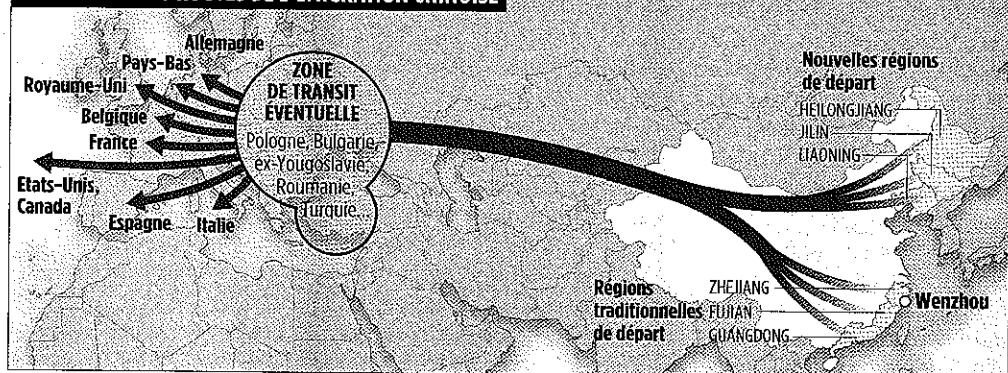
Aujourd'hui les « Wenzhou » seraient plusieurs millions répartis dans 85 pays, dont 400 000 en France. « Cela a créé des réseaux, dit le chef de la

police de l'immigration Chen Hainan. Il est désormais facile de se rendre de Wenzhou à Paris, y compris quand les visas sont refusés... »

Et ils le sont souvent. Même les hauts fonctionnaires de cette région de 8 millions d'habitants, connue dans le monde entier pour ses chaussures et sa maroquinerie, n'arrivent pas à obtenir de visa français. Idem pour le chef de la police de l'immigration, qui rêve pourtant de rencontrer ses homologues français. « Cela réduit fortement la coopération », soupire-t-il dans un bureau qui donne sur l'un des innombrables cours d'eau traversant la ville.

A Wenzhou, le trafic d'êtres

LES PRINCIPALES ROUTES DE L'ÉMIGRATION CHINOISE



Infographie: Hervé Bouilly

humains prolifère. Les candidats au départ contournent la loi et contactent les «têtes de serpent». Ils sont très vite traités comme de la marchandise, voire comme des esclaves. Tarif: 15 000 euros pour la France, destination la plus prisée, 40 000 à 50 000 pour les États-Unis. Un pactole généralement payable à l'arrivée, avec une caution au départ de 10 000 yuans, soit 1 000 euros. «Tout est basé sur la confiance ou les liens avec la famille, relève Chen Hainan. Bien sûr, des garanties sont prises avant le départ, notamment avec des proches déjà en France ou en Europe.»

Dans le contingent d'émigrants, que les policiers appellent les «canards», on relève aussi bien des fils de nouveaux riches, qui veulent rendre visite à des amis, que des sans-grade, les laissés-

pour-compte de la croissance à 11 % par an. Souvent, les clandestins qui arrivent en France et ne peuvent payer le prix du voyage sont enchaînés pour des années à leurs passeurs, qui les contraignent à travailler dans les ateliers illégaux de maroquinerie et de confection.

L'un d'eux, Wang, a eu plus de chance. Après avoir transité par Amsterdam, il a pu se rendre à Paris. Clandestin durant dix ans dans un magasin de vêtements, il vient d'obtenir une carte de séjour sur le territoire français... et retourne en vacances à Wenzhou, avec l'aura d'un oncle d'Amérique. «Mes deux cousins ont pris le relais, dit-il, grâce à des passeurs de Wenzhou que je connais.» Un autre Chinois, âgé de 17 ans, n'a pu s'acquitter de sa dette: on l'a rossé puis suspendu par les pieds dans une chambre de la rue d'Aubervilliers, à Paris, au neuvième étage, pour le contraindre à appeler ses parents. Lâché dans le vide, il s'accroche à des câbles électriques et finit hémiplégique. Une mafia sans pitié règne ainsi à la tête des réseaux, prompte à utiliser la «feuille de boucher», le hachoir, lors de luttes sanglantes entre rivaux en région parisienne. Comme lors de ce règlement de comptes au Palais de l'Asie, un restaurant du 19^e arrondissement, où une cliente et un employé ont été blessés.

Dans sa lutte impitoyable, le super-flic Chen Hainan est obsédé par les victimes de ce trafic d'esclaves moderne, morts en chemin, clandestins qui ont tout perdu, familles brisées. «La plupart de ces émigrants sont jeunes, précise-t-il. Ils quittent la région par bateau, plus généralement par avion via un pays de transit, ou parfois même à pied par la Birmanie.» «Les réseaux sont désormais très sophistiqués, ajoute un enquêteur de la sécurité publique. On a même coffré un passeur qui avait eu

LES CANDIDATS AU DÉPART SONT TRÈS VITE TRAITÉS COMME DE LA MARCHANDISE, VOIRE COMME DES ESCLAVES. TARIF: 15 000 EUROS POUR LA FRANCE, LA DESTINATION LA PLUS PRISEE.

son doctorat en France!» Egalement arrêtés: le fondateur d'une agence de voyages dans le nord de la Chine et le directeur d'un centre de vacances en France qui voulait accueillir contre rémunération des jeunes clandestins de 13 à 25 ans. «De plus en plus de prostituées chinoises débarquent sur les pavés de Paris, elles aussi venues par les mêmes filières», note Alain Wang, le rédacteur en chef franco-chinois du magazine *Asia*, qui connaît bien les chaînons de l'émigration chinoise.

Au total, 200 personnes impliquées dans ce juteux trafic

Une prostituée dans un bar de Wenzhou. Le port de cette ville, ci-dessous, est l'un des points de départ des clandestins pour l'Europe



IMAGFORUM

ont été arrêtées l'an dernier à Wenzhou, dont 34 «*che tou*», les têtes de serpent. Tout un réseau ancré en Croatie a été démantelé, il servait de point de transit, ce qui a permis de remonter les filières. L'un des passeurs possédait onze comptes en banque en France. Les passeports qu'il utilisait étaient recyclés, renvoyés par DHL en Chine. «*Nous avons du pain sur la planche*», admet Wu Ding, le directeur des réformes économiques de la région de Wenzhou. Une centaine de «*têtes de serpent*» séviraient toujours, avec des «*correspondants*» en Europe, notamment des bureaux de consultants.

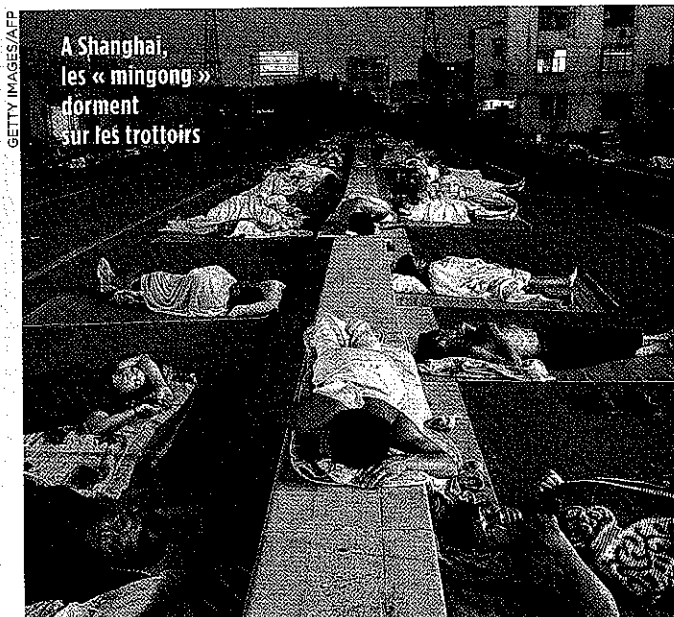
UNE MAFIA SANS PITIÉ RÈGNE, PROMPTE À UTILISER LA « FEUILLE DE BOUCHER », C'EST-À-DIRE UN HACHOIR, LORS DES LUTTES SANGLANTES ENTRE RIVAUX EN RÉGION PARISIENNE.

Alors la police resserre les contrôles et multiplie les opérations. Témoin, cette descente dans l'île de Qi Du, non loin de Wenzhou, sur le fleuve Ou : des passeurs y cachaient des candidats au départ. Ou ces contrôles accrus dans les aéroports. Des enquêteurs se sont ainsi spécialisés dans le repérage des faux hommes d'affaires, souvent

des paysans lourdement endettés pour le voyage. Tarif de l'amende : 10 000 à 20 000 yuans, soit 1 000 à 2 000 euros.

Au bout des rizières, sous des collines verdoyantes où veillent les ancêtres sous leurs gigantesques pierres tombales, le professeur de chinois Hu, la soixantaine, la parole d'un sage et les cheveux teints, sait, lui, que le trafic ne cessera pas. Dans son école élémentaire du bourg de Luo Feng, l'enseignant voit régulièrement partir des élèves vers la France. L'un d'eux, un fils de paysans pauvres, a été intercepté à l'aéroport de Shanghai avec ses parents. Il est revenu sur les bancs de l'école puis il est reparti, avec succès cette fois-ci. Le fils du professeur Hu lui-même s'est envolé vers Paris voilà six ans. Depuis, il travaille dans la confection pour un peu plus de 1 000 euros par mois et il s'est marié à une Chinoise sans papiers. Son beau-frère, lui aussi clandestin en France, ne gagne que 200 euros par mois, afin de rembourser le passeur, «*un gars du coin*», souffle Hu.

Malgré le prix, malgré les risques, les candidats au grand saut sont légion. A chaque étape de cette traite sordide, les «*têtes de serpent*» continuent de veiller ■



Le triste sort des paysans ouvriers

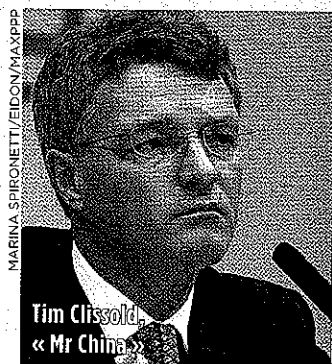
Une nouvelle classe sociale est apparue avec les réformes : les *mingong*, les «*paysans ouvriers*». Ils seraient 230 millions à avoir quitté les campagnes depuis 1992 en direction des villes. Une migration aux effets de tsunami. Dans un premier temps (jusqu'en 1997-1998), seuls les hommes sont partis, puis les couples. Ils sont devenus les coolies des temps modernes. Travaillant douze heures par jour, sept jours sur sept, dans les chantiers de construction ou les usines des zones côtières, ne rentrant qu'une fois chez eux pour le Nouvel An chinois, parfois tous les deux ou trois ans seulement, ils ont laissé derrière eux leurs enfants, aux soins des grands-parents, dans des villages dépeuplés. Bien souvent, les instituteurs aussi avaient succombé aux mirages de la ville.

Les *mingong* étaient persuadés que leur sacrifice serait payant, que leurs enfants auraient une vie meilleure. Mais, alors que cette première génération d'enfants délaissés arrive à l'âge adulte, une nouvelle réalité s'impose : ils risquent de reproduire, en pire, le modèle de leurs parents. Les autorités n'ont réalisé qu'en 2006 les conséquences de ce délabrement et elles ont rétabli l'éducation gratuite et obligatoire jusqu'à la fin du collège. Mais, pendant presque quinze ans, une génération d'enfants de *mingong* a été sacrifiée. Ceux qui ont accompagné leurs parents à la ville (moins de 20 %) accèdent, depuis 2004, à des écoles privées dans les périphéries des mégapoles, mais ne sont pas autorisés à se mêler aux petits citadins, ni à poursuivre leurs études en ville au-delà du collège. Des proies faciles approchées par les réseaux de prostitution ou d'esclavage, comme l'a révélé au printemps le scandale des briqueteries du Shanxi. Quelle sera leur réaction par rapport aux inégalités sociales qui se développent ? C'est la grande inconnue qui taraude les campagnes et le pouvoir chinois ■ C. P.



La police chinoise les appelle les «*canards*». Arrestation d'émigrants clandestins dans le port de Wenzhou, le 13 septembre

Les mésaventures d'un boursicoteur



Tim Clissold,
« Mr China »

Tim Clissold était à la tête de 450 millions de dollars pour investir en Chine. Une fortune bien alléchante pour des partenaires chinois âpres au gain.

PAR OLIVIER WEBER

C'est l'histoire d'une faillite. Ou, plutôt, d'une grosse arnaque. Quand Tim Clissold débarque en Chine, il n'est encore qu'un jeune financier britannique aux fines lunettes. Mais quel appétit ! Diplômé de Cambridge et formé à l'école de Wall Street, il veut conquérir l'empire du Milieu. Un eldorado qui doit produire ou importer 1 milliard de pantalons par an, 2 milliards de paires de chaussettes, etc. Mais la Chine, à la croissance balbutiante – nous sommes au milieu des années 90 –, est encore engluée dans le dogme et le parti unique. « *Je n'ai vu alors que le bon sens noyé par l'absurdité de la planification* », se souvient Tim Clissold. Il n'empêche. Il perfectionne son mandarin, retrousses ses manches, prend contact avec des intermédiaires chinois. Avec son associé britannique, il parvient à intéresser un gestionnaire de fonds new-yorkais, IHC : 85 millions de dollars sont levés, puis 150. Pour le marché du siècle, on voit large et on ne compte plus ! « *Deux heures d'entretien, suivies d'une macroanalyse du pays concerné, et le tour est joué ! Tout ça parce*

que la Chine est à la mode », ironise Clissold, qui se jette corps et âme dans la bataille. Il devient « Mr China », le roi de l'argent facile. La recette ? Manger des scorpions noirs ou des pénis de cerf lors de dîners d'affaires dans des hôtels sans eau courante, s'enfiler de la liqueur tord-boyaux, danser avec les filles que vous mettent dans les pattes des cadres habiles, des intermédiaires à piston et des fonctionnaires du Parti âpres au gain. En deux ans, Clissold parvient à créer 20 entreprises en Chine, fortes de 25 000 employés. D'abord, une usine de bobines d'allumage à Changchun, à hauteur de 1 million de dollars, puis une entreprise perdue au fin fond de la province d'Anhui, dirigée par un rescapé de la Révolution

culturelle, Chi, pour 12 millions de dollars. Suivent trois grandes brasseries à Pékin, où la bière coule à flots. Et même une usine de préservatifs, hautement rentable dans un pays qui aime le latex.

Devenir Mr China est un jeu d'enfant, se réjouit le jeune financier, désormais l'un des maillons indispensables entre la Chine qui s'éveille et le réservoir de capital qu'est Wall Street. Avec 450 millions de dollars, Clissold, son associé et l'ex-garde rouge Chi forment un trio de choix : le plus grand investisseur direct en Chine.

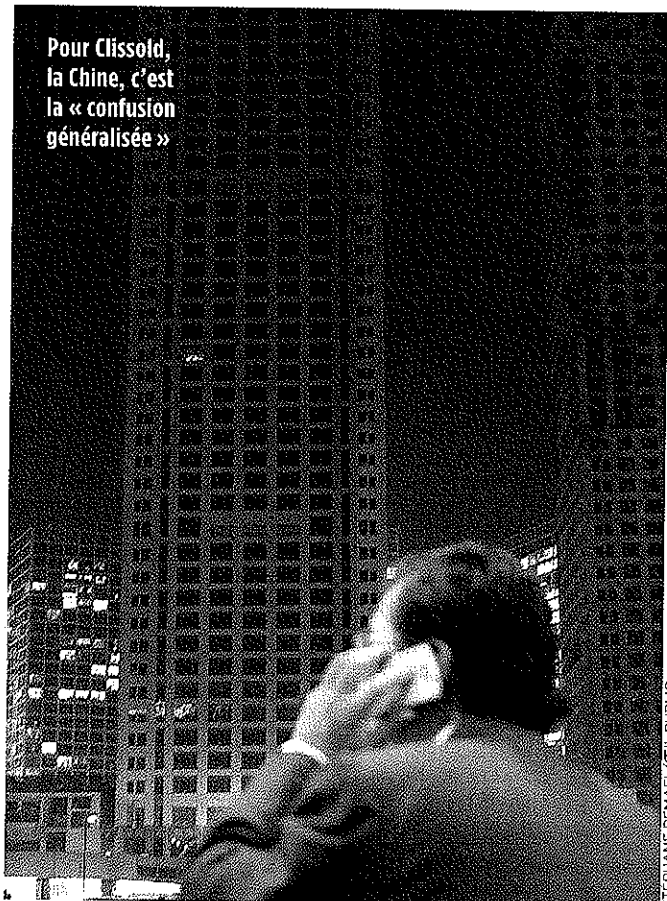
CONTRATS BIDON, CLAUSES CACHÉES, CADRES DE MÈCHE AVEC DES HAUTS FONCTIONNAIRES, AGENTS TROUBLES QUI BRÛLENT DES LIVRES DE COMPTES...

Le succès ? Non, le contraire : Clissold entame une longue descente aux enfers qu'il raconte dans un récit surprenant, « Mr China. Comment perdre 450 millions de dollars après avoir fait fortune à Wall Street » (1). Car l'ancien garde rouge a trahi. Contrats bidon, clauses cachées, cadres de mèche avec de hauts fonctionnaires qui lorgnent cette manne. Au Parti, on récupère gratis. Des agents troubles brûlent des livres de comptes, effacent 58 millions de dollars d'un trait de plume ou coupent l'électricité dans les usines et ateliers que Clissold est sommé de céder. Ce dernier a beau se battre comme un lion, convoquer la presse après un recul des cadres véreux, les 450 millions de dollars investis sont peu à peu dilapidés. Les cadres chinois se servent même dans la caisse pour lancer leurs propres boîtes... bien sûr concurrentes ! A s'arracher les cheveux. Clissold veut freiner l'engrenage, mais trop tard. La Chine, tempête Clissold, c'est la « *confusion généralisée* ». Il est endetté, subit une crise cardiaque à 38 ans, malgré ses 5 kilomètres de jogging quotidiens. Puis solde ses comptes.

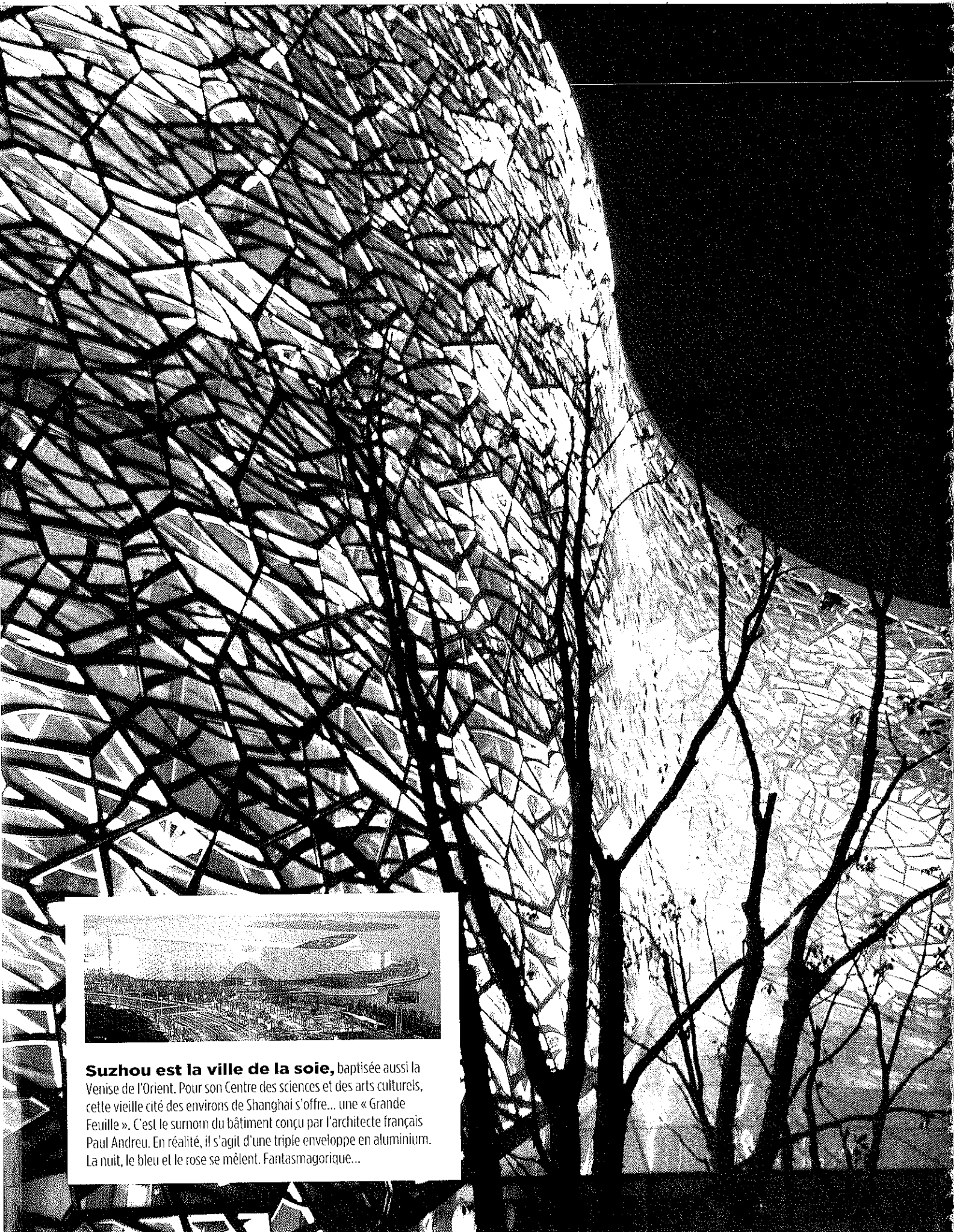
Peu rancunier, il continue de naviguer avec sa femme et ses quatre enfants entre l'Angleterre et la Chine, où il officie comme banquier chez Goldman Sachs. Au début de ses pérégrinations chinoises, le *golden boy* aimait citer un proverbe de la dynastie Han : « *Si tu ne vas pas dans la tanière du tigre, comment peux-tu compter ses petits ?* » Ce qui pourrait se traduire par : « *Qui ne risque rien n'a rien*. » Aujourd'hui, le financier déconfit jure qu'on ne l'y prendra plus ■

1. Editions Saint-Simon, 222 p., 18 €.

Pour Clissold, la Chine, c'est la « confusion généralisée »



STEPHANE REMAEL/CELESTIAL PUBLIC



Suzhou est la ville de la soie, baptisée aussi la Venise de l'Orient. Pour son Centre des sciences et des arts culturels, cette vieille cité des environs de Shanghai s'offre... une « Grande Feuille ». C'est le surnom du bâtiment conçu par l'architecte français Paul Andreu. En réalité, il s'agit d'une triple enveloppe en aluminium. La nuit, le bleu et le rose se mêlent. Fantasmagorique...

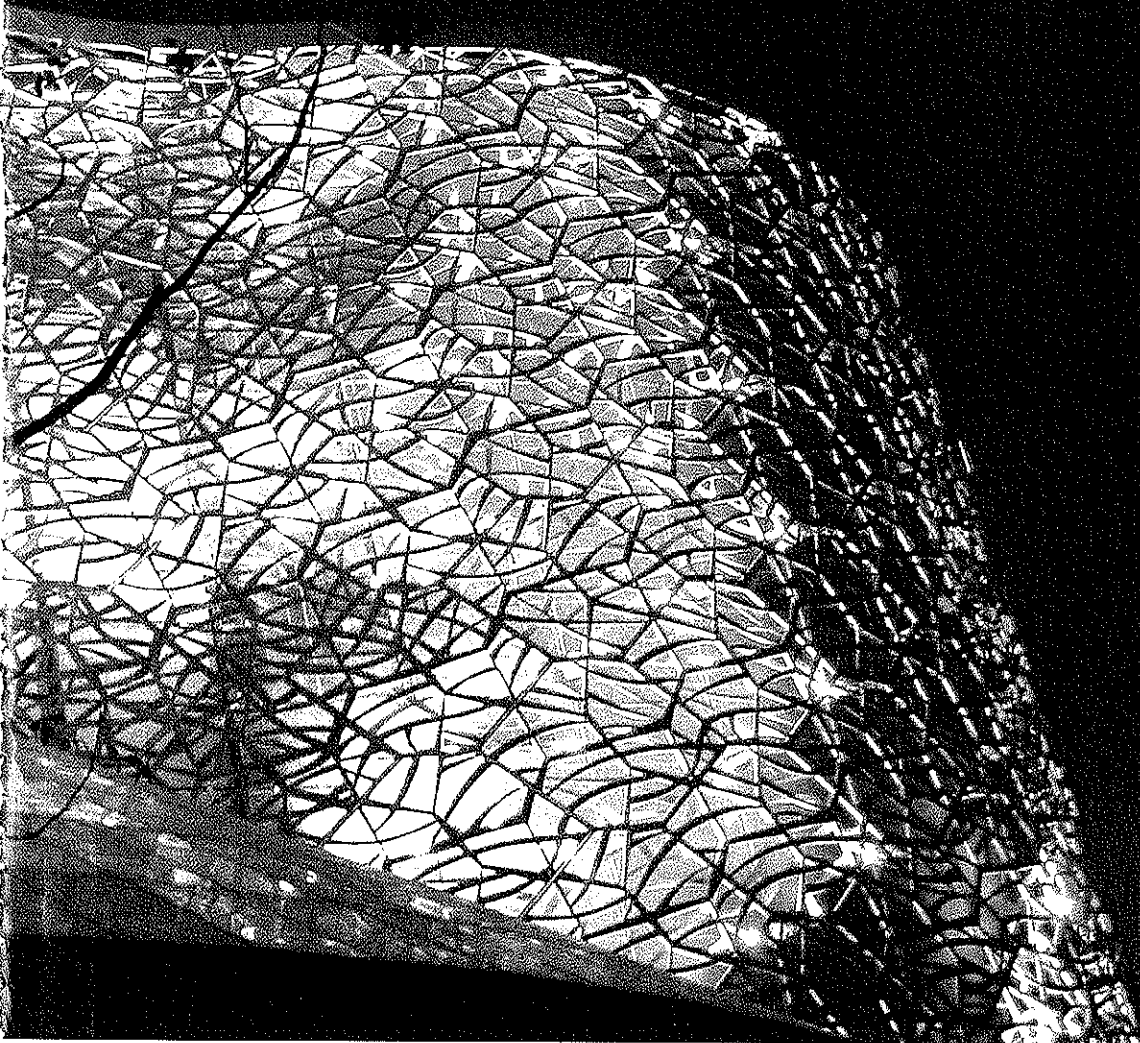
Le paradis des architectes

Immeubles de bureaux ou habitat privé, la Chine construit à tour de bras.
Un rêve pour les architectes du monde entier.

PAR OLIVIER WEBER

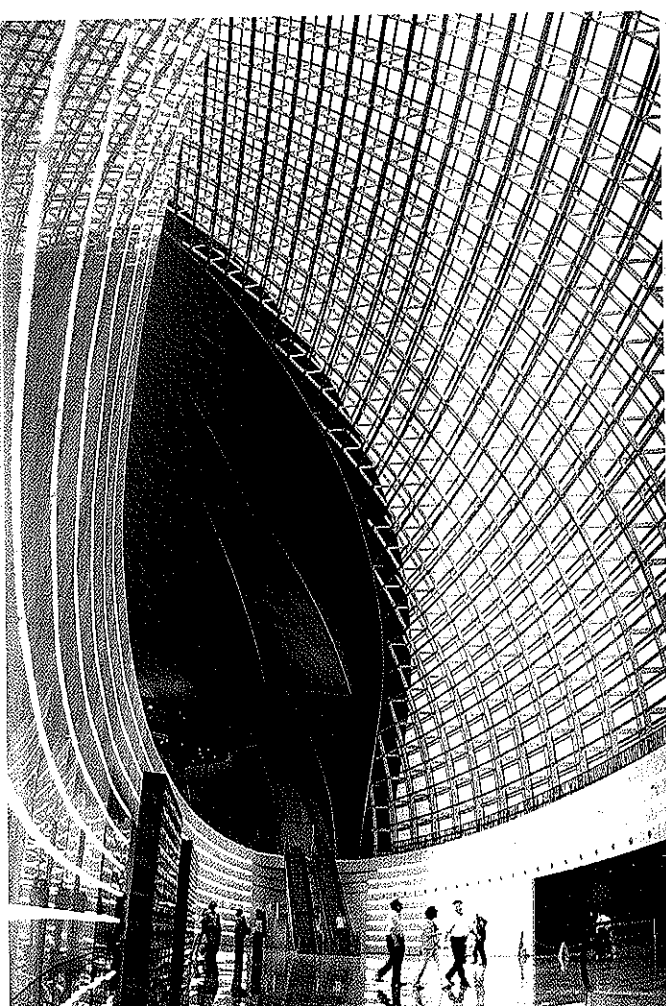
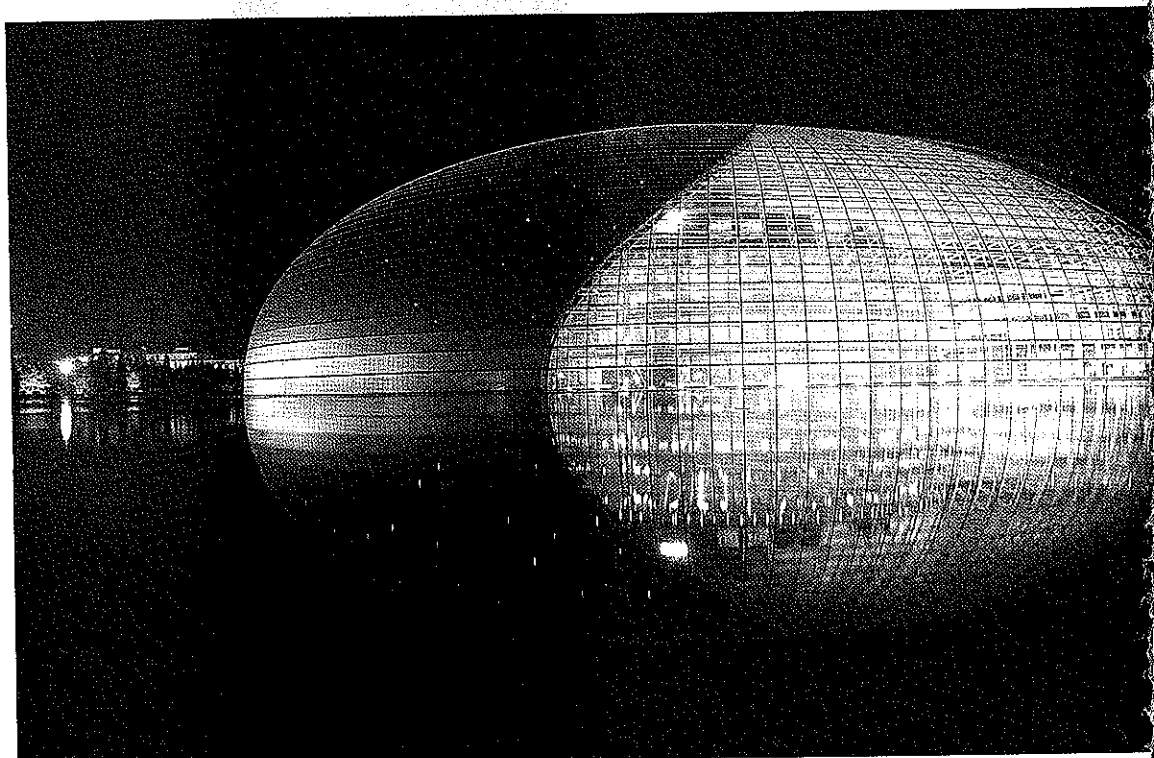
De l'audace, toujours de l'audace! Pour chatouiller les nuages avec leurs gratte-ciel, pour innover en matière d'architecture, les Chinois ne manquent pas d'ingéniosité. Il est vrai que l'empire du Milieu est d'abord un immense chantier à ciel ouvert. Conquistadors d'un espace qui se raréfie en raison de la croissance, ses architectes font preuve d'un incroyable art de l'équilibre. Tours élancées, dièdres gigantesques, pyramides de technologie, immeubles en forme de puce électronique... Le design architectural en vigueur en Chine aime le défi. Du coup, les étrangers se bousculent au portillon. Et les architectes français, tel Paul Andreu, ne sont pas en reste.

Le génie de l'architecture en Chine, c'est de mélanger les matières et de les projeter dans un mouvement aérien. La pesanteur semble ne plus avoir ses droits, comme pour les tours penchées de la télévision CCTV ou l'Opéra de Pékin. Œufs, nids d'hirondelle, fleurs de lotus: le dessin est provocateur et s'inspire aussi du répertoire des vieilles cours impériales. La tâche est certes immense, tant l'urbanisme a longtemps été oublié – et l'est encore. Parmi les centaines de milliers d'architectes chinois, une flopée de talents émergent ainsi pour répondre aux besoins du nouvel empire aux 3 000 grands chantiers. Rien que pour l'habitat privé, 1 milliard de mètres carrés devraient être construits par an sur quinze ans! En 2050, 1,1 milliard de Chinois vivront dans des villes... «*Meilleure vie, meilleure ville*» est d'ailleurs le slogan de l'Exposition universelle de Shanghai en 2010. Au défi du nombre, les architectes répondent par un style techno-mandarinal! C'est cela aussi, la révolution de la Chine ■



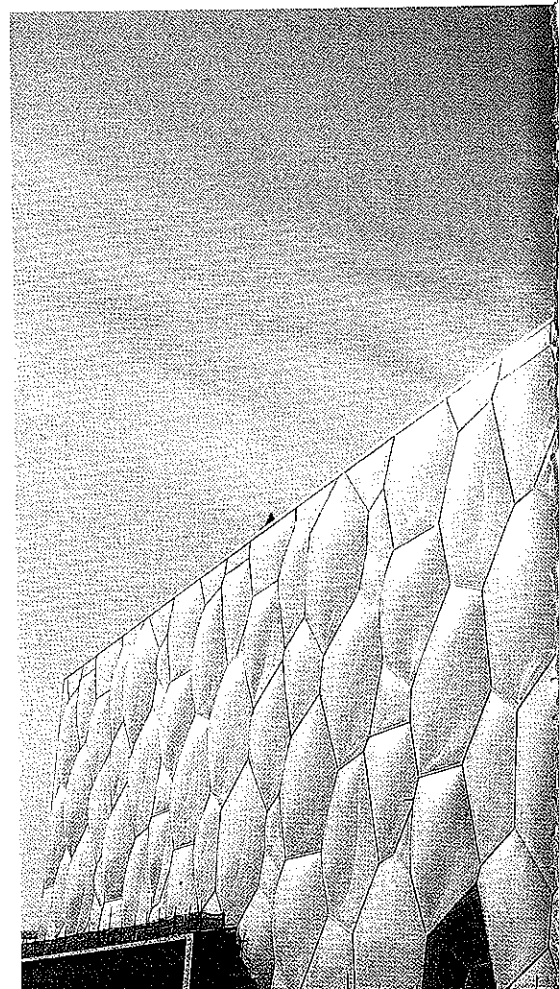
► ▼ **Après la Grande Feuille, voici l'Œuf...**

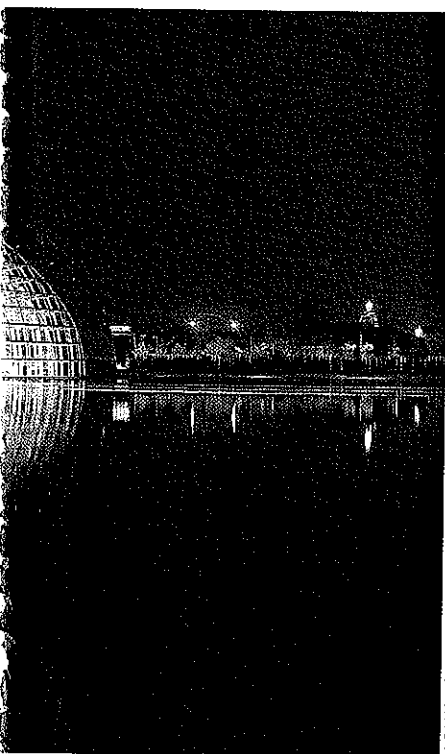
Il s'agit de l'Opéra de Pékin, œuvre de Paul Audreu et de 10 000 ouvriers, qui a ouvert ses portes en septembre. La recette ? Du verre et du titane – 22 000 plaques – au milieu d'un étang artificiel. Un îlot avant-gardiste d'un coût de 294 millions d'euros que les visiteurs atteindront par un passage sous le plan d'eau. Avec sa forme de méduse, le Grand Théâtre national de Pékin n'a pas fini de susciter des polémiques. Il faut dire qu'à 500 mètres de la place Tiananmen il côtoie la Cité interdite et le palais du Peuple. Quelques irréductibles du PC chinois ont même réussi à stopper les travaux pendant dix-huit mois.



► **Des cloques ou des coques ?**

La très originale piscine olympique – 80 000 mètres carrés – de Pékin fait des bulles. Elle en compte même 3 000 ! Sous son enveloppe de feuilles de polymère gonflées en permanence et une audacieuse tubulure métallique, le « Cube d'eau » – son surnom – accueillera 17 000 spectateurs. Pour pallier les éventuelles absences d'eau en plein été à Pékin, les concepteurs chinois, américains et australiens ont prévu de gigantesques bassins de filtration. Les coques de plastique serviront aussi à chauffer les cinq piscines. Bref, tout n'est qu'une affaire de bulles...

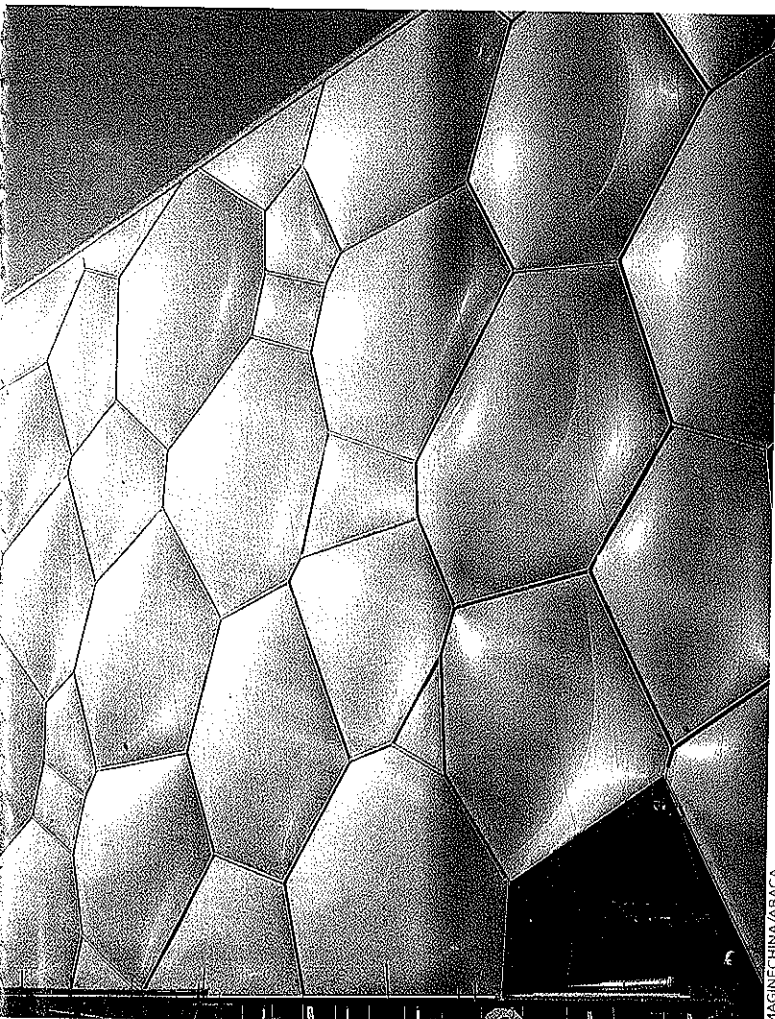




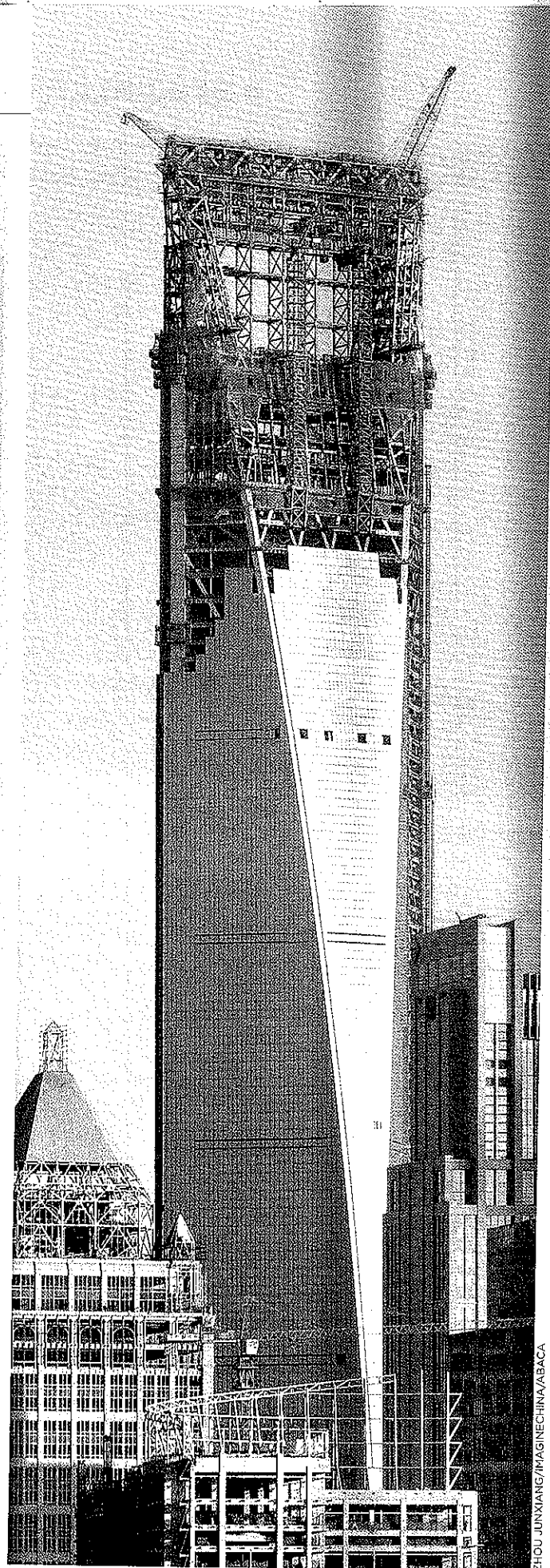
LI GANG B/IMAGINECHINA/ABACA

► **A l'image de la Chine, le World Financial Center de Shanghai**

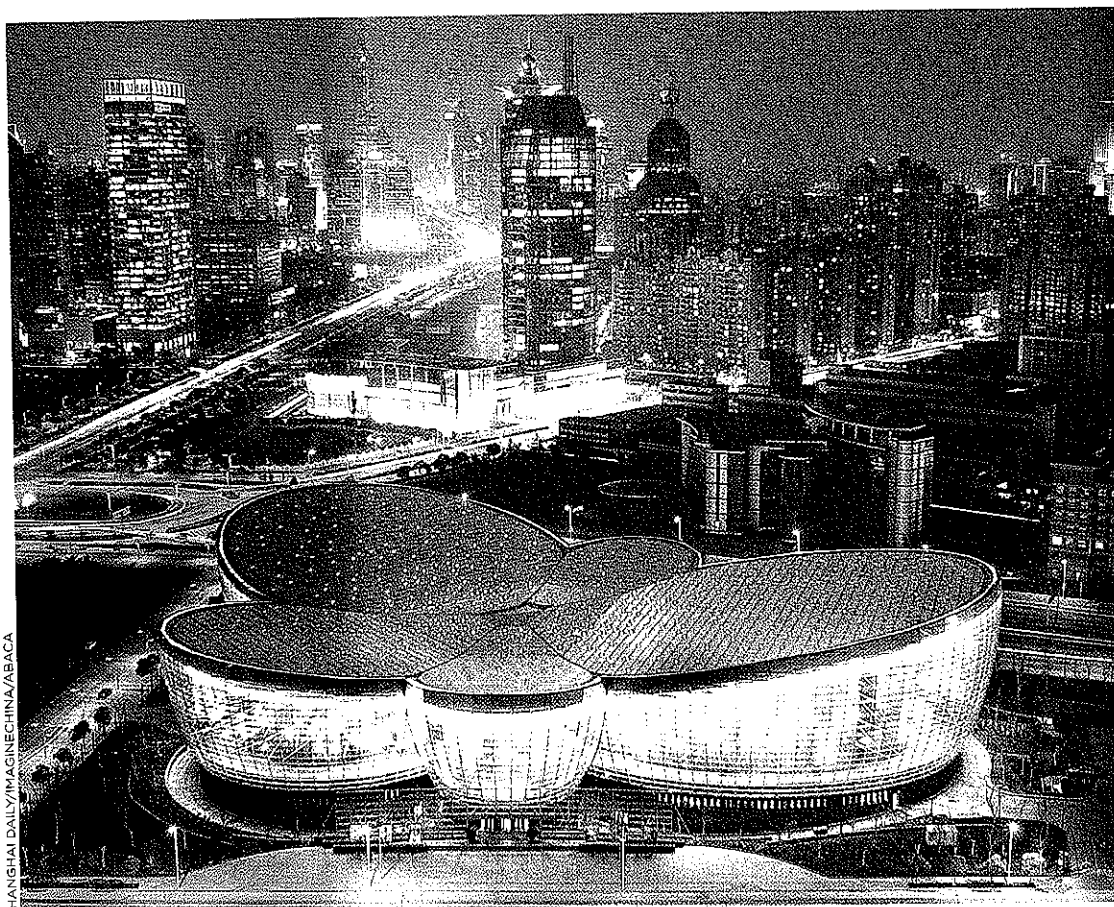
défie la planète. Toujours en travaux mais déjà la deuxième tour de bureaux du monde, par la hauteur, avec 492 mètres, après celle de Taipei, à Taïwan, frère ennemi de la Chine. La banque Morgan a déjà acheté 10 % des étages pour 40 millions d'euros. Des hôtels, un observatoire astronomique, des bureaux, des galeries marchandes se mêleront dans les 101 étages. Une affaire en or pour le promoteur japonais Mori.



IMAGINECHINA/ABACA



ZHOU JUNXIANG/IMAGINECHINA/ABACA

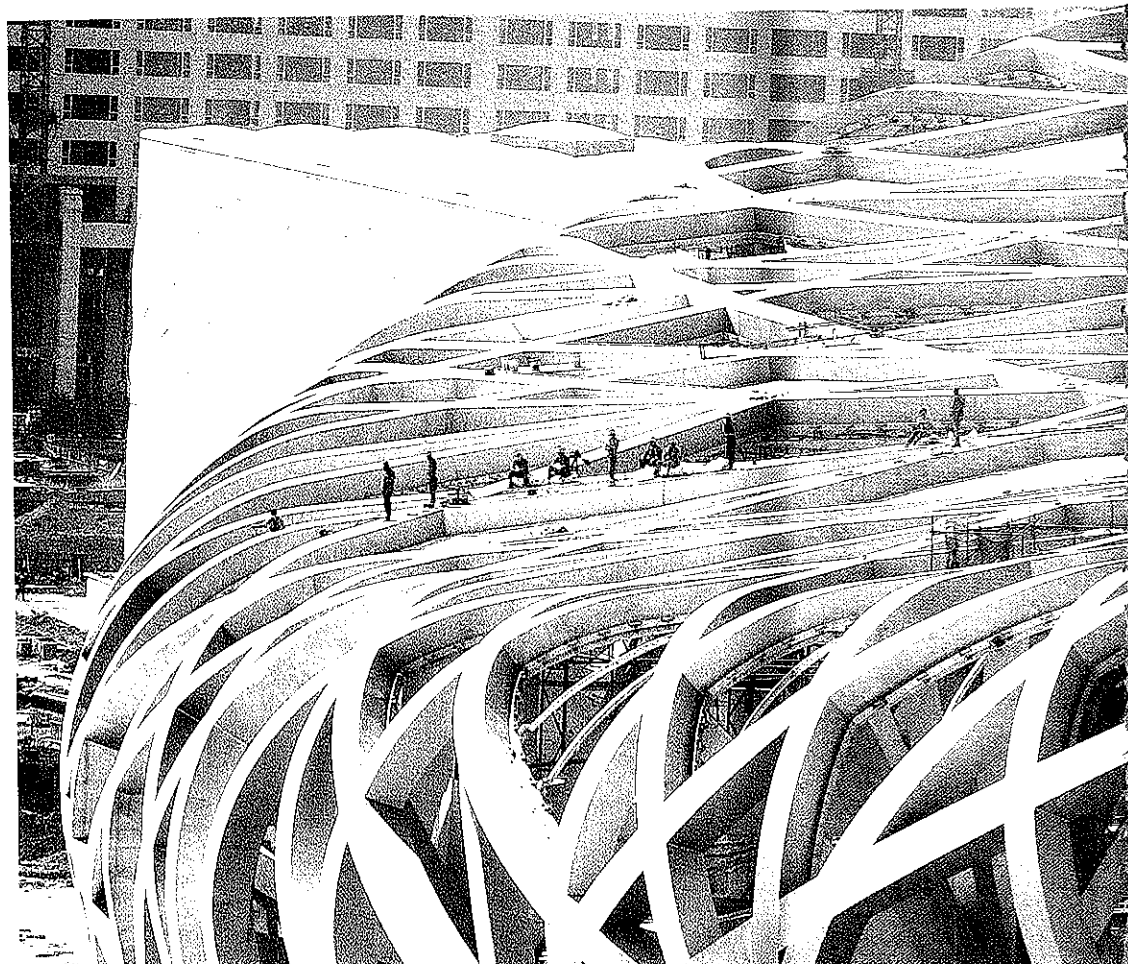


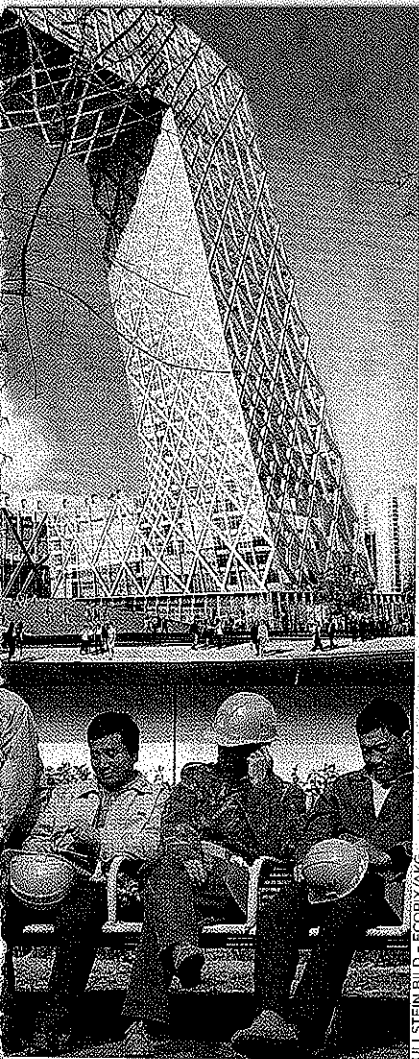
SHANGHAI DAILY/IMAGINECHINA/ABACA



▲ **Pudong, le Manhattan de l'architecture...** Dans cette ville nouvelle, face à Shanghai, les bâtisseurs s'en donnent à cœur joie. Témoin, ce Centre des arts orientaux en forme d'orchidée, d'un coût de 100 millions d'euros. Dans chaque pétale, une salle de concert ou d'exposition. Les bobos de Shanghai en ont déjà fait un must.

► **Pour courir aux JO,** il faudra ressembler à un volatile ! Le tout nouveau stade de Pékin s'appelle le « Nid d'oiseau », élaboré par des architectes suisses et chinois. L'artiste Ai Weiwei a donné la touche finale. Feuilles d'acier et tresses métalliques vont accueillir les cérémonies d'ouverture et de fermeture des Jeux, devant 100 000 spectateurs. Le poids de cette chape haute de 69 mètres : 45 000 tonnes. Du titanesque, on vous dit !





ULLSTEIN BILD - ECOPIX/AGF



HUANG BO/IMAGINECHINA/ABACA

◀ C'est le building de tous les challenges.

Et on se demande comment il tient. La tour de la télévision nationale CCTV – deux tours penchées et connectées au sommet – sera l'une des nouvelles fiertés de Pékin. Quand il sera terminé, en principe pour le début des JO, le bâtiment de 250 mètres de haut sera l'un des plus hauts de la capitale. Et abritera 10 000 employés de la télévision d'Etat. De quoi donner le vertige aux présentateurs du 20 Heures...

► Un immeuble en forme de puce électronique :

ce n'est pas dans la Silicon Valley ni dans le parc de Bill Gates près de Seattle mais... à Pékin. Car, en Chine, l'architecture high-tech se veut aussi numérique. Censé ressembler à un assemblage de composants, le Digital Building – 96 000 mètres carrés – sera un centre d'information pour les JO mais aussi une base de données pour protéger toute l'informatique des festivités. Bref, le centre névralgique des Jeux. Une façon pour la Chine d'affirmer son rêve : devenir l'empire de l'informatique.

► Plongée dans la cour intérieure de l'hôtel Grand Hyatt à Pudong.

Le plus haut du monde, qui culmine à 421 mètres, aux 88 étages (le chiffre 8 en Chine signifie prospérité et argent). 555 chambres, à 400 euros pour la suite Grand King. A ce prix-là, la vue est imprenable sur Shanghai, en face. Un ascenseur vous emmène au sommet à la vitesse de 9 mètres/seconde. A Pudong – 5 000 gratte-ciel et 120 de plus chaque année –, promoteurs et architectes rivalisent de projets. L'an dernier, un appartement s'y est vendu... 149 millions d'euros !



CSPA/NEWSPIRT/CORBIS



XAVIER CERVERA/PANOS REA



SHANGHAI GALLERY OF ART

L'art, une vraie folie

Vernissages sublimes, prix astronomiques, collectionneurs passionnés... Les riches Chinois sont devenus fous d'art contemporain. Par amour de l'argent et souci du statut social.

PAR JUDITH BENHAMOU-HUET

A Shanghai, sur la rive ouest de la rivière Huangpu, face au district financier de Pudong, reconnaissable à sa fameuse Pearl Tower, s'étend le boulevard le plus chic de la capitale: le Bund. Dans les bâtiments Art déco sont installées les grandes marques du luxe international. Ici, le tarif du thé est le même que celui pratiqué à Saint-Germain-des-Prés. Au numéro 3 de cette artère au

prix du mètre carré exorbitant, le rez-de-chaussée est occupé par une boutique Armani, le dernier étage par un restaurant français avec vue panoramique et le quatrième est entièrement dévolu à une galerie d'art. Sept cents mètres carrés consacrés à l'avant-garde.

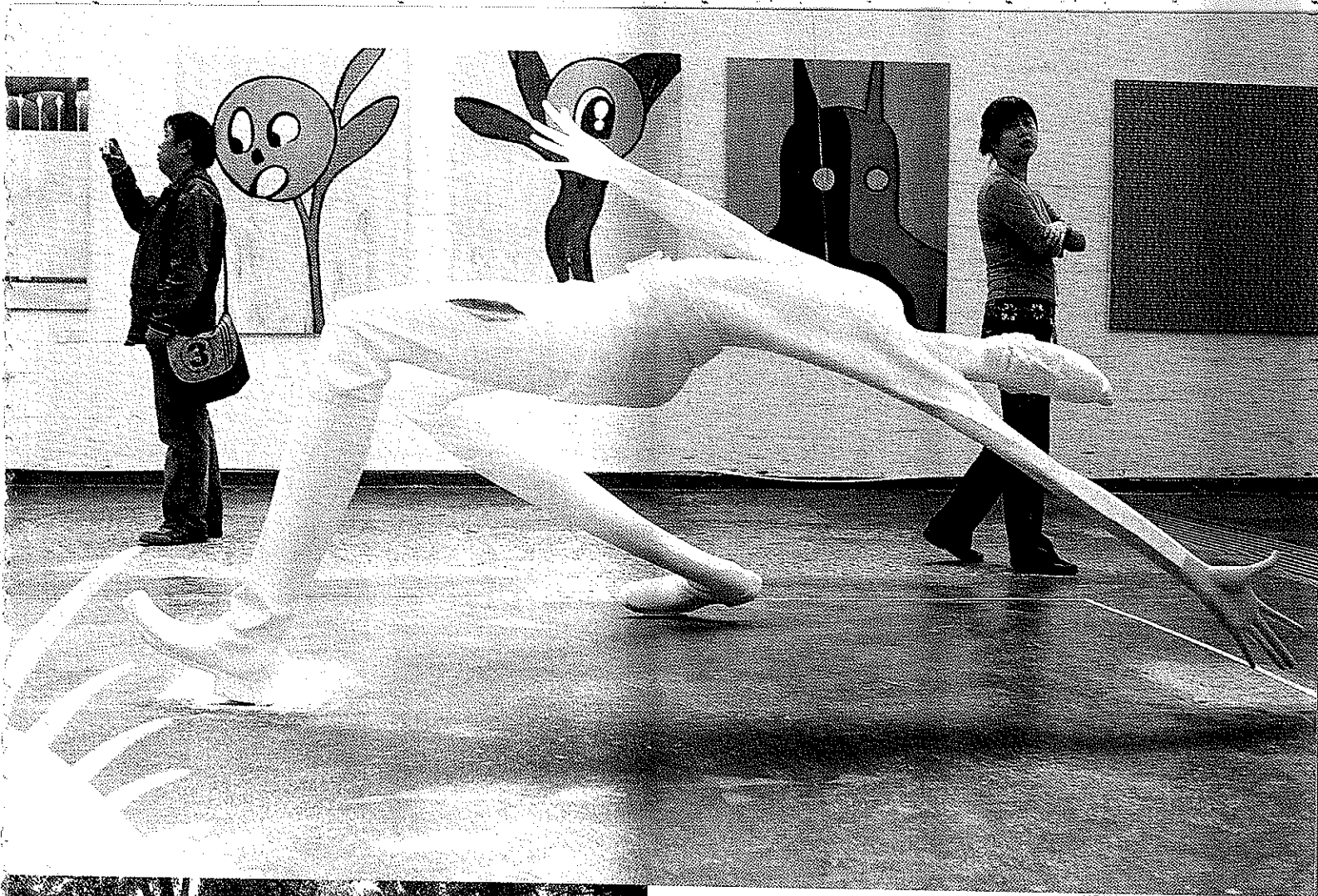
Les Chinois, ringards en matière de création contemporaine? Détrompez-vous. L'installation de type conceptuel, qui occupe tout l'espace, est constituée, sur un fond so-

nore de sirènes de bateaux, d'un amoncellement de déchets industriels, récupérés dans le port de Shanghai, un des refuges mondiaux de produits indésirables. Jusque-là, l'artiste Liu Jianhua était connu pour ses œuvres érotiques en porcelaine. L'exposition, qui tend à dénoncer la pollution ambiante – une des préoccupations officielles du pouvoir politique –, est affublée du titre abscons, mais qui sonne néanmoins « dans la ligne », de « Vues dialectiques sur le spectacle social ».

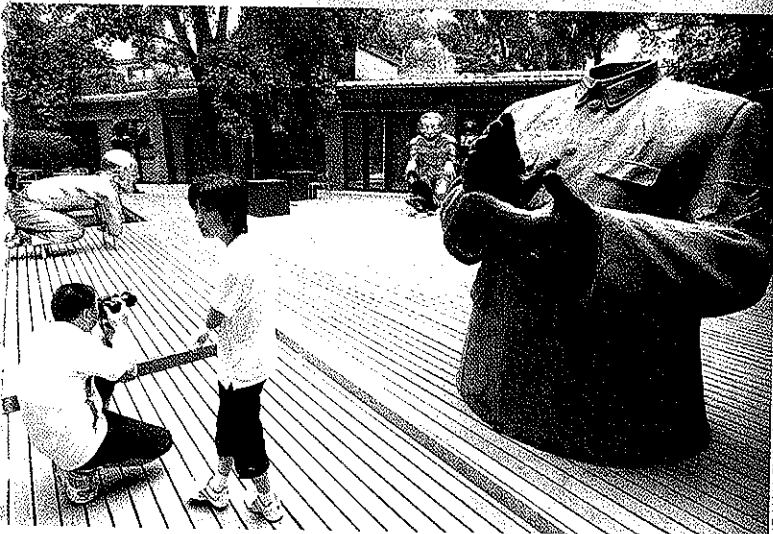
Préoccupations morales, d'accord, mais goût du plaisir aussi. Le cocktail de vernissage se déroule à un autre étage, dans un luxueux espace

blanc. Cascade de champagne, petits fours délicats. Des danseurs vêtus de blanc gesticulent autour des invités. C'est presque mieux qu'à New York ou à Londres.

Weng Ling, le directeur de la galerie, explique que celle-ci appartient à une marchande de biens qui possède tout le « *number 3 on the Bund* » et que la fonction du lieu est d'exposer les valeurs reconnues de l'art chinois. Mais va-t-il réussir à vendre l'amoncellement de déchets aux nouveaux riches de l'ancien empire du Milieu? Peu importe. « *Ce que nous proposons, c'est un life style* », répond-il. En français, on pourrait dire « art de vivre », mais cela ferait trop désuet. Le



NG HAN GUAN/AP/SIPA



NG HAN GUAN/AP/SIPA

A gauche, Liu Jianhua expose à la galerie d'art du « number 3 on the Bund » à Shanghai. Ci-dessus, sculptures dans le quartier pékinois Dashanzi, consacré à l'art contemporain. Ci-contre, bronze, exposé dans la galerie de Xin Dong Cheng.

life style est un manifeste de la réussite. Installer une galerie d'art contemporain à Shanghai dans un bâtiment chic, c'est donner une plus-value au lieu. D'ailleurs, sur le Bund, les projets d'art foisonnent pour garantir un summum de prestige. Au numéro 1 du Bund, on parle d'installer une pièce monumentale de James Turrell, l'artiste américain spécialiste des œu-

vres lumineuses. Plus loin sur l'artère du luxe, c'est à qui aura son hôtel avec galerie d'art, qui son centre d'art.

Dans cette ville, devenue la capitale des affaires en Asie, l'art n'est pas considéré, contrairement à la grande tradition occidentale, comme un sujet romantique. Ici, l'axiome en vigueur est : art = argent = démonstration sociale.

Pearl Lam, milliardaire hongkongaise, toujours de Gaultier ou d'Alaïa vêtue, possède trois galeries d'art. Celle qui ressemble à une héroïne de manga, avec ses talons plate-forme, ses cheveux ébouriffés et son visage parfaitement dessiné, est partie en guerre contre la bâtarde de l'art chinois : « Nous sommes en train de perdre notre identité. Les artistes chinois s'adaptent à la demande occidentale pour plaire à la clientèle. Ma mission consiste à montrer la véritable sensibilité chinoise. » Et, pour cela, elle possède quelques armes sérieuses. Au dernier étage de l'hôtel, qui est sa propriété personnelle, dans

la Concession française, et dans le petit palais adjacent d'un style néo-Renaissance, elle organise les plus belles fêtes de la mégapole. Les femmes de diplomates à colliers de perles et les créateurs les plus *destroy* s'y côtoient, dans une désinvolture du plus pur style nouveau riche local. Nappes à décors de plumes de paon, vaisselle en porcelaine fine baroque sur des tables qui accueillent 60 personnes, feux d'artifice, défilés de drag-queens sur fond de musique techno... Personne n'a jamais vu cela ailleurs. « Shanghai est la capitale du life style », assène le Suisse Lorenzo Rudolf, coorganisateur de la première foire d'art contemporain qui s'est tenue en septembre à Shanghai.

Et les artistes dans tout ça ? Le plus connu à Shanghai est Zhang Huan. L'homme, au regard habité et au port de tête altier, est aussi une star

à New York, où il vit une partie de l'année. Il est défendu par deux galeries très puissantes, Pace de New York et Hauch of Venison, à Londres et Berlin. Sept cent mille dollars : c'est le prix d'une de ses grandes sculptures en galerie, mais tout est toujours vendu dès le vernissage. Ses ateliers sont comparables à ceux d'un artiste de la Renaissance, avec en plus l'outrance du XXI^e siècle. Sept mille mètres carrés de surface. Cent personnes em-

ployées. Il travaille aujourd'hui à des sculptures et des pastels élaborés avec des cendres d'encens, ramassées dans les temples de la région une fois par mois. Dix personnes se consacrent au seul tri des cendres par tons. Lui dit : « Tous les jours, je travaille avec des milliers d'esprits, ceux des vœux qui accompagnent l'encens qui brûle. » Et, à New York, son épouse gère, de main de maître, ce business florissant.

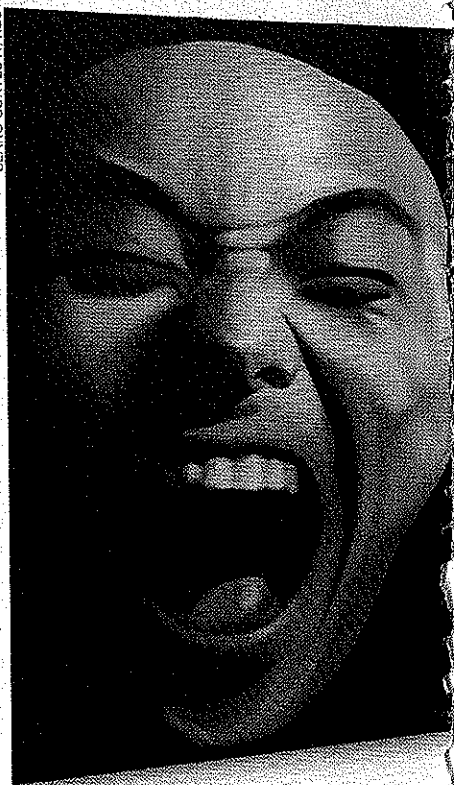
Le galeriste franco-chinois

Xin Dong Cheng possède quatre espaces à Pékin. Pour lui, « le boom du marché de l'art contemporain chinois s'explique par une demande surtout internationale. Le désir des amateurs étrangers de posséder des œuvres chinoises est énorme ». Les gens sont prêts à poser beaucoup d'argent

Sculpture de Zhang Huan, célèbre jusqu'à New York. Les ateliers de la star sont à la hauteur de sa renommée : 7 000 m², avec une centaine d'employés à son service.



CLAUDE CORTES / REUTERS



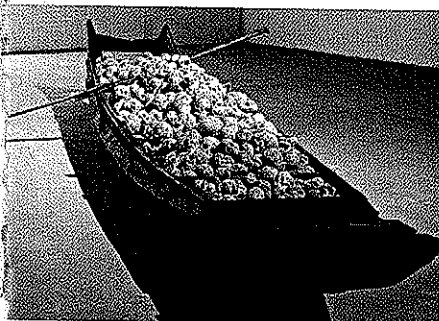
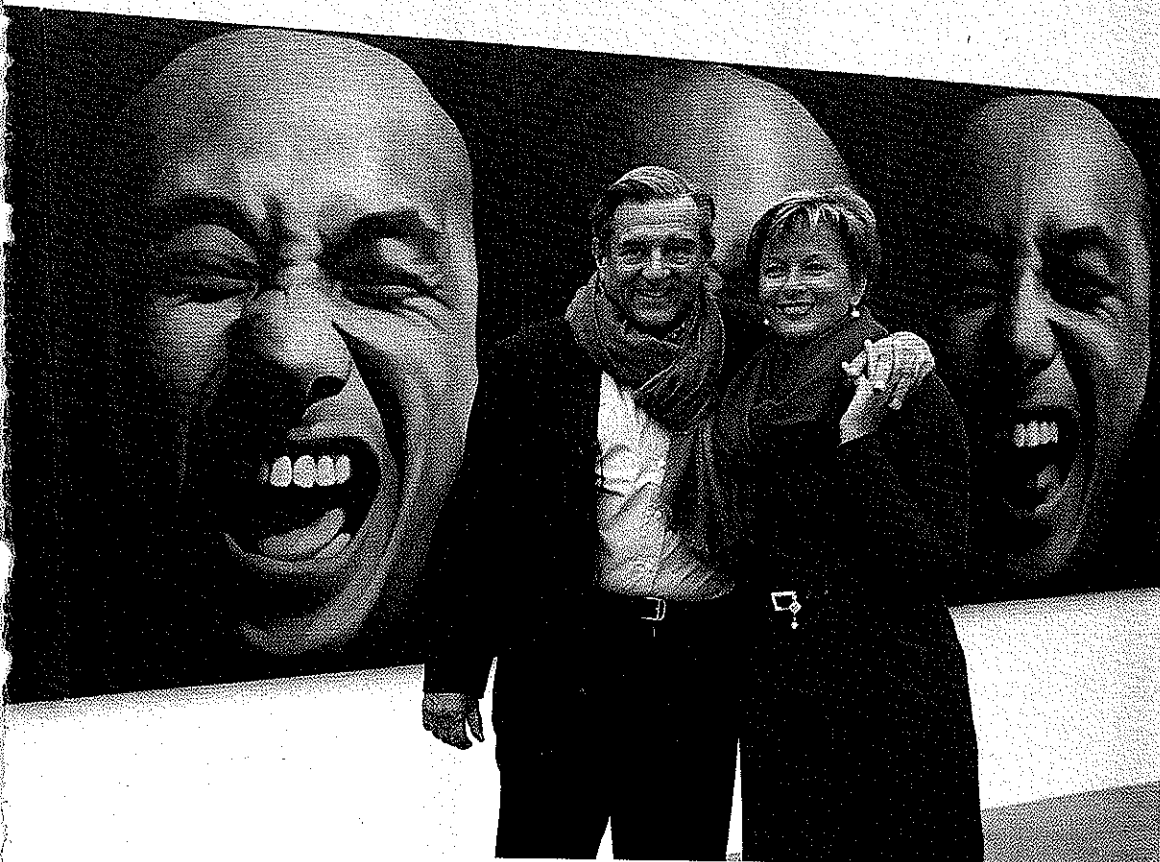
sur la table. Du coup, la révolution capitaliste a pénétré les couches artistiques : « Les artistes vedettes de Pékin, qui vivaient en communauté et dans des conditions misérables dans les années 90, ont maintenant des ateliers gigantesques. Ils ont changé non seulement de statut social, mais aussi de femme. Leur passion : collectionner les voitures étrangères », murmure le galeriste. Le magazine *Time* out de Pékin écrivait à ce propos, de manière imagée, en novembre : « Avec des artistes chinois obsédés par le marché, dont certains, comme Yue Minjun, atteignent 2,9 millions de dollars à Londres, le monde de l'art à Pékin est devenu comme une espèce de vibromasseur surénergisé. »

À Pékin, Dashanzi, une ancienne usine d'armement allemande, est désormais un district consacré à l'art et s'étend sur des kilomètres.

FONDATION ULLENS À PÉKIN : PAR AMOUR DE LA CHINE

Cette histoire commence comme un conte. Il était une fois un petit garçon, fils de diplomate, qui aimait écouter les récits sur les pays lointains de son papa. Mais un jour le papa mourut et le fils se souvint qu'il aimait beaucoup la Chine et son peuple. En mémoire du disparu, il collectionna les œuvres chinoises anciennes, puis se tourna vers l'art contemporain. Dans le rôle du fils, Guy Ullens, milliardaire belge qui a ouvert un musée d'art contemporain dans Dashanzi, fief de la création contemporaine à Pékin. Il est considéré comme l'un des plus gros opérateurs dans le domaine. Son musée - 5 000 m² dans une ancienne usine d'armement - a été mis aux normes internationales par l'architecte Jean-Michel Wilmotte. Outre un centre de documentation et un restaurant, on peut voir, jusqu'au 28 février, l'exposition « New Wave, la naissance de l'avant-garde chinoise ». Elle montre les balbutiements de ce qui va devenir l'art contemporain chinois, sorti du réalisme socialiste pour aborder l'abstraction, le conceptuel et autres folles idées présentes dans l'art occidental. Une exposition utile pour comprendre que l'art chinois contemporain, ça n'est pas que de la spéculation, mais aussi de vrais créateurs, en relation avec leur culture... Dans le futur, la fondation, qui se veut une rampe de lancement pour les jeunes artistes ainsi qu'un pont culturel entre l'Orient et l'Occident, montrera des œuvres plus familières pour nous, comme celles de l'Allemande Rebecca Horn. « C'est un musée chinois, géré par des Chinois, pour les Chinois, dans un contexte international », conclut Guy Ullens ■ J. B.-H.

Ullens Center for Contemporary Art (UCCA). www.ucc.org.cn



La barque remplie de têtes de morts de Bai Yiluo, galerie Joy Art

Toutes les semaines s'y ouvrent de nouvelles galeries. Ainsi des 700 mètres carrés tout blancs de Joy Art. L'espace, très design, qui montre une grande œuvre conceptuelle consistant en une barque remplie de têtes de mort, imaginée par un certain Bai Yiluo, appartient à une jeune femme qui travaillait auparavant dans le business des photos de mariage. « Tous mes amis ont ouvert des galeries. Tout le

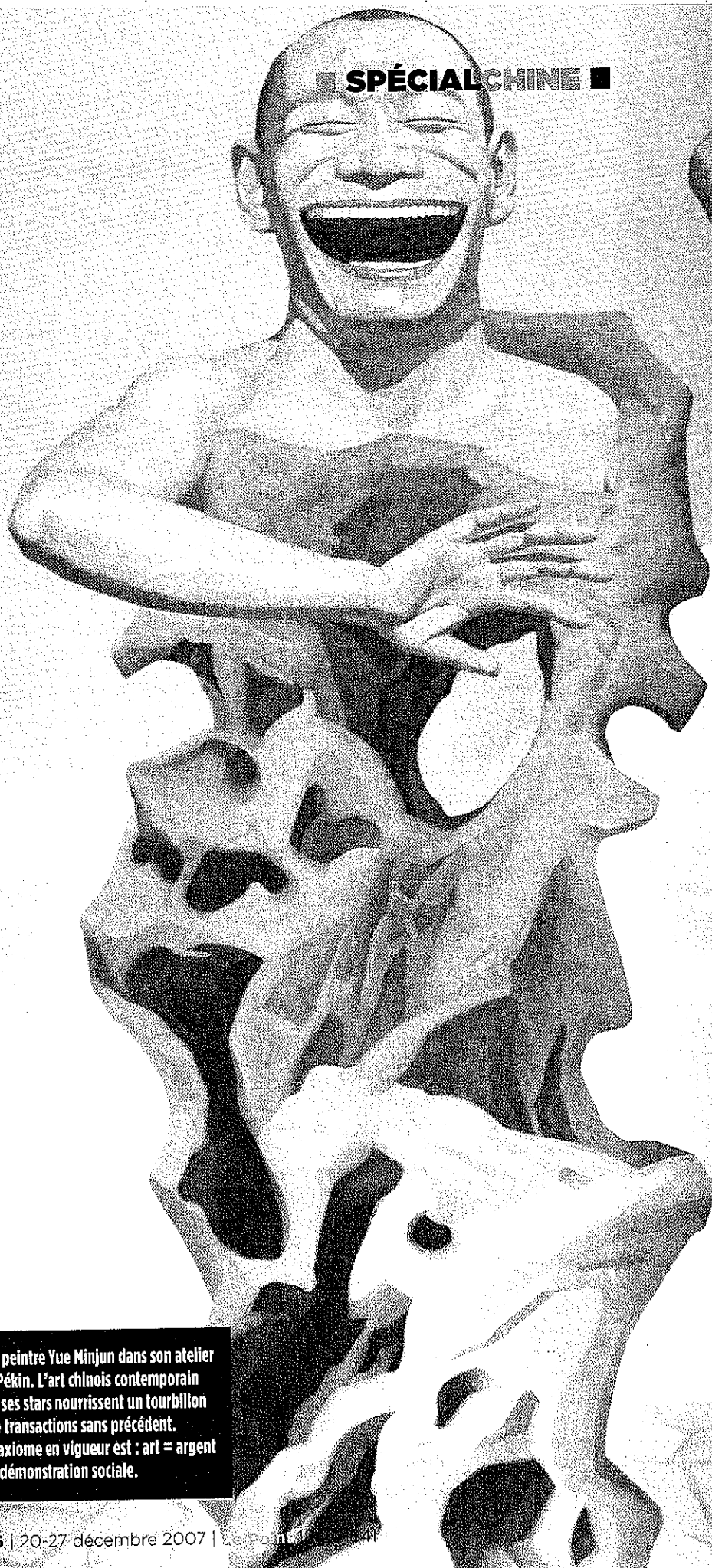
monde veut acheter de l'art contemporain. Pourquoi pas moi ? Vous savez, le commerce est une chose très importante en Chine, et les collectionneurs comme les musées veulent posséder de l'art chinois. Les prix peuvent augmenter encore et encore. » Aux dernières nouvelles, Joy Art n'avait pas réussi à trouver un client prêt à déboursier 15 000 euros pour l'œuvre exposée. Il est vrai qu'à Dashanzi les galeries ferment aussi vite qu'elles ont ouvert...

L'argent, l'argent... Après tout, il n'y a pas que cela dans la Chine de l'art. Yan Bin, importateur leader de voitures étrangères, a fait l'acquisition, en octobre, à Londres, de deux tableaux chinois contemporains pour 1 million de dollars. Mais lui fait partie des rares collectionneurs sérieux du pays. Allure sportswear, sourire permanent aux lèvres, cet amateur de cigares, amou-

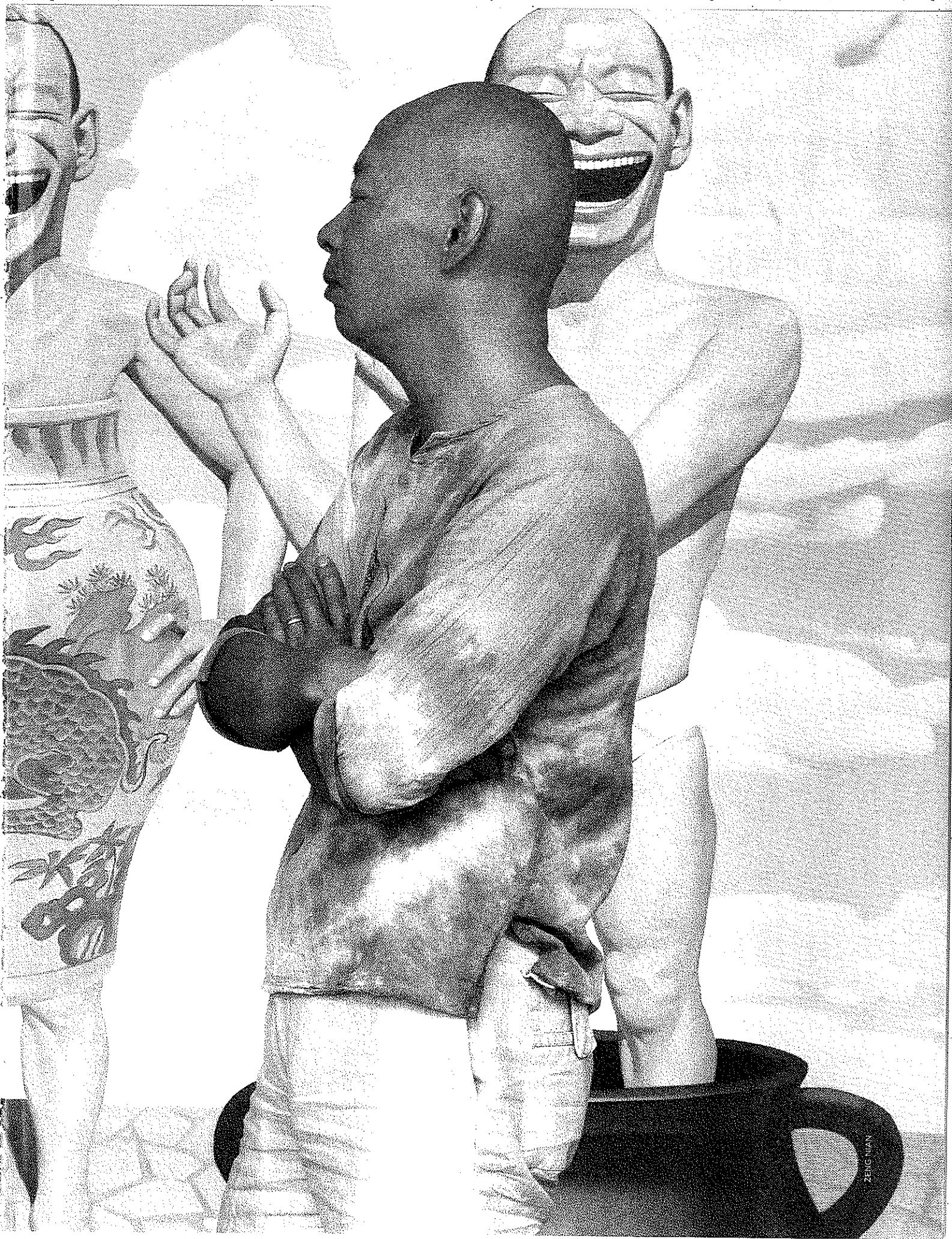
Le collectionneur Guy Ullens et son épouse, Myriam, fondateurs du Centre Ullens d'art contemporain, devant une toile de Geng Jianyi.

reux du golf, a désormais un objectif prioritaire : « Je voudrais avoir une influence sur la société par le biais de l'art. Je ne suis pas pressé. Dans deux ou dix ans, je construirai un musée comme je construis des bâtiments pour mes voitures et je donnerai tout à l'Etat. » Sans que les autorités investissent directement dans l'art, elles ont passé le mot d'ordre : priorité à la création de lieux culturels. Trois mille musées doivent être érigés d'ici à dix ans. Résultat : les vocations de collectionneurs-donateurs se multiplient. Acheter beaucoup d'art : d'accord. Spéculer tout le temps : c'est OK. Mais l'activité des hommes, si riches soient-ils, doit continuer à obéir à la ligne du Parti. Pour la grandeur du pays ■

■ SPÉCIAL CHINE ■



Le peintre Yue Minjun dans son atelier à Pékin. L'art chinois contemporain et ses stars nourrissent un tourbillon de transactions sans précédent. L'axiome en vigueur est : art = argent = démonstration sociale.



Les stars de l'art chinois en millions de dollars

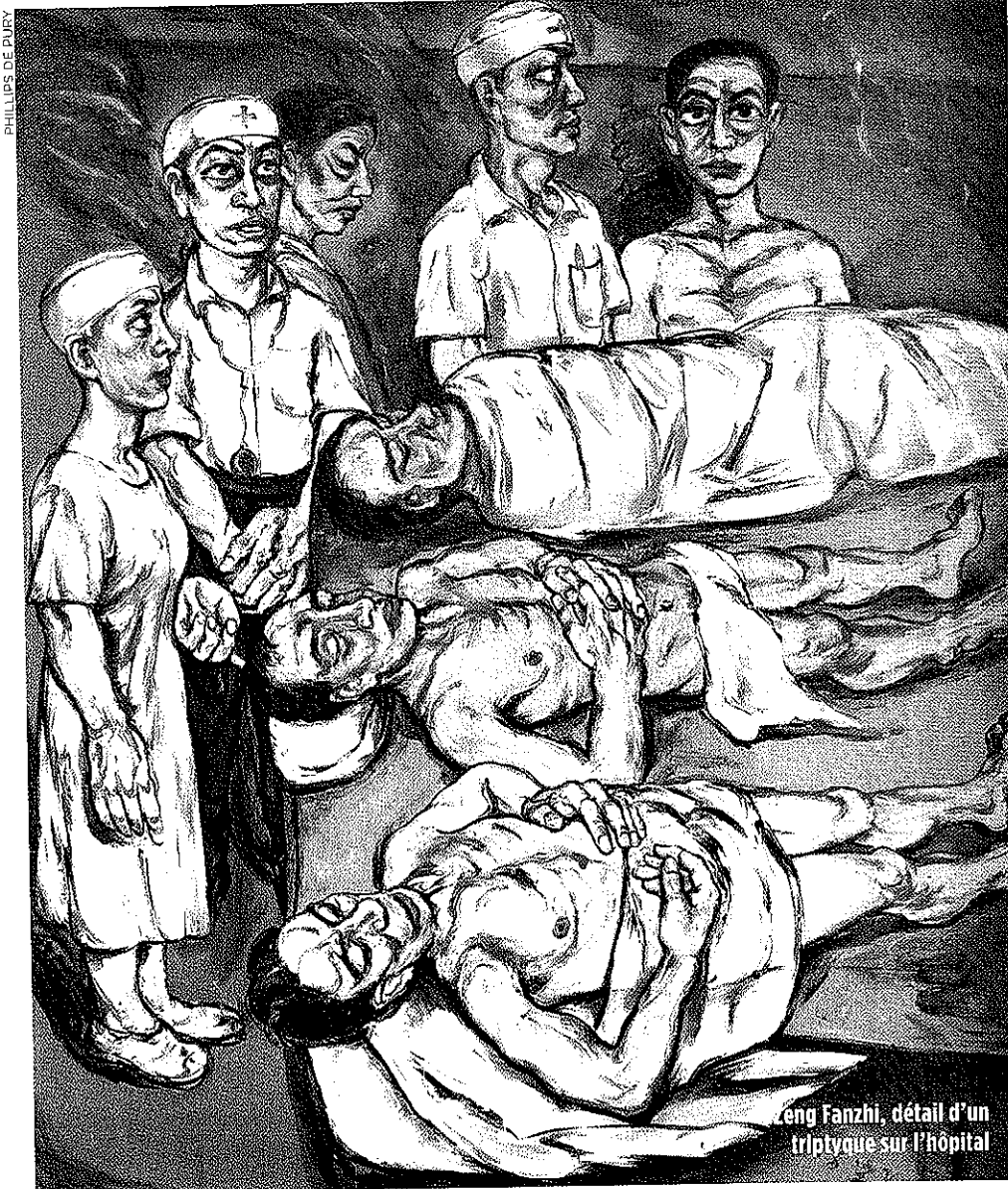
PAR JUDITH BENHAMOU-HUET

Frénésie, hystérie mais surtout spéculation et profits faciles. L'art chinois contemporain et ses stars récentes nourrissent un tourbillon de transactions sans

précédent. Selon la banque de données de l'art Artprice, les prix dans le domaine ont progressé entre 2001 et 2006 de 440 %. Cette poignée de stars archisoutenue par le monde occidental – les collectionneurs ont anticipé depuis quel-

ques années un investissement des Chinois dans leur propre art – arrive aujourd'hui à des sommets jamais vus de cotations qui rejoignent les plus célèbres artistes américains ou anglais de la même génération. Toutes ces œuvres

ont pour mérite d'être reconnaissables immédiatement et de dater des débuts des artistes dans leur style caractéristique. Deux excellents arguments commerciaux pour nourrir un marché aujourd'hui considéré comme excessif ■



Zeng Fanzhi, détail d'un triptyque sur l'hôpital



ESSERTEL/LE PROGRÈS

Zeng Fanzhi, né en 1964 : 5,6 millions de dollars

L'atout principal de Zeng Fanzhi ? Il est collectionné de longue date à la fois par les deux plus grands amateurs d'art chinois en Occident, le Suisse Uli Sigg et le Belge Guy Ullens, mais aussi par le nouvel entrant dans la course à l'art de l'ancien empire du Milieu, l'Anglais Charles Saatchi. Ce dernier possède non seulement des moyens financiers colossaux, mais également des outils de promotion, tel son site Internet, qui permettent de stariser les œuvres choisies. D'ailleurs, il ouvrira en février sa nouvelle Saatchi Gallery avec une exposition consacrée à l'art chinois contemporain. Zeng Fanzhi est reconnaissable à ses scènes figuratives empreintes d'une violence latente. Ses personnages, qui semblent porter des masques, sont affublés de mains disproportionnées, comme dans une caricature. Un triptyque issu de sa série sur la vie difficile à l'hôpital a atteint en octobre 5,6 millions de dollars.



Cai Guo-Qiang, « Célébration pacifique », détail



Cai Guo-Qiang
né en 1957:

9,5 millions de dollars

Il est au sommet des cotation avec une œuvre de 2002 adjugée 9,5 millions de dollars en novembre. C'est aussi certainement l'artiste qui, de longue date, est le plus intégré à la scène artistique occidentale. Il a reçu le prix international à la Biennale de Venise en 1999, bénéficiera d'une rétrospective en février au Guggenheim Museum de New York et, cet été, à Pékin, contribuera à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. Son œuvre est variée, de type conceptuel, utilisant par exemple des éléments de la médecine chinoise, mais ses pièces les plus prisées sont des dessins abstraits conçus à base de poudre à canon.



Zhang Xiaogang,
né en 1958:

4,9 millions de dollars

C'est l'artiste vedette chinois qui était le plus accessible au public français. Il y a dix ans, lorsque la Galerie de France le proposait à la vente, personne n'en voulait ; en 2006 elle le vendait encore à ses meilleurs clients pour 150 000 euros. Un « Portrait de famille » de 1994 a été adjugé en novembre pour 4,9 millions de dollars chez Sotheby's à New York. Zhang Xiaogang représente des personnages typiques de la Chine communiste, mais, à y regarder de plus près, les visages sont marqués par des altérations, des taches qui semblent être les témoins discrets des anomalies d'un système qui se voudrait parfait.



Zhang Xiaogang,
« Portrait de famille »



**Yu Minjun, né en 1962:
5,9 millions de dollars**

Le 12 octobre, à Londres, une peinture de l'artiste datée de 1995 a été adjugée pour 5,9 millions de dollars. Il faut dire que l'œuvre faisait directement référence, mais de manière subversive, à un événement capital de l'ère contemporaine chinoise : Tiananmen. Des soldats sans arme, tous les mêmes, des condamnés sans vêtements, tous les mêmes, et surtout un sourire de façade qui fait froid dans le dos. C'est la signature de Yu Minjun, l'expression d'une pensée qui voudrait certainement que tout soit pris avec dérision.



Yu Minjun, « Exécution », détail

Le goût pour les objets impériaux

Le réflexe des nouveaux riches de tous les pays consiste toujours, dans un premier temps, quand ils commencent à s'intéresser à l'art, à se réapproprier le patrimoine témoin de la grandeur passée de leur pays.

Si les Chinois, d'un naturel joueur, s'amuse beaucoup à spéculer dans le domaine de l'art contemporain, ils témoignent d'un niveau d'implication plus sérieux dans celui de l'art ancien. De Pékin à Shanghai, ils sont particulièrement amateurs de tout ce qui touche à la Cité interdite et au règne des empereurs. C'est dans ce cadre que les maisons de vente ont essaimé sur tout le territoire de la Chine continentale. A Shanghai, l'une d'elles a même été créée en septembre en collaboration avec la société parisienne Artcurial, en reprenant le nom de la firme française.

Néanmoins, le record dans le domaine des antiquités chinoises est détenu par le leader mondial du marché de l'art, Christie's. En juillet 2005, une

jarre que l'œil occidental contemporain ne prendrait peut-être pas en considération a été adjugée 22,7 millions de dollars. Ce vase en porcelaine bleu et blanc date du XIV^e siècle, lorsque ce genre de création n'en était qu'à ses débuts. Ses riches décors racontent une fable de l'époque dans laquelle il est question d'un notable menant un char tiré par un tigre et un léopard. Christie's, qui évoquait à ce propos « *l'un des trésors de la dynastie Yuan* », l'avait estimé 2 millions de dollars. Il faut souligner qu'en matière de souvenirs impériaux la France offre sou-

Vase en porcelaine du XIV^e siècle,
adjugé 22,7 millions de dollars



vent des objets de qualité, dernières traces de son passé militaire et du pillage du palais d'Été. En mars 2006, l'hôtel Drouot a été le théâtre d'une adjudication à 4,1 millions d'euros pour une jarre du début du XIV^e siècle et, en novembre 2005, à Paris, Christie's a vendu pour 7 millions de dollars un rouleau impérial daté de 1748 racontant « Le banquet de victoire dans le jardin de l'ouest ». Enfin, acheter des objets anciens permet de se concilier les faveurs du pouvoir dans la mesure où ils seront donnés à un musée. En septembre 2007, une tête de cheval en bronze de la dynastie Qing qui était à l'origine exposée dans le palais d'Été a été achetée à Hongkong chez Sotheby's par le milliardaire Stanley Ho pour 8,84 millions de dollars et immédiatement offerte à l'Etat chinois. La donation était accompagnée d'un communiqué de presse dans lequel il déclarait : « *J'espère que cela encouragera plus de gens à rejoindre l'effort en faveur de la préservation des reliques culturelles chinoises et nourrira l'esprit patriotique.* » Les principes capitalistes de la vente aux enchères sont encore mâtinés de discours idéologique ■ J. B. -H.